

**ACADÉMIE ROYALE**  
**DU GARD.**



600332

# MÉMOIRES

DE

## L'ACADÉMIE ROYALE

### DU GARD.

1855 - 1856 - 1857.



NISMES,

C. DURAND-BELLE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DU GARD.

1838.

Pér 80  
10 199





## TABLE DES MATIÈRES.

JUGEMENT et résultat du Concours de 1835.	<i>Pag.</i> 1
Concours de 1836.	41
Concours de 1837.	15
Concours de 1838.	16
De l'économie politique dans ses rapports avec les sciences morales ; par M. Aug. <sup>te</sup> VALZ, avocat.	17
Du principe chrétien de l'émancipation de la femme , opposé à la théorie St-Simonienne ; par M. l'abbé SIBOUR.	28
Coup d'œil sur les croisades ; par M. ROUX-FERRAND.	36
Notice biographique sur M. S. <sup>l</sup> Vincent ; par M. FONTANÈS.	61
Recherches archéologiques sur l'amphithéâtre de Nismes ; par M. A. PELET.	76
Du charlatanisme en agriculture ; par M. DE LABAUME.	85
De l'amélioration de la race des ânes ; par le même.	91
Recherches sur les baromètres vivans ; par M. D'HOMBRES-FIRMAS.	106
Du mouvement de la littérature et des arts dans la localité ; par M. Ph. EYSSETTE.	130
Fragmens de morale religieuse ; par M. ROUX-FERRAND.	142
La bergère et le papillon : élégie ; par M. REBOUL.	149
Cromwell découvrant la bière de Charles I. <sup>er</sup> ; par M. Ph. EYSSETTE.	150

Traduction d'un fragment de la Jérusalem ; par M. D'ESPINASSOUX.	Pag. 154
Épigrammes , de M. Ch. REV.	158
Une leçon de M. Alex. VINCENS : épître ; par M. ROUSTAN.	159
Le casque et le bonnet de coton : fable ; par M. DUVIVIER.	169
Lettres inédites de Florian ( <i>fac-simile</i> ).	171
Du courage dans les maladies ; par M. MARTIN (lu en 1838 ).	175
Résultat des observations météorologiques faites à Alais , en 1837 , par M. Ch. D'OMBRES.	188
Liste académique.	189

# JUGEMENT

ET RÉSULTAT

DU CONCOURS DE 1855,

ET

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1836.

  


L'ACADÉMIE ROYALE DU GARD avait mis au concours la question suivante :

*Indiquer un système d'amélioration du sort des ouvriers ; en discuter avec soin les avantages et les inconvéniens , et préparer un mode d'exécution facile ; en un mot , créer une théorie et en régler la pratique.*

Sept mémoires ont été adressés en temps utile ; un huitième n'est parvenu que le 4 août , c'est-à-dire , plus d'un mois après le terme fixé pour la remise des ouvrages , et lorsque la commission d'examen avait terminé ses travaux : il n'a pu être ad-

mis au concours. Il porte pour épigraphe : *La paresse va si lentement , que la pauvreté l'a bientôt attrapée.* ( B.<sup>o</sup> FRANKLIN )... — L'Académie regrette vivement que l'observation rigoureuse de ses réglemens ne lui ait pas permis de classer un ouvrage qui lui a paru le fruit de longues et consciencieuses méditations.

L'Académie croit devoir retracer sommairement les idées principales des sept mémoires qu'elle a eu à juger.

N.<sup>o</sup> 1. Epigraphe : *Neglectis urcnda filix innascitur agris.* ( Hor. )

Après avoir dépeint la triste condition dans laquelle les ouvriers tombent , soit par leur propre faute , soit par la force des circonstances , l'auteur entre en matière et propose divers moyens d'améliorer le sort des travailleurs. Il signale , en première ligne , l'instruction religieuse , ensuite l'instruction primaire , le dessin , la musique , la gymnastique. Il désire le rétablissement de certaines fêtes patronales , l'institution de pensions de retraite proportionnées au temps que l'ouvrier a consacré au travail. L'auteur insiste sur le développement du sentiment religieux ; il propose , dans ce but , l'établissement d'un comité qui , aidé de la coopération de personnes pieuses , ferait conduire aux exercices religieux les enfans des deux sexes , fonderait des salles d'asile , des écoles , des prix de vertu ; et il termine par un état des dépenses qu'entraînerait une semblable institution.

N.° 2. Sans épigraphe , commençant par ces mots :  
*Un optimiste a écrit....*

L'auteur traite d'abord des suites de l'inconduite des ouvriers , de leur refus de travailler , de leurs mariages précoces ; il examine les effets de la mauvaise saison , des maladies , des crédits et marchés , du manque d'ouvrage , de l'abaissement du salaire. Abordant ensuite la question , il propose des associations avec les fabricans , et , adoptant quelques-unes des théories saint-simoniennes , il donne des détails sur la vie commune , sur l'alimentation , l'établissement hors des villes , logement , habillement , séparation des sexes , et termine par des calculs un écrit , dont l'idée fondamentale est la vie commune par suite d'une association.

N.° 3. L'auteur , qui s'est fait connaître contrairement aux usages et aux conditions établis , M. Derrion , de Lyon , commence par l'exposition de vues générales sur l'état des ouvriers , mais plus particulièrement sur ceux qui appartiennent à la population lyonnaise.

L'auteur , adversaire déclaré de la concurrence commerciale illimitée , fonde son système d'amélioration sur le principe de l'association , et prend pour point de départ le terrain du négoce ; il propose la réunion d'actionnaires qui nomment un primo-gérant , et un conseil de primo-gérance chargé de contrôler la gestion. Les actionnaires sont des travailleurs de tout rang ; toutes les opérations sont rendues publiques ; les bénéfices du négoce sont ou distribués aux actionnaires et capitalistes qui ont

prêté leurs fonds , et aux ouvriers qui se distinguent par leur travail , leur moralité , ou consacrés à l'augmentation du fonds social , ou employés à des amusemens publics , bals , fêtes , etc.

L'auteur propose l'application immédiate de son système , et parle même d'une tentative qu'il a faite en réunissant quelques actionnaires dont il a été nommé primo-gérant. Il eût été désirable de connaître les résultats de cette entreprise.

N.° 4. L'auteur de ce mémoire n'a pas non plus gardé l'anonyme exigé. M. Morcl-Cornet , d'Amiens , distingue les ouvriers dont la production est consommée immédiatement et sur les lieux même , de ceux dont la production est confiée au commerce. La situation des premiers n'offrant que peu de vicissitudes , c'est sur celle des seconds qu'il faut concentrer tout son intérêt. Après avoir retracé la misère de l'ouvrier sans travail , il traite des moyens ; il annonce que la foi religieuse est morte , que la philosophie est impuissante pour créer , et que le seul moyen de faire du bien à l'artisan c'est de gagner sa confiance. L'auteur parle avec avantage des sociétés de tempérance , réfute les saint-simoniens et les fouriéristes , et termine un écrit remarquable , du moins par la conviction profonde qui l'a dicté , en développant l'idée de l'association des ouvriers avec le fabricant.

N.° 5. Epigraphic : *Miseris succurrere.* (VIRG.)

L'auteur fait abstraction dans ses projets de tous les ouvriers cultivateurs , dont les mœurs sont plus

pures et la situation moins précaire. Il désire que l'on soigne encore plus l'éducation que l'instruction, et qu'on ne donne aux ouvriers que celle qui leur convient. Il demande un gouvernement municipal plus étendu, et qui exerce une surveillance plus active. Il essaye de dissuader l'ouvrier de la vie errante qui lui est préjudiciable, et, pour cela, recommande de résister à l'idée trop facilement admise de la supériorité des ouvriers étrangers sur ceux de la commune. Il propose encore comme moyens, 1.<sup>o</sup> de développer l'industrie par le patronage du gouvernement; 2.<sup>o</sup> de rendre l'ouvrier propriétaire, en lui donnant les terrains incultes; 3.<sup>o</sup> de faire une répartition plus équitable des impôts, dont les pauvres souffrent plus que les riches; 4.<sup>o</sup> d'établir des caisses d'épargne; 5.<sup>o</sup> de donner des pensions viagères, moyennant une rétribution de l'ouvrier placée au trésor, etc.

N.<sup>o</sup> 6. L'auteur, M. Cros, avocat à Toulouse, pense qu'il faut surtout, dans le commencement, se passer de l'appui du gouvernement; il écarte en conséquence les banques commerciales, les banques agricoles, les associations entre ouvriers, colonies, etc.

Pour ces associations un capital est nécessaire. — C'est d'abord à la réalisation de ce capital qu'il faut s'appliquer; et, comme le prix du travail ne peut être élevé à cause des exigences de la libre concurrence, il faut, pour améliorer le sort de l'ouvrier et le rendre capable de fournir sa part du capital demandé, il faut chercher à diminuer sa consommation. Par une suite naturelle de ces opinions et de ces vues, exposées avec conscience et talent,

L'auteur propose les associations de secours mutuels , l'instruction primaire , mais surtout l'intervention des bureaux de bienfaisance dans l'intérieur du ménage de l'ouvrier , soit pour la préparation des alimens , soit pour le blanchissage du linge , etc. Il recommande aussi avec instance les caisses d'épargne et les salles d'asile pour la première enfance.

Le n.º 7 est un ouvrage étendu. L'auteur fait remarquer , en commençant , que la coalition des ouvriers sur divers points de la France , bien qu'elle n'ait produit que des désordres momentanés , annonce cependant un mal réel qui mérite la profonde attention des hommes de bien. L'égalité de fortune et de condition est un rêve auquel il ne faut point penser ; néanmoins il est vrai de dire , pour l'encouragement des industriels , que les voies de la fortune leur sont ouvertes , et qu'en réalité il est des situations en apparence plus prospères que la leur , et qui ne doivent pas leur faire envie. Ici l'auteur montre les avantages attachés à la condition des ouvriers ; il rappelle l'exemple de simples travailleurs qui sont parvenus à un haut degré de prospérité ; il raconte , d'une manière fort remarquable , les succès des Oberkamp , des Granger , des Jacquart. Après ces préliminaires , l'auteur divise son travail en trois sections : *Les droits des ouvriers. — Leurs devoirs. — Les moyens d'améliorer leur condition.* Comme il a , dès l'abord , établi que la misère des ouvriers provient principalement de la confusion de leurs idées sur leurs droits , il donne un grand développement à la partie de son travail , qui a rapport à ce sujet important. — L'ouvrier n'est point électeur , mais il peut le devenir ; beaucoup de mé-

decins , d'avocats , ne le sont pas. — Il est difficile que l'ouvrier ait une opinion politique indépendante. Ce qui agite les masses , c'est moins le désir d'étendre leurs droits politiques que d'améliorer leur état matériel. — La manie des discussions politiques dégrade l'ouvrier. A l'égard du salaire , l'auteur fait remarquer qu'il doit être proportionné aux dépenses légitimes de l'ouvrier , dont l'aisance dépend , non du salaire , mais du rapport entre le salaire et les dépenses. — L'état du commerce est nécessairement intermittent. — Les étrangers portent souvent un coup funeste aux travailleurs par la concurrence. — On a peut-être exagéré la misère du travailleur , et l'on n'a pas assez porté son attention sur les habitudes de luxe qu'il a contractées. — Les tarifs sont inexécutables et dangereux. — Le tarif ne peut être imposé par l'autorité. — Les lois contre les associations sont dues à des circonstances graves , mais temporaires. — Un jour il sera permis aux ouvriers de se réunir. — Le tribunal des prud'hommes est une très-belle idée. — Les fabricans et les ouvriers y sont jugés par leurs pairs ; mais cette institution est devenue un mal , lorsqu'il n'y a pas eu complète impartialité et fusion dans le conseil même. — L'auteur termine par l'énumération des droits des ouvriers , en faisant remarquer qu'ils peuvent appartenir à la garde nationale , et remplir la tâche honorable de défendre la patrie.

L'auteur passe ensuite aux devoirs des ouvriers , qu'il fait principalement consister dans la soumission aux lois , dans le respect pour les institutions déjà existantes , et les devoirs de famille. C'est ici seulement que commence la partie réellement pratique de la question. — L'auteur parle avec éloge des as-

sociations d'ouvriers (*mechanic's institution*), si heureusement conduites en Angleterre. Il fait ressortir le bienfait de l'instruction répandue par ces institutions. Il expose les inconvéniens des écoles de Châlons et d'Angers, qui ont pour effet de placer l'ouvrier et non d'améliorer son sort. Il demande des écoles d'arts et métiers, conçues et dirigées dans un autre esprit. — Il insiste sur les bienfaits résultant de la création des salles d'asile. — Il pense que le gouvernement devrait chercher à augmenter la consommation par un meilleur système de douanes, et à diminuer l'agglomération des ouvriers dans les villes, en occupant les métiers de campagne. — Il fonde l'avenir des ouvriers sur les associations. — Il considère celles qui font participer les ouvriers aux bénéfices des chefs d'établissement, et celles qui ont pour but le soulagement mutuel de tous ceux qui y participent, telles que les sociétés de secours mutuels, etc., etc. Il s'étend aussi avec beaucoup de détails sur les monts-de-piété, les institutions de charité, les caisses d'épargne, et fait remarquer, en terminant, que les recettes de celles-ci augmentent en proportion directe de la diminution de celles de la loterie.

Telle est l'analyse succincte des ouvrages soumis à l'examen de l'Académie. Elle ne croit pas inutile de reproduire en une seule phrase l'idée saillante, la pensée-mère de chacune des compositions. Cet exposé peut faire juger de l'ensemble du concours.

N.° 1. Moralisation des ouvriers, par l'influence du sentiment religieux.

2. La vie commune, par suite d'une association.

3. Association des travailleurs actionnaires dans une entreprise de négoce.

4. Association entre les fabricans et les ouvriers , qui mette ceux-ci à l'abri des vicissitudes de la fabrique et du commerce.

5. Emploi de divers moyens déjà mis en usage , tels que l'instruction publique , caisses d'épargne , secours mutuels , etc. , etc.

6. Diminution de la consommation de l'ouvrier , par l'intervention du bureau de bienfaisance dans son ménage.

7. Distinction bien établie entre les droits et les devoirs des ouvriers ; indication des moyens d'amélioration employés , jusqu'à présent , avec fruit , et , plus tard , association entre les travailleurs.

L'Académie n'a pas hésité un seul instant à reconnaître la supériorité du n.<sup>o</sup> 7 sur les autres mémoires , soit sous le rapport de l'enchaînement , de l'exposition et du développement des idées , soit sous le rapport des idées elles-mêmes. Le style de cet ouvrage est généralement agréable , et parfois élevé et chaleureux ; il décèle un homme habitué à juger consciencieusement les questions sérieuses. Toutefois l'Académie , en décernant le prix , a éprouvé plus d'un regret.

Elle aurait d'abord désiré voir l'auteur , moins préoccupé par la situation toute particulière d'une seule localité , considérer la question plus en grand , et tracer un historique des efforts qui ont été faits dans tous les siècles. L'étude de la législation , sous les Romains et pendant le moyen-âge , aurait jeté un

grand jour sur un sujet qui n'excite pas l'attention publique depuis peu d'années seulement , mais bien depuis l'établissement de la civilisation en Europe.

En signalant la puissance du principe d'association , l'auteur aurait dû , pour satisfaire pleinement aux vues de l'Académie , dire comment cette association sera organisée , et quel pouvoir , quelle faculté nouvelle fera naître l'esprit d'association , de dévouement et d'amour. Il aurait dû surtout apprécier , comme le n.º 1 , l'influence de la religion , sans laquelle , dans la vie de l'ouvrier comme dans la vie de tout autre homme , il n'y a plus rien que l'intérêt du moment , intérêt propre , égoïsme qu'on emploierait en vain pour remédier au mal , puisqu'il en est lui-même la véritable source.

Ces lacunes une fois remplies , le principe de l'association plus franchement établi sur l'amour pour l'homme , et la réalisation de l'admirable épigraphe de l'auteur : *Voulez-vous augmenter le bien-être matériel des ouvriers ? le moyen est certain : augmentez leur moralité* , rendue possible par la diffusion du sentiment religieux , l'Académie croit que cet ouvrage , déjà si remarquable , deviendrait vraiment utile pour les hommes de notre époque , et serait plus qu'un bon livre : il serait une bonne action.

L'ouverture du bulletin cacheté a fait connaître le nom de M. Monfalcon , docteur-médecin de l'Hôtel-Dieu et des prisons de Lyon , traducteur-éditeur des OEuvres complètes ( en huit langues ) d'Anacréon , Horace , Virgile.



Moins heureuse dans le concours d'agriculture , l'Académie n'a reçu qu'un seul mémoire , qui ne suppose , au fond , aucune recherche , aucune étude suivie , et dont la forme est aussi entièrement défectueuse ; en conséquence elle remet au concours la question suivante :

CONCOURS  
de 1836.

—  
1.<sup>re</sup>

QUESTION.

« Décrire les mœurs et les habitudes des divers insectes nuisibles à l'agriculture , particulièrement dans le midi de la France ; rechercher et indiquer les moyens les plus propres à diminuer ou à faire cesser leurs ravages. »

### **Motifs et Intentions de l'Académie.**

Chaque jour on voit s'étendre sur les produits de nos champs les ravages des insectes. Dans toutes les parties du département du Gard , les agriculteurs se plaignent de ce nouveau fléau , qui , ajouté à l'inclemence des saisons , à la vilité du prix des denrées , est venu aggraver encore une pénible situation. Quoique quelques auteurs aient entrepris de signaler les moyens de remédier à ce mal croissant , et que des Sociétés savantes aient déjà provoqué ces recherches , l'Académie royale du Gard , persuadée qu'il restait beaucoup à faire pour notre localité , a résolu d'appeler sur cet objet l'attention des agronomes. Elle ne se dissimule pas l'étendue de la question qu'elle propose , mais elle est décidée à se montrer reconnaissante des soins que l'on aura pris pour arriver à une solution même incomplète. Ainsi , la monographie bien exacte d'une espèce d'insectes non suffisamment décrits jusqu'à présent , accompagnée de l'indication des moyens sûrs et faciles pour

les détruire , un travail spécial , limité , mais utile , obtiendrait encore l'approbation et les encouragemens de l'Académie.



2.<sup>me</sup>  
QUESTION.

« L'institution des hospices d'enfans trouvés a-t-elle été favorable ou nuisible aux mœurs publiques ? »

« Faut-il maintenir ou supprimer ces hospices ? En supposant qu'ils pussent être supprimés , comment les remplacer ? S'ils doivent être conservés , de quelles modifications sont-ils susceptibles , tant dans leur régime intérieur que dans le mode même de leur existence ? Enfin quel est le moyen d'alléger , pour les départemens et les communes , la charge de cet entretien ? »

#### **Indication des vues de l'Académie.**

Les enfans trouvés ou abandonnés préoccupent depuis long-temps l'attention des économistes et des administrations. Cette plaie sociale s'envenime de jour en jour ; la morale publique en souffre , et cette charge peut devenir intolérable.

Divers remèdes ont été indiqués et même mis en usage dans quelques départemens. On a proposé de supprimer les tours , ou du moins de diminuer les facilités qu'ils offrent. On a essayé de réveiller dans le cœur des parens les sentimens de la nature par le déplacement des enfans ; on a parlé même d'abroger la loi qui impose l'obligation de conserver les signes de reconnaissance des enfans abandonnés. Ces moyens et autres semblables

sont-ils compatibles avec le principe de la charité , qui doit animer tout gouvernement ? L'assistance accordée aux enfans délaissés par leurs parens est-elle une libéralité facultative ou une dette rigoureuse de la société ?

L'institution des hospices n'a-t-elle pas diminué le nombre des infanticides ? Mais , d'un autre côté , ne faut-il pas lui attribuer la progression croissante du nombre des enfans illégitimes ?

Après avoir déterminé , à l'aide du raisonnement et de l'histoire , la portée et la limite du devoir moral des gouvernemens , les concurrens indiqueront les moyens d'alléger la charge que ce devoir leur impose ; ils signaleront les inconvéniens et les avantages des déclarations de grossesse , discuteront les législations relatives aux déclarations d'accouchement , à la tutelle des enfans trouvés , à la surveillance et au paiement des nourrices ; ils examineront le système d'administration et le régime intérieur des hospices ; ils rechercheront avec soin jusqu'où s'étendent les devoirs que les gouvernemens s'imposent par l'adoption des enfans trouvés , et quels sont les droits correspondans qui en dérivent. Les gouvernemens ne pourraient-ils pas se faire indemniser par ces enfans , devenus hommes , des sacrifices faits en leur faveur ? Les concurrens sont invités à consulter sur ce point les législations étrangères , et à y chercher des exemples.

Ils n'oublieront pas , dans la solution de l'important problème social qui leur est proposé , qu'il s'agit de concilier , autant que possible , sous le double point de vue de la théorie et de la pra-

tique, l'intérêt de la société, la morale publique et les exigences de la charité.

---

**CONDITIONS COMMUNES AUX DEUX CONCOURS.**

Les Ouvrages destinés au concours doivent être adressés, *francs de port*, avant le 1.<sup>er</sup> juillet 1836, à M. NICOT, *Secrétaire perpétuel de l'Académie royale du Gard.*

Chacun de ces ouvrages doit porter en tête une devise, et doit être accompagné d'un bulletin cacheté, portant extérieurement la même devise, et intérieurement le nom et l'adresse de l'auteur.

Les bulletins joints aux ouvrages jugés dignes des prix seront seuls ouverts ; mais tous les ouvrages envoyés au concours demeureront dans les archives de l'Académie, où leurs auteurs auront seulement la faculté d'en faire prendre des copies.

Les Membres ordinaires de l'Académie, et ceux d'entre les concurrens qui se seraient fait connaître d'une manière quelconque, sont EXCLUS du concours.

Le prix pour chacune des questions consistera en une médaille d'or de 300 fr.

Certifié conforme au procès-verbal de la séance du 5 septembre 1835.

*Le Secrétaire perpétuel de l'Académie royale du Gard,*

**NICOT.**

---

**CONCOURS DE 1836.**

L'ACADÉMIE royale du Gard , après avoir pris connaissance du rapport de la commission nommée pour l'examen des mémoires envoyés sur la question relative aux insectes nuisibles à l'agriculture , en adopte les conclusions favorables , et accorde le prix à M. BOYER DE FONSCOLMBE aîné, membre de l'Académie des sciences , agriculture , arts et belles-lettres d'Aix ( Bouches-du-Rhône ).

Dans la même séance , l'Académie royale du Gard entend le rapporteur de la commission chargée de l'examen des mémoires des concurrens qui ont traité la question proposée des enfans trouvés. Elle juge que ses vues ont été pareillement remplies , et décerne le prix à M. REMACLE , ancien magistrat.

---

**CONCOURS DE 1837.**

L'ACADÉMIE royale du Gard remet au concours la question suivante :

« Indiquer les avantages que présenterait dans les  
 « départemens méridionaux de la France , et plus  
 • particulièrement dans celui du Gard , l'établis-  
 « ment de fermes-modèles destinées à mettre en  
 « pratique et à propager les meilleurs procédés de  
 « culture ; énumérer et résoudre les difficultés lo-  
 « cales.

« Donner l'aperçu des frais d'établissement et de  
 « mise en activité , et celui des dépenses et des

« produits ; indiquer les modes de gestion et de surveillance, les cours et les travaux à suivre.

« Tracer, enfin, la manière dont on devrait les établir, et quelle direction il faudrait leur donner pour former de bons agriculteurs, pour en retirer la plus grande somme d'utilité possible, tant sous le rapport de la théorie agricole, que sous celui de l'usage et de la pratique. »

---

### CONCOURS DE 1838.

AUCUN mémoire n'ayant rempli les intentions de l'Académie, elle a remis au concours la question précédente :

Le prix consistera en une médaille d'or de 300 fr. ; il sera adjugé en août 1838.

Les ouvrages destinés au concours doivent être adressés, *francs de port*, avant le 15 juillet 1838, à M. NICOT, *Secrétaire perpétuel de l'Académie royale du Gard*.

---

---

DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE , DANS SES RAPPORTS AVEC LES  
SCIENCES MORALES.

Par M. AUGUSTE VALZ , Avocat.

PARMI les diverses branches des connaissances humaines , il en est une , l'économie politique , qui se distingue essentiellement de toutes les autres par un double caractère ; d'un côté , par la nature des questions dont elle s'occupe , la base sur laquelle elle repose , et par une grande partie des élémens qui entrent dans ses combinaisons , elle se rattache aux sciences dont l'objet est tout matériel ; de l'autre , elle est liée aux sciences morales et politiques par des rapports non moins certains , bien qu'ils ne soient pas aussi évidens au premier abord. L'esprit positif de notre époque , et qui menace de tourner à l'industrialisme exclusif , ne pouvant manquer d'apprécier justement le premier de ces caractères , c'est le second qu'il importe le plus de constater aujourd'hui. Ce sont ces rapports intimes , mais peu apparens , qu'il faudrait mettre dans tout leur jour , et c'est à faire sentir plus spécialement l'importance de cette recherche , que sont consacrées ces réflexions très-générales , détachées d'un plus long travail sur les sciences économiques.

Née d'un besoin fondamental de la nature humaine , de la même manière que l'état , l'art , la religion et la philosophie , l'économie politique n'est arrivée cependant à la vie que la dernière , et c'est à peine si de nos jours ses principes les plus essentiels sont arrêtés , si son domaine est indiqué

avec quelque précision. Cette science , dont le mobile et le but spécial sont *l'utilité* , est donc toute moderne , car sa constitution en corps de doctrines ne date guère que du commencement de ce siècle. Toute jeune qu'elle est , c'est pourtant sur elle que reposent , le plus légitimement sans doute , les espérances et les destinées des sociétés modernes ; elle n'a pas besoin de longues apologies pour obtenir faveur auprès de l'opinion et des esprits sérieux. Le temps n'est plus où ses théories étaient traitées de chimères , de pures imaginations , et ses partisans de rêveurs à bonnes intentions ; le temps n'est plus où on leur faisait l'honneur de diriger contre eux les mêmes attaques , et dans les mêmes termes que contre les sectateurs des études philosophiques. Aucun de leurs principes n'était certain , disait-on , et ne donnait aucune vraie lumière !..... Ils ne vivaient que d'abstractions sans application possible !..... comme si les sciences morales et politiques n'avaient pas leurs vérités aussi inébranlables que celles des sciences physiques et mathématiques , et comme s'il dépendait de l'esprit de l'homme de préférer telle étude à telle autre !..... Heureux le mathématicien ! il part de données convenues de tous , et les résultats incontestés qu'il obtient , lui donnent ce repos d'esprit qui ressemble beaucoup à la satisfaction de la conscience. Mais le philosophe aussi a ses momens d'indicibles jouissances , et la nature mystérieuse de ses objets d'étude est , pour lui peut-être , le pouvoir le plus attractif , quand , d'accord avec l'instinct universel , il a l'intime conviction , que derrière ces voiles réside la vérité ..... S'attacher obstinément à ce qui est obscur et mysté

rieux , mais profondément inhérent à la nature humaine , n'est pas , certes , un signe d'égarement ni d'infériorité.

Il faut se hâter de le dire , à l'honneur de notre temps , ces dédains et ces faux jugemens d'autrefois ont perdu tout leur crédit , et l'on s'aperçoit , enfin , que les théories , tout bien considéré , ne sont pas autre chose , selon l'expression d'un célèbre orateur <sup>1</sup> , *que la faculté de comprendre ce qu'on dit , et de savoir ce qu'on fait*. La science économique qui partagea long-temps la déconsidération si injustement attachée aux études philosophiques , s'est relevée comme elles , et préoccupe désormais tous les esprits ; elle est regardée , à bon droit , comme la science par excellence. C'est la Providence qui doit rappeler l'ordre et la règle , le bien-être et la sécurité , au milieu des perturbations profondes de nos temps modernes , au milieu de ces anxiétés sociales qui , si elles continuaient à se reproduire , nous feraient presque douter de notre avenir.

C'est une science éminemment pratique et applicable aux affaires ordinaires de la vie humaine. A ce titre , il est peu de branches de nos connaissances , où des vues erronées puissent causer plus de mal , et des vues exactes produire plus de bien. Combien d'écueils formidables auraient évités les corps politiques , si le flambeau de la science économique était venu plus tôt éclairer leur marche ! Mais telle est la destinée de l'humanité : il ne lui a été donné de comprendre la valeur et la portée des meilleures choses , qu'après avoir fait fausse route

<sup>1</sup> Royer-Collard.

pendant une longue suite de siècles. Toutefois, le temps n'aura pas fait, en vain, dans le passé, une si grande consommation de richesses, de forces et d'intelligence, et, si les erreurs ont été longues, elles n'auront pas été complètement improductives, puisqu'elles auront convaincu tous les esprits de la nécessité de pousser, de toute manière, au développement et à la propagation des enseignemens que fournit l'économie politique. Il n'est pas de besoin qui réclame une plus prompte satisfaction. N'est-il pas urgent, en effet, d'aborder, avec le secours de tous les esprits supérieurs, quelques-unes de ces grandes questions sociales, encore si peu débattues, si diversement comprises, mais si graves, si palpitantes, si grosses d'événemens, et qui, dans la pensée d'un grand nombre, sont déjà depuis long-temps élevées à la dignité de problèmes politiques du premier ordre ? Pour l'examen de ces questions immenses, qu'on pourrait presque résumer dans cette seule expression : *meilleure distribution des valeurs*, pour l'examen, disons nous, de ces questions réputées insolubles pour quelques-uns, et qu'il faudra bien cependant résoudre tôt ou tard, sous peine de périr, l'économie politique doit être incessamment consultée ; et il serait bien désirable que la situation actuelle des sociétés permit de faire trêve pendant quelque temps aux luttes politiques qui absorbent presque tous les momens des hommes publics. Il est nécessaire, au milieu de ces flots tumultueux où la politique journalière nous précipite, et d'où le regard troublé n'a trop souvent devant lui qu'un horizon sans limites ; il est nécessaire d'aller se retremper aux sources pures de la science économique, non pas pour procéder de

suite à l'application de toutes ses théories , mais pour se reposer dans quelque chose de fixe , à l'abri de toute controverse , et de là commencer l'œuvre de la réformation avec prudence et mesure , mais aussi avec ardeur et persévérance.

Il semble que , quand on a envisagé l'économie politique sous ce point de vue , qu'on a démontré son indispensable intervention dans les affaires humaines , qu'on l'a appelée la source de la prospérité publique et particulière , et , en quelque sorte pour les états , la science du salut , il semble qu'il n'y ait rien à ajouter en sa faveur ; cependant il reste encore à faire , il reste à démontrer sa légitimité , en la déduisant des relations intimes qu'elle a avec la morale , et , plus l'économie politique est essentielle à notre bonheur ici-bas , plus il importe de mettre en lumière les rapports qu'elle soutient avec cette autre science la plus obligatoire de toutes , et qui enseigne aux hommes les lois du devoir. Cette recherche , pleine d'intérêt , a peu occupé jusqu'ici les auteurs des traités d'économie politique. Ce n'est que très-accessoirement , et comme en passant , qu'ils en ont dit quelques mots. Il est juste et utile de traiter cette question à part pour arriver à des conclusions de quelque valeur , et l'on ne saurait trop appeler sur ce point les méditations des économistes qui ne veulent pas d'une science incomplète.

L'économie politique , qui , comme il vient d'être dit , resta long-temps dédaignée et méconnue , alors même que quelques-unes de ses parties avaient été traitées avec supériorité , ne vit arriver des jours meilleurs pour elle , et une réaction s'opérer en sa faveur , que lorsqu'on eut entrevu , d'après

quelques résultats positifs , combien était grande son influence , et surtout depuis qu'un certain nombre d'événemens eurent paru résulter des causes signalées par les économistes , et se développer conformément aux prévisions de la science. Alors ce ne fut plus la science des chimères , un amas d'incertitudes et de notions sans fondement , ce fut une science éminemment rationnelle , et l'on se hâta bien vite de la comparer aux sciences exactes !.... L'économie politique pouvait répondre qu'elle n'avait ..... *mérité*

*Ni cet excès d'honneur , ni cette indignité.*

N'était-il pas facile de sentir , en effet , que les propositions économiques ne sont pas susceptibles du même genre de démonstrations , et ne peuvent aboutir à des conclusions d'une aussi grande certitude que les propositions des sciences , qui ont pour objet la figure et la quantité ? La diversité des opinions sur les questions qui ressortissent au domaine de l'économie politique , indiquait assez que ses rapports intimes ne sont pas avec les sciences exactes. Et , s'il faut convenir que , d'une part , la nature des objets dont elle s'occupe , qui sont matériels et palpables , susceptibles d'augmentation et de diminution , doit faire incliner à la proclamer science exacte ; d'autre part , la variabilité des dispositions de l'homme , de ses besoins de toute espèce , de ses caprices même , et la mobilité du sol et de la matière de la science , qui sont tout autant d'éléments dont on doit tenir un compte rigoureux , doivent la faire ranger parmi les sciences morales et politiques qui dépendent , dans la pratique , des penchans et des passions des hommes ; que , si l'on persistait à penser que les

procédés et les moyens d'investigation des sciences exactes peuvent lui être appliqués, ce ne serait jamais autrement qu'à la manière dont plusieurs grands esprits l'ont déjà tenté à l'égard de la politique pure, par exemple, et en première ligne : le célèbre et infortuné Jean de Wit, grand pensionnaire de Hollande, l'un des meilleurs disciples de Descartes, et qui, après avoir essayé le premier de fixer le taux des rentes viagères d'après les probabilités de la vie, imagina aussi les premières applications des sciences exactes aux questions politiques. Bien long-temps après lui, mais dans la même voie, se distingua Condorcet, notamment dans son *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues par les assemblées délibérantes*, ouvrage inspiré à un grand homme par un autre grand homme, son ami, et qui n'eut jamais que de bonnes inspirations, l'illustre Turgot. M.me de Staël, aussi, appliqua à ces curieux problèmes sa virile intelligence, mais d'une manière purement philosophique, et cela dans plusieurs endroits de ses écrits, surtout dans l'ouvrage trop peu admiré, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*.

Ces intelligences de premier ordre ont proclamé, en effet, la possibilité de soumettre au calcul l'influence présumée de telle institution, de telle ou telle résolution politique. On conçoit qu'il y a moyen de prévoir à peu près juste, en procédant ainsi avec des tables soigneusement dressées, d'après un grand nombre de résultats politiques, et pourvu que l'on ait d'ailleurs une connaissance approfondie de l'état des esprits sur lesquels on se propose d'agir. Néanmoins il est à croire qu'il se passera de longues

années d'observations et de tentatives avant de pouvoir compter sur des résultats satisfaisans. De nos jours, surtout, où l'individualisme a pris un élan si hardi, il devient incomparablement plus difficile d'assigner à l'avance l'effet que peuvent produire sur les masses les mesures politiques résolues et mises en action par les pouvoirs sociaux. L'époque la plus favorable à ce genre de calculs, qu'on pourrait appeler les mathématiques sociales, serait certainement celle où la passion de la liberté, chez un peuple, serait passée à l'état de conviction calme et raisonnée, et où se serait effectivement réalisé le sens de ce vers plein de profondeur, et que l'on s'était un peu trop pressé de proclamer comme la devise de notre époque :

*Et quod nunc ratio est, impetus antè fuit.*

Heureuses dispositions qui produiraient alors cette subordination, cette unité dans les opinions, d'où résulterait pour l'homme d'état de véritables données gouvernementales ! Jusques-là, les infinies variations que suscite dans les sentimens généraux l'indépendance individuelle, encore dans toute sa vitalité, s'opposent presque invinciblement à l'accomplissement de cet état de choses, et par conséquent à une utile application du calcul des probabilités à la science politique. Il faut reconnaître toutefois que l'économie politique est, par sa nature, plus susceptible d'être soumise avec fruit à de pareilles épreuves, et que les problèmes dont elle s'occupe seront plus tôt mûrs et en état d'être posés et résolus. Cette science, en effet, s'appuyant nécessairement sur la statistique, dont la mission est de faire des collections de faits bien observés et

classés avec ordre et intelligence , part ainsi de données plus positives que la politique , parce que , à tout prendre , la liberté de l'homme , capricieuse et pleine d'imprévu par essence , a moins à s'exercer et s'exerce moins , en effet , et d'une manière moins instantanée , dans l'ordre matériel des intérêts économiques , que dans la sphère des objets purement politiques , qui ont le privilège , en passionnant les esprits , de soulever des tempêtes au milieu desquelles , et à de très-courtes distances , la plupart des hommes se ressemblent si peu à eux-mêmes.

De ce qui précède , on est bien en droit de conclure , ce semble , que , si l'économie politique participe en quelque chose des avantages des sciences mathématiques , elle s'en éloigne encore plus par l'extrême instabilité des élémens qui entrent forcément dans ses appréciations. Ces réflexions conduisent l'esprit impartial à ranger cette science parmi les sciences morales et politiques ; c'est , du reste , ce qui avait été bien compris lors de la formation de l'Institut , et si , sous l'empire , l'influence inspirante et créatrice qui présidait à nos destinées , ne fut pas assez favorable à ces nobles études , puisse l'historien philosophe en chercher la justification dans des circonstances inouïes jusqu'alors ! Puisse-t-il la voir dans cette nécessité fatale où s'était trouvé placé le plus puissant génie des temps modernes , et qui l'obligeait à suspendre autour de lui l'essor de l'indépendance intellectuelle , dans la crainte de voir contrarier de vastes desseins , desseins qui , pour être accomplis et porter tous leurs fruits , réclamaient le concours simultané de toutes les forces sociales , ou du moins la neutralisation tem-

poraire de celles qui ne voudraient pas se dévouer au grand œuvre ! et bien hardi serait celui qui , aujourd'hui , en présence des flots de civilisation que l'empire a répandus sur le monde , oserait , sans crainte de se tromper , formuler une accusation !

Quant à la restauration , si elle ne remit pas ces sciences à la place d'honneur qui leur avait été d'abord accordée , elle les laissa du moins se produire avec une plus grande liberté , ce qu'il ne faut pas manquer de relever à sa louange , au milieu des erreurs qui lui firent si souvent compromettre , pour elle et pour le progrès , le bénéfice d'une position unique dans l'histoire. L'impartialité oblige de convenir aussi que le salutaire mouvement d'études qui se manifesta alors de toute part , n'a pas peu contribué à mûrir les intelligences , et à les préparer à l'examen d'une foule de questions vitales pour la science et pour le pays.

Il était réservé au gouvernement né de la révolution de juillet de rétablir dans toute son intégrité la grande pensée qui avait présidé à la création de l'Institut national.

Aujourd'hui l'économie politique a donc reconquis tous ses droits ; mais , pour avoir été classée avec raison parmi les sciences morales et politiques , en est-elle , pour cela , plus nettement définie et circonscrite ? A-t-on suffisamment justifié sa dénomination par une analyse philosophique et raisonnée qui démontre clairement , et avec toute l'étendue désirable , ses rapports intimes , sa parenté avec les autres branches des connaissances à côté desquelles elle se trouve placée ? Il ne le paraît pas , et cependant la rigueur de la méthode réclame cette démonstration. Encore une fois, qu'on

cesse d'objecter qu'il est oiseux de se livrer à de pareilles élucubrations, et que c'est bien assez pour recommander à l'attention publique une étude importante, que de la présenter comme la plus utile de toutes. Une telle objection dénoterait peu d'habitude de réflexion sur tout ce qui a trait aux premiers principes des connaissances humaines, et à cette harmonie nécessaire que le créateur de toute harmonie a mise entre elles. N'y a-t-il donc rien de plus à faire que de proclamer essentiellement utile une chose, et n'est-il pas un besoin naturel à l'homme qu'il faut tôt ou tard et à tout prix satisfaire, celui qui le porte à désirer de plus en plus l'ennoblissement même de ce qui ne se rapporte qu'aux exigences de la vie matérielle? Entreprendre donc de légitimer l'économie politique par les titres les plus dignes de respect et d'estime, c'est bien mériter, à la fois, de l'humanité et des sciences elles-mêmes. D'ailleurs, ne faut-il pas que chacune d'elles finisse par être rigoureusement classée à son rang dans l'ordre d'importance? Par là, on apporte toujours une pierre de plus à ce grand édifice de classification générale, qui ne pourra, à la vérité, se compléter qu'après une longue suite de siècles, mais à l'avancement duquel il faut constamment travailler dans l'intérêt du véritable savoir; car on ne connaît bien une science ou un art que lorsqu'on connaît bien distinctement, non-seulement ce qui les constitue, ce qui les limite, mais surtout le point d'attache, de corrélation, qui les unit à tous les arts, à toutes les sciences qui leur correspondent. Employer ses efforts à bien déterminer le lien de transition par lequel on passe d'un ordre de connaissances à un autre, est donc louable et

utile , et , en ce sens , l'on ne saurait se proposer une question plus digne d'intérêt que celle qui ressort de ces considérations , et qu'on peut poser en ces termes : *Quels sont les véritables rapports qui existent entre l'économie politique et les sciences morales ?*



LE PRINCIPE CHRÉTIEN DE L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME,  
OPPOSÉ A LA THÉORIE SAINT-SIMONIEENNE.

Par M. l'Abbé D. A. SIBOUR.

A l'époque la plus solennelle du cours des siècles , celle qui forme dans l'histoire comme le milieu des temps , où finit avec le paganisme le règne de la force , où avec la foi du Christ le règne du droit commence , entre cette nuit sombre de son esclavage et l'aurore de sa liberté , le monde fut témoin d'une grande apothéose.

Dieu , selon les principes du christianisme , ayant résolu , dans les conseils de son éternité , de réparer son œuvre bouleversée par les excès des passions , travaillait , en ce temps-là , à produire les deux nouveaux types d'où allait sortir , par voie de génération spirituelle , la race évangélique. Nazareth , humble ville de Galilée , était l'Eden de cette création de la charité divine ; Jésus-Christ , Dieu fait homme , conçu du sein d'une Vierge , en fut le céleste Adam ; Marie , cette Vierge elle-même , modelée sur l'exemplaire préexistant de son Fils , en fut la nouvelle Eve.

Les desseins de l'Eternel sont accomplis. La couronne de la Mère-Vierge , rayonnante des splendeurs

divines , s'est encore embellie de toutes les vertus de son sexe. Elle meurt ; elle s'endort dans la paix ; elle se réveille dans la gloire ! Alors le prodige nouveau qui tient les cieux attentifs. L'apôtre , évangéliste du chaste amour , et prophète au regard d'aigle , le décrit au livre de ses révélations. Mais ici n'oublions pas que la pensée ne redescend de ces hauteurs que sous le voile de l'allégorie. — *La femme* ( la femme par antonomase ) *lui apparaît au ciel , vêtue du soleil lui-même* , image de la divinité , qui lui sert , avec l'immense rayonnement de sa lumière , de manteau de reine ; *la lune sous ses pieds* , en signe d'affranchissement de toute humiliante sujétion , servant de scabean à sa modeste grandeur ; *et sa tête couronnée de douze étoiles* , symboles de ses prérogatives , comme *la rose et le lys* sont les symboles de ses vertus. *Et une grande voix disait : Cieux , réjouissez-vous* , à cause d'elle ! Telle fut la pompe de cette sorte d'apothéose.

Ainsi le ciel et la terre s'entendirent ce jour-là , pour élever le type de la femme régénérée par-dessus tous les êtres créés , bien au dessus de tous les chœurs des anges , quoique toujours à une distance infinie de la divinité. Et , depuis , le ciel et la terre ont retenti , vous savez de quelles acclamations , à la gloire de celle qui est présentée au monde comme la véritable mère de Dieu et la mère mystique des hommes. Mille fois vous avez ouï le récit , à ce double titre , de ses grandeurs et de ses vertus. Mais un dogme religieux a ses conséquences fatales dans les mœurs ; et , si toutes ces vertus dictent des devoirs , toutes ces grandeurs aussi créent des droits aux filles d'Eve , la réparatrice.

Donc la femme , sur qui pesait un anathème spé-

cial chez les peuples antiques , se trouve magnifiquement réhabilitée dans Marie chez les peuples de la foi. Et voilà , ô femmes chrétiennes ! la fête de votre véritable émancipation , la date de votre affranchissement , la source de votre gloire !

Après une telle consécration divine , en effet , depuis que le Seigneur eut jeté un regard sur l'humilité de sa servante , pour me servir du mot de l'évangile , la femme nécessairement a dû cesser d'être esclave : elle est redevenue une aide , une compagne , une amie. Comment les générations qui proclament Marie bienheureuse et la nomment leur mère , ne se seraient-elles pas empressées de rétablir cette portion de sa postérité dans tous les honneurs de la famille ? Le genre humain ne pouvait ni oublier la part que la divine mère eut , dès le commencement , à l'œuvre de sa régénération spirituelle , ni méconnaître celle que ses filles prirent dans la suite aux progrès de sa régénération sociale.

Car , disons-le avec bonheur , à l'aurore même des jours de grâce elles comprirent admirablement leurs destinées nouvelles. Elles voyaient dans l'exaltation de Marie leur propre exaltation , leur gloire dans sa gloire. Dès lors les saintes femmes , non-seulement se mirent à la suite de Jésus-Christ durant les jours de sa vie douloureuse , mais elles le précédèrent souvent dans sa marche triomphale à travers les siècles. Elles firent ouvrir les royaumes et les villes à la foi civilisatrice : leur piété , pleine de charmes , merveille que le monde n'avait pas encore vue , la fit asseoir , d'abord tremblante , au foyer domestique ; mais leur parole , douce comme la voix des anges , persuasive comme une inspiration de la grâce , la mit bientôt au cœur du chef de la famille.

Ainsi la foi , avec elles , monta sur le trône ; ainsi la foi , avec elles , descendit dans les chaumières , et la civilisation poursuivit ses conquêtes.

Le principe de la charité , où réside la plus grande force convertissante de l'évangile , créa un second sacerdoce pour la femme. Car , si le prêtre fut chargé , par l'institution divine , de le développer généralement dans toute sa fécondité , celle-ci fut appelée à en faire l'application en particulier à chaque infortune de la vie : et la femme , qui avait conquis des palmes avec les martyrs de la foi , recueillit encore des couronnes avec les martyrs de la charité. Cette divine passion de bien faire la transforma sur la terre en ange aux ravissantes apparitions. Tour à tour ange de la prière et de la solitude , ange de la Providence et de la miséricorde , ange de l'espérance et de la consolation , on la vit partout à la fois dans les cloîtres , dans les prisons , dans les hôpitaux , dans les villes ravagées par la peste , partout , dis-je , épiait avec amour , pour les soulager , les plus légères traces des misères humaines.

Le monde devait être reconnaissant , avons-nous dit , et il le fut. Dès les premiers siècles , tournant d'abord ses sollicitudes vers les positions les plus exposées aux abus de la force , parce qu'elles sont les plus faibles ou les plus délaissées , l'Eglise , par l'organe de ses papes et de ses conciles , prend solennellement les vierges et les veuves sous sa tutelle spéciale. Elle les associe en quelque sorte , pour certaines fonctions moindres , à la charge sacerdotale sous le titre de diaconesses , et une place d'honneur , non loin du sanctuaire , leur est assignée dans le lieu de l'instruction et de la prière.

Ensuite , s'occupant de la femme dans les liens du

mariage , si elle invoque l'autorité du grand apôtre , c'est pour garantir ses droits , aussi bien que pour sanctionner ses devoirs. Elle dit : *Femmes , soyez soumises à vos maris , comme il le faut , en ce qui est selon Dieu.* Voilà sans doute pour les devoirs. Elle dit encore : *Désormais il n'y a plus de distinction entre l'homme et la femme , mais vous êtes un en Jésus-Christ.* Voilà certes pour les droits. Dès lors , si les devoirs des deux époux sont divers , leurs droits sont égaux. Il y a plus : ils sont identiques , en tant qu'ils ne forment ainsi , d'après le précepte divin , qu'une seule personne morale.

La société civile , devenue chrétienne , reçoit de l'église le principe de l'unité matrimoniale avec tous ses développemens. Alors ( chose nouvelle ) , par le mariage on voit la femme acquérir le nom de son mari , afin de marcher partout son égale ; elle ne fait plus , aux yeux de la loi , qu'un tout avec lui , auquel il donne sa dénomination personnelle. Outre le nom du mari , elle participe à tous ses titres , à son rang , quelque élevé qu'il soit , à ses honneurs et à ses préséances. Le droit sacré de la puissance paternelle , exclusif autrefois , est déclaré commun au père et à la mère ; et le droit de succession pour celle-ci , dans le cas du décès des enfans , en découle comme une conséquence immédiate. La loi voconienne , d'après laquelle un citoyen ne pouvait instituer héritière sa femme , ni même sa fille unique , est abolie. Tout cela se fait par la foi au Fils de Marie <sup>1</sup>.

Le christianisme fait entendre encore que les

<sup>1</sup> Il est clair , d'après cette généalogie du droit civil de l'Europe , que le jurisconsulte ne peut connaître le véri-

deux époux , dans leurs rapports intimes , s'appartenant mutuellement au même titre , le droit de l'homme n'a rien au dessus du droit de la femme. Il a pesé leur infidélité aux balances éternelles , et le crime s'est trouvé égal des deux côtés <sup>1</sup> ; et il a statué que le droit de demande en séparation serait entre eux réciproque. Mais , si l'on songe que , parmi les causes du divorce chrétien , se trouvent les excès avec blessures ou menaces de mort , les mauvais traitemens moins violens , mais habituels , et les injures graves soit d'action , soit de paroles ; qui ne comprend que ces causes de séparation , combinées avec l'indissolubilité du lien , c'est-à-dire l'impossibilité de convoler à d'autres noces , forment , au nom de la loi , contre celui qui a reçu de la nature la supériorité de la force brutale , une double garantie de ménagement et de respect pour la faiblesse de la femme ?

Enfin , suivez la femme dans toutes ses relations sociales , dans tous les détails de la vie civile , et partout vous la verrez entourée d'hommages. C'est de la part des peuples modernes une sorte de culte pour les filles du Christ et de Marie. Et qu'était-ce que la chevalerie , sinon un léger excès d'exaltation , la superstition même de ce culte ?

Eh donc ! après toutes ces choses qui se sont passées et qui se passent encore à la face du soleil ; après l'affranchissement en principe de la race hu-

table esprit de la loi , au sujet de plusieurs causes matrimoniales , qu'en s'aidant des lumières du théologien.

<sup>1</sup> Quoi qu'en aient dit un légiste , injuste à l'égard des femmes jusqu'à regretter la loi voconienne , et un sophiste qui dresse toujours sa parole comme un piège à l'intelligence : Montesquieu et J. J. Rousseau.

maine divinisée ; après l'apothéose spéciale de celle qui fut bénie entre toutes les femmes ; après la consécration écrite de leurs droits dans la grande charte évangélique ; après les hommages solennels de toutes les législations modernes ; après plus de dix-huit siècles d'action libre au sein de la société , où la femme chrétienne opère encore chaque jour tant de prodiges sous nos yeux ; après un si long exercice de ses prérogatives , et une si féconde influence de ses vertus , comment se fait-il que nous ayons entendu cette parole étrange : *Il est temps d'émanciper la femme* <sup>1</sup> ?

Ceci est une des scènes d'un curieux spectacle. Un jour , de jeunes disciples de la science , âmes nobles et belles , mais cœurs effervescens , se trouvent fatigués de l'éternelle lutte entre la chair et l'esprit , qui forme ici-bas le temps d'épreuve de l'humanité. Dans cet antagonisme , observé depuis bientôt six mille ans comme un fait nécessaire , perpétuel , universel , il leur semble , à eux , que la foi chrétienne arbitrairement a donné un assez long triomphe à l'esprit , et qu'il serait temps , selon leurs désirs , de faire triompher , à son tour , cette pauvre chair sans cesse anathématisée , et ils se disent : *Retournons la foi chrétienne , substituons Saint-Simon à Jésus-Christ , ou plutôt créons un dogme avec sa morale.*

Créer un dogme avec sa morale ! c'était sans

<sup>1</sup> Nous ne nions pas que la législation civile ne soit trop souvent en désaccord avec le principe qui a relevé la condition de la femme , ni que le principe même ne puisse successivement recevoir d'autres développemens légitimes. Mais bornez-vous donc à mettre les lois en plus parfaite harmonie avec l'esprit de l'évangile.

doute mieux faire que Dieu. Car de quoi s'agissait-il ? tout simplement de changer l'essence éternelle des êtres avec leurs éternels rapports. Dieu, le Dieu des chrétiens, qui est celui de l'univers, n'ose aller jusque-là ; ce qu'il y a de primitif dans la science religieuse, il n'a pas la prétention de le créer, il le révèle. Mais que ne peut-on pas avec une autre science bien plus haute, celle des mathématiques pures ou appliquées ? L'on peut, c'est incontestable, dresser les plus magnifiques tableaux de statistique, multiplier incessamment les merveilles de la mécanique, faire servir tous ces résultats au progrès de l'industrie, et peut-être même — refaire Dieu et l'humanité. Pourquoi pas, si ces vieux élémens les embarrassent dans le monde des sens qu'ils se créent ? Et voilà donc que, livrant leur âme à l'enthousiasme de l'orgueil et de la volupté, ils sortent de leurs salles de démonstrations et de leurs laboratoires de chimie, criant aux peuples qu'ils ont trouvé le dogme des temps nouveaux, la morale de la société nouvelle !

Puis, songeant à compléter leur parodie insensée du christianisme, ils se mettent à courir d'Europe en Asie, cherchant eux aussi, dans ce pays si libre comme chacun sait, un type à la femme, un type à substituer à Marie ! Ils veulent, non plus de la vierge, voilée, douce et modeste, dont toutes les grâces austères sont filles de la pudeur, mais d'une effrontée qui se pose en femme libre, dont la loi unique et souveraine soit la perpétuelle inconstance de ses désirs, sachant descendre au fond de toutes les ignominies, pour le plus grand bonheur d'une lubrique société. Et ils ne s'apercevaient pas, ces jeunes hommes, dont plusieurs des vues ont été si

justes dans le cercle des intérêts matériels, qu'avec une telle confusion des sexes, avec un tel broyement des élémens de la famille, elle n'était pas même possible, cette société monstrueuse, dans laquelle, en résumé, la femme devait être, avec ses vertus, immolée à la brutalité de l'homme.

Aussi nous avons vu les femmes de toutes les communions chrétiennes repousser, pleines d'horreur et de dignité, leurs séduisantes promesses. C'est qu'elles ont compris, avec la rapidité d'une sorte d'instinct, que cette émancipation prétendue n'était que l'affranchissement des saintes lois de la pudeur, partant la ruine totale de leur empire; qu'on aspirait, du trône où les avait fait asseoir le christianisme, à les précipiter dans la fange des passions; et que, sous le nom flatteur de liberté, on ne leur préparait, en effet, que le plus hideux esclavage.

Mesdames, vous avez bien porté votre gloire. Marie, ce jour-là, dut sourire, du haut du ciel, au triomphe de ses filles. Oh, oui! soyez toujours ainsi dignes des saintes destinées qu'elle vous a faites!

---

#### RAPIDE COUP D'ŒIL SUR LES CROISADES <sup>1</sup>.

Par M. ROUX-FERRAND.

DEPUIS plus de dix siècles, Jérusalem recevait d'humbles pèlerins de toutes les contrées du monde

<sup>1</sup> Ce résumé, qui fait partie du quatrième volume de l'*Histoire des progrès de la civilisation en Europe*, est tiré, soit du *Gesta Dei per Francos*, qui contient toutes les anciennes chroniques, soit des historiens Maimbourg, Mills, Michaud,

chrétien , lorsqu'eut lieu la première croisade armée dans le but de délivrer le Saint Sépulcre. Soit espoir de guérison , soit pénitence ordonnée pour l'expiation d'un crime , soit enfin le simple désir de voir les lieux devenus si célèbres par l'événement immense qui s'y était accompli , la route , aussitôt après l'ascension du Christ , fut couverte de pieux voyageurs portant bourdon et pannetière. A mesure que les peuples de l'occident se convertissaient au christianisme , ils tournaient leurs regards vers l'orient. Du fond de la Gaule , des forêts de la Germanie , de toutes les contrées de l'Europe , on voyait accourir de nouveaux chrétiens qui venaient visiter le berceau de la foi qu'ils avaient embrassée. Quand l'époque déterminée par son vœu était arrivée , le pèlerin partait , d'ordinaire , accompagné des bénédictions des populations entières des villes et des hameaux , dont le souvenir le suivait jusqu'au moment où , revenu amaigri par les fatigues et les privations , brûlé par le soleil de Syrie , mais sanctifié par de si cruelles épreuves , il venait déposer la branche de palmier de Jérusalem sur l'autel de sa paroisse. Devenu désormais un objet de vénération parmi ses concitoyens , les honneurs dont il était entouré , étaient la source de nouveaux vœux et de nouveaux pèlerinages. Ces concerts de louanges n'étaient cependant pas toujours unanimes ; quelques-uns blâmaient les pèlerinages , et , entre autres chefs de l'église , Grégoire , évêque de Nicée , qui prétendait que ces émigra-

Gibbon , St-Maurice , Dufey , Thouret , Mailly , Heeren , etc. , etc. Les notes et pièces justificatives qui n'ont pu trouver place dans ce recueil , à cause de leur longueur , se trouveront dans l'ouvrage de M. Roux Ferrand.

tions , inutiles pour les hommes , étaient toujours périlleuses pour la vertu des femmes. St. Jérôme fait une description peu flatteuse de la dépravation de la ville sainte , mais tous les conseils d'une piété éclairée ne purent ralentir l'ardeur des nombreux pénitens , qui eussent cru manquer de zèle et de foi en n'adorant pas Jésus Christ aux lieux même où avait brillé , du haut de la croix , la première lumière de l'évangile. Les pèlerinages augmentaient , au contraire , en raison des conversions qui s'opéraient constamment dans l'occident. Les nouveaux convertis allaient se laver au Saint Sépulture de leurs anciennes souillures , et en rapportaient une relique , précieux reste de la vraie croix , dont la crédulité populaire a inondé le monde chrétien , tellement , dit un auteur satyrique , que , si les fragmens de la croix du Sauveur du monde étaient rassemblés , il y en aurait assez pour construire un vaisseau. D'autres motifs venaient se mêler à ces pieuses résolutions ; avec la palme et le morceau de la vraie croix , le pèlerin rapportait souvent quelque riche production de l'Asie. Peu à peu des relations suivies s'établirent , et le second voyage du pèlerin n'eut plus la croix pour but. Le commerce attira un grand nombre d'Européens en Egypte , en Syrie et en Palestine , et , si l'on en croit le moine Bernard , on voyait une grande foire établie tous les ans , au 15 septembre , sur la montagne du Calvaire.....

Il n'y avait cependant pas sécurité parfaite dans ces relations , surtout depuis que les Sarrazins , prétendant aussi que la Terre-Sainte leur avait été promise , en disputaient l'entrée aux chrétiens et aux juifs ; mais que peuvent tous les obstacles contre

la foi et la cupidité? Ni les sables, ni le terrible *simoun* qui les soulève, ni le soleil brûlant, ni la longueur et la fatigue du trajet; ni le cimenterre des Sarrazins et le poignard des brigands Arabes embusqués sur toutes les routes, ne purent ralentir l'ardeur des néophytes, et celui des trafiquans venus sur leurs traces à la cité sainte.

Les pèlerinages prirent, avec le temps, un caractère plus grave. Ce n'est plus un pèlerin partant solitaire avec son bourdon, mais le clergé de l'Allemagne, qui va visiter en corps le tombeau du Sauveur, avec son historien à titre, pour rapporter les détails de la sainte expédition. Leur nombre, cette fois, est de sept mille, et l'on compte parmi eux des évêques et des archevêques... Leur marche à travers l'Europe fut peu troublée; mais ils n'arrivèrent pas à Jérusalem sans avoir, comme les autres, et malgré leur nombre et leur haute position, payé tribut aux Arabes dévalisateurs.

Ces persécutions ne s'arrêtèrent pas là. La domination des infidèles Arabes ou Seldjoukides devint toujours plus intolérable aux chrétiens; aussi les cruautés que ces derniers eurent à supporter, réveillèrent-elles des sentimens de pitié parmi les nations de l'occident. Les récits des pèlerins animaient journellement les populations européennes, et la première idée d'une croisade arriva au pape Sylvestre II, qui invita, mais sans succès, l'église catholique à secourir l'église de Jérusalem, et à délivrer *le glorieux sépulcre dont les enfans de Satan cherchaient à ternir la gloire.*

Dans le courant du xi.<sup>me</sup> siècle, l'empereur Manuel VII réclama encore l'intercession des chrétiens d'occident, et le pape Grégoire VII fit une

autre tentative infructueuse aussi, malgré son touchant appel aux princes européens qui demandait aide et protection *pour le peuple du Christ égorgé comme un vil troupeau*, et sa résolution de se mettre en personne à la tête des croisés. Cependant la puissance des Turcs s'étendait jusqu'aux portes de Constantinople ; le sabre de Soliman agrandit encore leurs conquêtes, malgré les efforts des empereurs grecs ; la guerre était partout, partout cruelle et dévastatrice, et les pèlerins et les trafiquans d'Europe ne pouvaient plus y trouver ni protection ni sûreté.

A cette époque visitait la Terre-Sainte un de ces hommes de foi et de génie, dont les idées profondes et vives ont la puissance de remuer un monde. Courbé sur les dalles du Saint Sépulcre, Pierre crut entendre la voix de Dieu, qui demandait plus que de simples prières aux chrétiens d'occident. Il sentit dans son cœur d'anachorète assez de force pour faire pénétrer dans d'autres cœurs la foi ardente qui l'animait, et, abandonnant la retraite qui semblait fermée à jamais pour lui, il s'élança des sables de la Syrie dans les peuplées contrées de l'occident, qu'il devait remplir de son nom.

Pierre était petit. Son corps, frêle et décharné, portait les marques des pénitences et des austérités que son esprit imposait depuis si long-temps à sa chair ; mais son œil avait conservé une expression forte, vive, intelligente, et cette expression s'anima encore lorsqu'il se crut le dépositaire et l'instrument des volontés de Dieu.

Le solitaire se rendit alors auprès de Siméon, patriarche de Jérusalem. Animé aussi d'un zèle

fervent , et après avoir pleuré tous deux sur les maux qui accablaient les fidèles , il dit au prélat : « Ecrivez au Saint-Père , à l'église romaine , à tous les chrétiens latins , apposez sur vos lettres le sceau de votre ministère sacré , moi je parcourrai l'Europe en expiation de mes péchés ; je peindrai aux princes et aux peuples l'état de dégradation de l'église , et ils viendront la délivrer. »

Il se rendit aussitôt auprès d'Urbain II , et trouva en lui une âme à l'unisson de la sienne. Agissant de concert avec le souverain Pontife , il parcourut alors l'Italie , la France et une partie de l'Europe , couvert d'une chemise de laine et d'un manteau d'ermite. Il voyageait monté sur une mule , un crucifix à la main , les pieds nus , la tête découverte , le corps ceint d'une grande corde , couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtemens était un spectacle pour le peuple , l'austérité de ses mœurs , sa charité , la morale qu'il prêchait , le faisaient révéler comme un saint.

Il allait de ville en ville , de province en province , implorant le courage des uns , la piété des autres. Tantôt il se montrait dans la chaire des églises , tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques ; son éloquence était vive et emportée , remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux , et le sang des chrétiens versé par torrens dans les rues de Jérusalem ; il invoquait tour à tour le ciel , les saints , les anges , qu'il prenait à témoins de la vérité de ses récits ; il s'adressait à la montagne de Sion , à la roche du Calvaire , au Mont des Oliviers , qu'il

faisait retentir de sanglots et de gémissemens. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montrait aux assistans le crucifix qu'il portait avec lui, tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes.

Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la Terre-Sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu; on s'estimait heureux de toucher ses vêtemens; le poil arraché à la mule qu'il montait, était conservé comme une relique.

Pendant ce temps, Urbain II convoquait un concile à Clermont en Auvergne, où se réunissaient plus de 400 évêques et chefs de l'église, « tellement, dit une ancienne chronique, que, vers le milieu du mois de novembre, les villes et les villages des environs furent remplis de peuple, et furent, plusieurs, contraints de faire dresser leurs tentes et pavillons au milieu des champs et des prairies, encore que la saison et le pays fussent pleins d'extrême froidure. »

La dernière séance de ce concile fut consacrée en entier à la prédication pour la croisade. Pierre et Urbain y parlèrent tous deux, et tous deux émurent violemment le clergé et le peuple; la voix du premier était étouffée par ses sanglots, et les sanglots de la multitude lui répondaient.

Urbain, dans un discours plus savant et plus modéré, parla le langage de la raison, et ne fut pas écouté avec moins de faveur. Son discours, en langue vulgaire, et rapporté par douze historiens, qui sont tous d'accord sur les choses principales, est trop important et trop précieux pour

que nous n'en rapportions pas les parties les plus essentielles.

Le pontife , après avoir dépeint avec véhémence les malheurs des chrétiens en Palestine , et arraché de nouvelles larmes aux auditeurs toujours plus nombreux ..... « Allez, mes frères , ajouta-t-il , allez avec confiance attaquer les ennemis de Dieu ; car , ô triste sujet de reproches pour les chrétiens ! ils sont depuis long-temps en possession de la Syrie et de l'Arménie ; ils se sont dernièrement emparés de toute l'Asie mineure , dont les provinces sont la Bythinie , la Phrygie , la Galatie , la Lydie , la Cappadoce , la Pamphylie , l'Isaurie , la Lycarnie , la Cilicie , et ils dominent maintenant avec insolence sur l'Illyrie et sur toutes les contrées situées au delà , même jusques à la mer appelée le détroit de St-Georges. Ils ont fait plus encore , ils ont usurpé le tombeau de Jésus-Christ , ce monument étonnant de notre foi , et ils vendent à nos pèlerins l'entrée d'une ville qui ne serait actuellement ouverte qu'aux chrétiens , s'ils avaient conservé quelques restes de leur valeur passée. Tout ceci est plus que suffisant pour obscurcir la sérénité de nos fronts ; mais , excepté ceux qui sont jaloux de la réputation des chrétiens , qui pourrait supporter la honte de ne pas partager au moins également le monde avec les infidèles ?

« Oh ! chrétiens , mettez enfin un terme à vos crimes , et que la concorde règne parmi vous dans les pays lointains. Allez , et déployez dans la plus noble entreprise cette valeur et cette sagacité si mal à propos prodiguées dans vos différens particuliers ! allez , soldats , et votre renommée s'étendra partout ! allez , et vous subjuguerez ces nations

sans courage ! Que la valeur bien connue des Français marche la première, et, suivis des nations ses alliées, la terreur seule de son nom remplira d'effroi le monde entier ! Mais , pourquoi ma bouche vous a-t-elle aussi long-temps entretenus du manque de courage des Gentils ? Rappelez plutôt à votre esprit les paroles de Dieu : *le sentier qui conduit à la vie est étroit*. La route que vous allez suivre est étroite , il est vrai , elle est semée de dangers innombrables , et remplie par la mort ; mais elle doit vous conduire dans un monde que vous avez perdu. Ne doutez point qu'à force de tribulations vous ne parveniez à entrer dans le royaume de Dieu. Si vous devenez prisonniers , représentez à votre imagination les chaînes , les tortures et toutes les souffrances qu'il est possible d'infliger à l'humanité , et attendez-vous à subir les plus horribles peines pour demeurer fidèles à votre foi. C'est ainsi , s'il le faut , que vous pouvez racheter votre âme aux dépens de votre corps. Craindriez-vous la mort , vous , qui êtes des hommes d'un courage et d'une intrépidité exemplaire ? La méchanceté humaine ne peut certainement rien inventer contre vous , qui puisse être mis en comparaison avec la gloire céleste , car *les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'entrer en parallèle avec la gloire qui nous sera révélée. Ne savez-vous pas que c'est un malheur pour l'homme d'exister , et que le bonheur est dans la mort ?* Vous devez vous souvenir que les prédications des prêtres vous ont fait sucer cette doctrine presque en même temps que le lait de votre mère , et c'est cette même doctrine que les martyrs , vos ancêtres , ont soutenue par leur exemple. La mort délivre l'âme humaine de sa prison

impure , et lui fait prendre son vol vers la demeure réservée à ses vertus. La mort avance le départ des bons pour le séjour qui les attend ; la mort arrête la méchanceté de l'impie ; c'est donc par la mort que l'âme , libre enfin , jouit des douceurs de l'espérance , ou qu'elle reçoit la punition de ses fautes , sans craindre de plus grands châtimens. Aussi long-temps qu'elle est enchaînée au corps , elle est soumise à la contagion terrestre , ou , pour parler plus exactement , elle est morte , car il ne peut exister d'alliance convenable entre les choses terrestres et les choses célestes , entre les choses divines et les choses mortelles. L'âme même , en ce moment , dans son état d'union avec le corps , est capable de très-grandes choses ; elle donne la vie à notre machine , l'anime et la porte secrètement à diriger ses efforts au delà de la nature mortelle ; mais , lorsqu'elle est dégagée des entraves qui l'attachent à la terre , elle reprend l'éclat qui lui est propre , elle recouvre une parfaite et bienheureuse énergie , en communiquant jusqu'à un certain point avec l'invisibilité de la nature divine. S'acquittant donc d'un double devoir , elle inspire la vie au corps quand elle est unie avec lui ; quand elle s'en sépare , elle le rend à sa première destination. Et vous avez dû remarquer que l'âme veille avec un grand plaisir dans un corps endormi ; que , dans le silence des sens , elle entrevoit beaucoup d'événemens futurs à cause de ses relations naturelles avec la divinité. Pourquoi donc craindriez-vous la mort , lorsque vous aimez le repos du sommeil qui ressemble à la mort ? Il est évident qu'il y aurait de la folie à vous , de vous priver du bonheur éternel pour goûter les jouissances d'une vie passagère.

« Ainsi , si l'occasion s'en présente , n'hésitez pas à sacrifier votre vie pour vos frères : le sanctuaire de Dieu repousse le spoliateur et le méchant , et accueille l'homme pieux. Que l'amour de vos proches ne vous retienne point , car c'est à Dieu que l'homme doit principalement son amour ! Que votre attachement pour votre terre natale ne vous arrête point , parce que , sous différens points de vue , le monde entier étant un lieu d'exil pour le chrétien , son pays est le monde entier : la terre d'exil est son pays , et son pays la terre d'exil. Qu'aucun de vous ne demeure à cause de la richesse de son patrimoine , car un patrimoine plus riche encore lui est promis ; il ne se compose point de ces choses qui adoucissent notre misère par une vaine attente , ou qui flattent notre indolence par les petits avantages de la richesse , mais , de ces biens que des exemples perpétuels et journaliers doivent nous faire regarder comme les seuls véritables ! Les biens de la terre sont agréables , mais vains ; ceux qui les méprisent en sont récompensés au centuple.

« Je publie et je commande toutes ces choses , et je fixe pour leur exécution la fin du printemps prochain Dieu répandra sa grâce sur ceux qui s'engageront dans cette expédition ; il leur donnera une année favorable et pour l'abondance de la récolte , et pour la sérénité de la saison. Ceux qui mourront , entreront dans les demeures célestes , et ceux qui continueront de vivre verront le tombeau du Seigneur. Et quel plus grand bonheur pour un homme de voir dans sa vie les lieux où le Seigneur du ciel a parlé dans le langage des hommes ! Bénis soient ceux qui , appelés à ces nobles tra-

vaux , en retireront une belle récompense !... »

Des milliers de voix réunies en une seule interrompirent alors l'orateur. Dieu le veut ! Dieu le veut ! est le seul cri qui s'échappe de leur bouche , et le prélat répond avec une chaleur et une émotion toujours croissante : « Oui , mes frères , oui , Dieu le veut ! c'est aujourd'hui que se vérifient ces paroles de l'écriture , que toutes les fois que deux ou trois fidèles se réuniront au nom du Christ , le Christ sera avec eux. La puissance de Dieu est seule capable d'avoir produit cette unanimité de sentimens. Que les paroles même que son esprit a dictées soient donc votre cri de guerre ! Lorsque vous attaquerez l'ennemi , faites retentir de tous côtés ces mots à son oreille : *Deus vult ! Deus vult !* Que chacun de vous porte sur la poitrine une image de la croix de notre Sauveur , afin que ces paroles soient accomplies : « celui qui prend « la croix et me suit , est digne de moi. »

L'assemblée tout entière se jeta alors à genoux d'un mouvement spontané ; le cardinal Grégoire fit , au nom des assistans , une confession générale , chacun se frappa la poitrine avec une douloureuse piété , et le pape , étendant ses deux mains , donna l'absolution à la multitude prosternée , et la bénit.

Dès ce moment , le zèle religieux des chrétiens d'occident ne connut plus de bornes ; chacun des assistans de cette émouvante cérémonie orne sa poitrine de la croix de drap rouge , et va , à son tour , prêcher des hommes tièdes et lents. Ils voient et racontent des choses miraculeuses ; des météores tombent sans relâche sur les routes qui conduisent à Jérusalem. Le tonnerre gronde constamment , et

la foudre éclate dans le ciel ; la terre tremble , et les villes s'écroulent en Syrie et dans l'Asie mineure ; des pluies de pierres tombent dans la Bourgogne. Le Bosphore et le Nil charrient des glaçons ; on voit dans le ciel des traces de sang , et dans les nuages des troupes de cavaliers conduits par l'ombre de Charlemagne qui les guide , la croix à la main. Le manque de récoltes qui survient est interprété en faveur de l'émigration générale. L'évêque Adhémar se met à la tête des plus impatients , et de nombreux soldats se pressent sous sa bannière sacrée. Il n'y eut pas de nation si éloignée qui ne répondît aux vœux de l'ermite et du pape. Cet ardent amour embrasa non-seulement le continent , mais encore les îles les plus reculées et les contrées les plus sauvages « tellement , dit un historien anglais , que l'habitant du pays de Galle abandonna ses bêtes fauves , l'Écossais ses compagnons couverts de vermine , le Danois son ivrognerie , et le Norvégien son poisson cru... » Les voleurs des grandes villes, les brigands des Alpes et des Pyrénées , quittaient leurs retraites pour venir confesser leurs forfaits , et promettaient , en recevant la croix , d'aller les expier en Palestine. Les femmes et les vieillards se croisaient aussi , malgré la défense expresse du pape , et l'on eût dit enfin que les chrétiens n'avaient plus d'autre patrie que la Terre-Sainte.

Les rois seuls s'abstinrent de prendre part à cette croisade ; les chevaliers errans se hasardèrent les premiers dans une si longue et si périlleuse entreprise. Au milieu de l'anarchie et des troubles qui désolaient l'Europe depuis le démembrement de l'empire de Charlemagne , il s'était formé une association de chevaliers de noble lignage, qui couraient

le monde en cherchant des aventures. Les divers commandemens de l'expédition leur furent naturellement confiés , et les champions de l'innocence opprimée , de l'infortune et de la beauté , devinrent les champions de Dieu : peut-être aussi y apportèrent-ils l'espoir de conserver en patrimoine les terres enlevées aux infidèles.

La foule des croisés en marche offrait un spectacle des plus curieux , un bizarre mélange de sexes , de rangs , d'états et d'armures. Des femmes , dit Michaud , paraissaient , en armes , au milieu des guerriers ; la prostitution se montrait au milieu des austérités de la pénitence ; on voyait la vieillesse à côté de l'enfance , l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc , la mitre avec l'épée. Près des villes , près des forteresses , dans les plaines , sur les montagnes , s'élevaient des tentes et des pavillons ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête. Ici on entendait le bruit des armes et le son des trompettes ; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques ; depuis le Tibre jusqu'à l'océan , depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées , on ne voyait que des troupes d'hommes revêtus de la croix , qui juraient d'exterminer les Sarrazins , et qui d'avance chantaient leurs conquêtes. De toutes parts se faisait entendre le cri de guerre des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Des familles , des villages entiers , partaient pour la Palestine , et entraînaient dans leur marche tous ceux qu'ils rencontraient sur leur passage. Ils marchaient sans prévoyance , et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits oiseaux , laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix.

Leur ignorance ajoutait à leur illusion , et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement ; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfans des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux ; ils faisaient conduire avec eux leurs équipages de pêche et de chasse , et marchaient précédés d'une meute , portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère , et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu de ce délire universel , aucun sage ne fit entendre la voix de la raison ; personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges , dans lesquelles tout le monde était acteur , ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

Cependant Pierre ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était plus facile d'enthousiasmer la foule que de conduire une multitude indisciplinée. Il partagea sa troupe en plusieurs corps ; le premier fut confié à un brave chevalier nommé Gauthier , que sa pauvreté fit surnommer *Gautier sans avoir* ou *sens avoir* , comme disent les vieilles chroniques. Cette sorte d'avant-garde ne comptait que huit chevaliers , le reste marchait à la conquête de l'église , en demandant l'aumône ou pillant et recrutant de nouveaux vagabonds qui les aidèrent à enlever les troupeaux , à brûler les maisons , et à massacrer les propriétaires qui s'opposaient à leurs violences. Ils furent exterminés sur la route.

Le second corps des croisés fut conduit par le moine Gotschalck , et ne fut ni plus sage ni plus heureux : d'autres bandes tout aussi indisciplinées s'y mêlèrent encore , et , commettant les mêmes excès , eurent le même sort. La Hongrie fut leur tombeau.

Un noyau composant la majeure partie des croisés , et la moins dénuée de ressources , atteignit Constantinople sans trop de désastres , mais il le dut surtout à ses chefs : Godefroy de Bouillon , duc de Lorraine , Eustache et Baudouin , ses frères , Dudon de Conti , Renaud et Pierre de Toul , Hugues de St-Paul , Tancrède , Bohemond , et d'autres princes et ducs moins célèbres , mais braves et loyaux chevaliers.

Pendant qu'ils arrivaient en Palestine , d'autres convois , également guidés par de nobles chevaliers , quittaient la cour de France pour la Palestine. Nicée , Edesse , Antioche , voulurent se défendre contre leurs armes aguerries ; le premier choc leur fut fatal , et les croisés occupèrent ces capitales , dans chacune desquelles ils laissèrent un de leurs chefs. Décimés cependant par la fatigue , l'ardeur du climat , et quelques défaites , ils arrivèrent enfin devant cette Jérusalem , seul but de tant d'efforts et de fatigues , avec vingt ou trente mille combattans , mais c'était l'élite de l'armée ; la valeur suppléa au nombre , et , après quarante jours de siège , la place fut emportée d'assaut. Ce brillant fait d'armes , si différent de ce qu'avaient fait jusqu'alors cette myriade de croisés partis de tous les coins du monde , a été choisi par le prince des poètes italiens , comme le plus beau sujet d'un poème qui en a éternisé la mémoire. Godefroy

fut aussitôt proclamé par ses compagnons roi de Jérusalem , comme Baudouin l'avait été à Edesse , et Bohemond à Antioche. Ces trois conquêtes si importantes et si glorieuses n'avaient été effectuées qu'après des maux sans nombre et des fatigues inouïes : il est vrai de dire aussi qu'ils les firent payer cher aux Musulmans et aux Juifs ; leur implacable fureur , irritée par la résistance , ne se laissa désarmer ni par la faiblesse de l'âge , ni par celle du sexe. Le massacre dura trois jours , et à tel point que l'infection des cadavres produisit une maladie épidémique. Tancred , disent les chroniques , fut le seul , entre ces féroces guerriers , qui laissât voir quelques sentimens de compassion.

Le Saint Sépulcre était enfin libre , et les vainqueurs se préparèrent à accomplir leur vœu. La tête et les pieds nus , le cœur contrit et dans une humble posture , ils montèrent le Calvaire au milieu des antiennes chantées à haute voix par le clergé ; ils purent imprimer leurs lèvres sur la pierre qui avait couvert le Sauveur du monde ; ils baignèrent de larmes de joie et de pénitence le monument de leur rédemption.

L'armée entière confirma alors le choix de ses chefs , et donna à Godefroy le pouvoir et le titre de roi de Jérusalem. Le héros accepta un dépôt non moins accompagné de danger que de gloire ; mais , dans une cité où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines , le pieux Godefroy rejeta le titre et les marques de la royauté , et le fondateur du royaume de Jérusalem se contenta du nom modeste de défenseur et baron du Saint Sépulcre. Son règne , qui , pour le malheur de ses sujets , ne dura qu'une année , fut troublé dès

la première quinzaine par l'approche du visir ou sultan d'Égypte , qui , n'ayant pu venir assez tôt pour prévenir la perte de Jérusalem , était impatient d'en tirer vengeance. Sa défaite totale à la bataille d'Ascalon scella la puissance des Latins dans la Syrie , et signala la valeur des princes français , qui , après cette action , prirent congé pour longtemps de la Palestine. Tancrède seul resta avec une faible troupe.

Godefroy songea alors à donner des lois à son nouveau peuple , et réunit des hommes de savoir , de sagesse et d'expérience , pour composer les assises du royaume. Cette assemblée fit un code approprié aux besoins et à l'esprit de la population : ce code est célèbre sous le nom *d'Assises de Jérusalem*. La ville sainte voyait l'aurore d'une civilisation croissante , lorsqu'au retour d'une expédition Godefroy tomba malade et expira bientôt après , victime d'un climat dévorant ou d'un empoisonnement probable. Il fut enseveli dans l'enceinte du Calvaire , et pleuré même des Musulmans. Son frère Baudouin fut appelé au trône par les chefs des croisés restés barons du royaume : ce prince vécut et mourut au milieu des camps. Pendant son règne , qui dura dix-huit ans , les habitants de Jérusalem entendirent , chaque année , le beffroi annoncer l'approche des Sarrazins ; ils ne virent presque jamais reposer dans le sanctuaire le bois de la vraie croix qui accompagnait les armées , et dont la vue suffisait souvent pour donner la victoire aux chrétiens.

Trois ordres monastiques naquirent , à cette époque , dans Jérusalem : les Hospitaliers , les Templiers et les Teutoniques. Consacrés d'abord au service

des hôpitaux et à la défense de la Terre-Sainte , ces guerriers religieux s'attirèrent les bénédictions des populations chrétiennes ; mais, bientôt enrichis et démoralisés par l'or et le repos , ils se divisèrent , et devinrent plus tard la honte du nom chrétien.

Un demi-siècle après la délivrance du Saint Sépulture , une seconde croisade fut entreprise pour secourir l'empire ébranlé des Latins de la Palestine ; le pape Eugène III l'avait provoquée , le fameux abbé de Clairvaux , St. Bernard , en fut l'apôtre. Ses prédications avaient produit un tel enthousiasme , qu'il écrivit au pape : « Villes et châteaux , tout est désert , on ne voit partout que des veuves dont les maris sont vivans.... » Son éloquence , en effet , était entraînant , et ne reculait devant aucun moyen , surtout pour décider les puissances souveraines. Conrad III , à peine revêtu de la pourpre , venait de convoquer à Spire une diète générale ; St. Bernard s'y rendit et pressa vivement l'empereur de prendre la croix. Conrad hésitait et alléguait des troubles récents de l'empire : « Pendant que vous défendrez son héritage , lui dit-il , Dieu défendra le vôtre ; il gouvernera lui-même vos peuples. » Un jour que l'orateur de la croisade disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire , il interrompit tout à coup le service divin pour prêcher la guerre contre les infidèles. A la fin de son discours , il transporta la pensée de ses auditeurs au jour du jugement dernier , et leur fit entendre les trompettes qui devaient appeler toutes les nations de la terre devant le tribunal de Dieu. Jésus-Christ armé de sa croix , entouré de ses anges , s'adressant à l'empereur d'Allemagne , lui rappelait tous les biens dont il l'avait comblé ,

et lui reprochait son ingratitude. Conrad fut si touché de cette apostrophe véhémence , qu'il interrompit le prédicateur , et s'écria , les larmes aux yeux : « Je sais ce que je dois à Jésus-Christ , et je jure d'aller où sa volonté m'appelle. » Alors le peuple et les grands , qui crurent être témoins d'un miracle , se jetèrent à genoux , et rendirent à Dieu des actions de grâce. Conrad reçut des mains de l'abbé de Clairvaux le signe des croisés , avec un drapeau qui était déposé sur l'autel , et que le Ciel lui-même avait béni. Un grand nombre de barons et de chevaliers prirent la croix à l'exemple de Conrad , et la diète , qui s'était assemblée pour délibérer sur les intérêts de l'empire , ne s'occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie.

L'esprit de chevalerie , qui faisait , tous les jours , de nouveaux progrès , amena beaucoup de preux sous la bannière des deux princes , et l'on vit jusqu'à des dames de haut lignage , qui , entraînées par l'exemple de la reine Eléonore de Guyenne , prirent la croix , la lance et l'épée....

L'empereur Conrad et le roi Louis VII conduisirent cette expédition ; mais , moins heureux que Godefroy , ils furent obligés , après des calamités sans nombre , de s'embarquer , à peine arrivés , pour retourner dans leurs états : aussi la désolation la plus grande régnait elle en France et en Allemagne. La gloire du martyr , promise à ceux dont on regrettait la perte , ne pouvait essuyer les larmes. On accusait l'abbé de Clairvaux d'avoir envoyé les chrétiens mourir en orient , comme si l'Europe avait manqué de sépulcres. Les partisans de St. Bernard , qui avaient vu sa mission attestée par des miracles ,

ne savaient que répondre et restaient dans la stupeur et l'étonnement. « Dieu , dans ces derniers temps , disaient - ils entre eux , n'avait épargné ni son peuple , ni son nom ; les enfans de l'église avaient été livrés à la mort dans le désert , ou massacrés par le glaive , ou dévorés par la faim. Le mépris du Seigneur s'était répandu jusque sur les princes : Dieu les avait laissés s'égarer dans des routes inconnues , et toutes sortes de peines et d'afflictions avaient été semées dans leur carrière. »

Tant de malheurs arrivés dans une guerre sainte , dans une guerre entreprise au nom de Dieu , confondaient la raison des chrétiens qui avaient le plus applaudi à la croisade , et St. Bernard lui-même s'étonnait que Dieu eût voulu juger l'univers avant le temps , sans se ressouvenir de sa miséricorde. « Quelle honte pour nous , disait-il dans une apostrophe adressée au pape , pour nous , qui avons été partout annoncer la paix et le bonheur ! Nous sommes-nous donc conduits témérairement ? Nos courses ont-elles été faites par fantaisie ? N'avons-nous pas suivi les ordres du chef de l'église , et ceux de Dieu ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas regardé nos jeûnes ? Pourquoi a-t-il paru ignorer nos humiliations ? Avec quelle patience entend-il aujourd'hui les voix sacrilèges et les blasphèmes des peuples d'Arabie , qui l'accusent d'avoir conduit les siens dans le désert pour les faire périr ! Tout le monde sait , ajoutait - il , que les jugemens du Seigneur sont véritables , mais celui-ci est un si profond abîme , qu'on peut appeler heureux celui qui n'en est pas scandalisé. »

C'est de cette époque que date l'apparition dans l'orient du célèbre Salah-Eddyn ou Saladin , le plus

grand capitaine de son siècle , et contre le génie duquel vinrent se briser les efforts de tous les rois de la chrétienté. Son premier fait d'armes fut la défaite du roi de Jérusalem , et la prise de cette ville après quatorze jours de combats meurtriers.

Ce désastre eut dans l'Europe un immense retentissement. Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion , alors en guerre , firent cesser leurs querelles , et , à la voix de l'archevêque de Tyr , s'em brassèrent en pleurant ; Frédéric Barberousse se joignit à eux , et les autres souverains suivirent cet exemple. L'enthousiasme , un peu refroidi par tant de désastres successifs , se réveilla comme au temps de l'ermite Pierre ; nobles et vilains , tout prit la croix. Le roi de France ordonna que ceux de ses sujets qui ne voudraient ou ne pourraient pas partir pour cette grande entreprise , payeraient le dixième de leurs revenus , et cet impôt fut appelé *la dîme Saladine*. Arrivés devant Jérusalem , la première affaire des croisés fut de disputer de vains titres de prééminence , et des guerres civiles affaiblirent une coalition qui eût pu avoir des suites glorieuses. Bientôt , découragés , les rois de l'Europe repartirent , Richard seul resta , en vrai Paladin , pour faire admirer sa bravoure et l'étonnante vigueur de son bras ; mais il fut forcé d'en repartir à son tour , n'y laissant que le souvenir de sa vaillance , et s'en vint retrouver la captivité en Allemagne , et la mort en Angleterre.

Quelques mois après , Saladin mourut aussi , et la guerre civile s'alluma dans le camp musulman ; mais les chrétiens n'étaient plus là pour en profiter.

On raconte , entre autres singularités du soudan dont nous regrettons de ne pouvoir peindre plus

longuement le caractère , qu'il ordonna , avant d'expirer , que son drap mortuaire fût porté dans les rues de la capitale , et suivi d'un officier du palais qui devait crier à haute voix : *voilà tout ce que Saladin , vainqueur de l'orient , emporte de ses conquêtes.*

Saladin ne laissa après lui que des esclaves accablés sous le poids de sa gloire , et qui partagèrent son autorité sans pouvoir la faire respecter.

Vers la fin du XII.<sup>me</sup> siècle , un simple abbé , Foulques , curé de Neuilly , ralluma le feu des croisades : Baudouin , comte de Flandre , conduisit en Palestine une armée française. Les croisés s'emparèrent de Constantinople et la pillèrent impitoyablement , sans en excepter les églises , qu'ils profanèrent ensuite. Ce fut le seul résultat de cette quatrième expédition.

En 1212 , quelques prêtres eurent l'idée ingénieuse de conduire à la conquête de Jérusalem cinquante mille enfans , par la raison que Dieu , d'après l'écriture , *avait tiré sa gloire des enfans....* Les uns périrent en chemin , les autres furent vendus en Egypte.

En 1217 , le roi de Hongrie conduisit une autre croisade ; elle aboutit à la prise de Damiette , après un siège de quinze mois. En 1228 , d'autres croisés partirent encore ; d'autres les imitèrent plus tard , mais rien de réellement intéressant n'eut lieu jusqu'au moment où Louis IX s'embarqua , à son tour , en 1248 , dans le port d'Aiguesmortes.

Lorsqu'on compare les croisés de ces diverses époques à ceux que guida Godefroy , on retrouve en eux la même ardeur chevaleresque , mais non plus cet enthousiasme qui animait les premiers sol-

dats de la croix à la vue des saints lieux. Jérusalem , qui n'avait jamais cessé d'être ouverte à la dévotion des chrétiens , ne voyait plus dans ses murs cette foule de pèlerins qui , au commencement des guerres saintes , s'y rendaient de toutes les parties de l'occident. Le pape , dit Michaud , défendait aux croisés d'entrer dans la ville sainte avant de l'avoir conquise. Les croisés obéissaient sans peine à cette défense , au point que cent mille guerriers , qui avaient quitté l'Europe pour délivrer Jérusalem , revinrent dans leurs foyers sans avoir eu la pensée de visiter le Saint Sépulcre.

St. Louis , persuadé que la possession de l'Égypte était nécessaire à la conservation de la Palestine , se dirigea vers Damiette , dont il s'empara , et où il eut la douleur de voir , comme dans une autre Capoue , son armée toute chrétienne parvenue à un tel degré de dissolution , qu'elle souffrait des lieux de prostitution jusques autour du pavillon royal.

Sortis de cette place pour courir à de nouveaux dangers , les croisés , après quelques combats malheureux à Mansourah et à Djédileh , en proie à la famine et aux maladies , commencèrent , le 7 avril 1250 , cette funeste retraite qui leur coûta la vie , et la liberté à leur roi. St. Louis , prisonnier , fut conduit , chargé de fers , à Mansourah , où il fit admirer une grandeur d'âme vraiment royale , et une courageuse résignation.

C'est le plus pieux des rois , disaient les quelques compagnons qu'on lui avait laissés ; c'est le plus fier chrétien que nous ayons vu , disaient les Musulmans. Le sultan offrit de lui vendre chèrement sa liberté ; il répondit qu'un roi de France

ne se rachetait point ainsi , qu'il donnerait la ville de Damiette pour sa personne royale , et de l'or pour ses sujets Le généreux sultan lui fit remise d'une partie de cette somme ; mais sa mort retarda l'exécution du traité : il périt assassiné par ses mamelucks , et la vie de St. Louis eût été aussi en danger , sans leur chef , qui tint à honneur d'accomplir le traité , et laissa partir St. Louis et son armée , qui , après un séjour de plus de trois ans dans la Palestine , revirent la France en 1254.

Seize ans après , la méditerranée se couvrit encore de ses flottes , et dix-huit cents voiles portèrent soixante mille hommes sur les côtes d'Afrique. Il espérait , disent quelques historiens , convertir le roi de Tunis à la foi chrétienne ; mais celui-ci , loin de songer au baptême , vint fondre sur les Français à la tête de cent mille soldats. Les chaleurs excessives , la mauvaise nourriture , les eaux corrompues , décimèrent l'armée et produisirent une maladie contagieuse à laquelle le roi lui-même succomba.

Quelques expéditions sans résultat suivirent encore cette dernière et funeste entreprise de St. Louis. Les Musulmans , maîtres sur tous les points , rasèrent les dernières fortifications chrétiennes , et un silence de mort régna sur ce rivage , qui , pendant plus de deux siècles , avait retenti du bruit des armes.

Ainsi finirent les croisades , dont nous n'avons fait que retracer ici les principaux événemens , nous réservant d'examiner ailleurs quelle fut leur influence sur l'état moral et religieux des peuples d'Europe , comme sur leur état matériel.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. SAMUEL VINCENT.

Par M. FONTANÈS, Pasteur.

APRÈS cette impression grave et religieuse que produit toujours la mort d'un homme , surtout quand il a été frappé au milieu de nous , il est naturel à l'esprit humain de se replier sur lui-même pour apprécier cet événement , et en peser les conséquences. Les uns , attristés par le spectacle de la tombe , s'arrêtent pensifs et se livrent au pressentiment du monde invisible auprès duquel ils se sentent arrivés ; les autres , plus occupés des choses visibles , regardent à la douleur de la famille affligée , à la place devenue vacante dans la société , aux affaires interrompues. Dans le premier moment , les mille voix de la multitude parlent de celui qui vient de mourir ; bientôt il n'est plus question de lui qu'au foyer domestique ; au dehors , la mort et l'oubli le pressent de tout leur poids.

Mais , lorsqu'il s'agit d'un homme qui sort de la foule , d'un homme que ses talens , son influence et sa position distinguaient entre beaucoup d'autres , d'un homme que la mort a tout à coup arrêté au milieu de sa carrière , brisant les liens qui l'attachaient à la vie , et anéantissant les espérances qu'il offrait encore , chacun se sent plus vivement affecté. Les paroles vagues et sans suite de la multitude ne suffisent plus ; on éprouve le besoin de se recueillir auprès de cette tombe à peine fermée , de rappeler les traits honorables , les talens , les services de celui que la cité vient de perdre ; on

cherche à recueillir les détails épars de sa vie , pour les mieux comprendre ; on les résume pour les mieux retenir , et , en appréciant l'homme remarquable qui a disparu de la scène , on veut lui payer un dernier tribut d'estime et de regrets.

Telle a été sans doute la pensée de l'Académie , lorsqu'elle a décidé qu'un de ses membres parlerait de M. Samuel Vincent dans cette séance publique. Je regrette qu'une voix plus digne d'attention n'ait pas été chargée de dire à M. Vincent un solennel adieu ; mais , puisque la tâche m'a été présentée , je ne crois pas devoir refuser de la remplir , et je viens m'acquitter en ce moment d'un devoir à la fois doux et triste pour mon cœur. Ce qui m'encourage à prendre aujourd'hui la parole au milieu de vous , c'est la simplicité du travail qui m'a été confié. Je n'ai pas à faire ici l'éloge de M. Vincent : il était trop modeste pour que personne ait songé à le louer ; je dois seulement , dans une notice , vous raconter une vie que j'ai vue de près , et qui m'a fait beaucoup de bien. Le temps qui m'est donné est court , les développemens et les détails trop particuliers me sont interdits ; je me bornerai aux traits les plus caractéristiques , en m'attachant à ceux qui peuvent plus particulièrement vous intéresser.

Jacques-Louis-Samuel Vincent , pasteur de l'église réformée de Nismes , et président du consistoire , naquit à Nismes en septembre 1787. Fils de pasteur , petit-fils d'un ministre du désert , il fut destiné au saint ministère. Une mémoire solide , une intelligence facile et étendue , de l'ardeur pour l'étude et des sentimens élevés , secondèrent et encouragèrent les vœux de ses parens. De bonne

heure, il se montra ami des livres, avide d'apprendre, et l'on s'aperçut, à la suite d'une maladie qui appela sur lui une attention toute particulière, qu'il passait une partie des nuits à lire et à écrire.

Pour commencer des études régulières, il fut mis au collège d'Uzès, puis à celui de Sommières, où il fut confié aux soins d'un abbé qui lui enseigna le latin. Il ne l'a jamais oublié; il se plaisait encore, dans les dernières années de sa vie, à rappeler les principes excellents qu'il avait reçus de lui, et le ministre protestant faisait l'éloge du prêtre catholique, auquel il avait voué une juste reconnaissance.

Ses progrès à Sommières furent tels que, placé plus tard, à Montpellier, dans l'établissement d'éducation de M. Daniel Encontre, qui l'appela souvent chez lui et lui donna des leçons comme à un ami, il écrivait en latin classique ce qu'on lui dictait en français, quoiqu'il déclarât à son professeur étonné, qu'il n'avait jamais fait de thème. Une année, pendant les vacances, il lut l'Énéide en manière de délassement.

Arrivé à l'âge de faire des études plus fortes, il fut envoyé à Genève, où les jeunes protestans se préparaient au ministère évangélique, et apprenaient la théologie. En arrivant, son langage modeste, ses manières simples, son accent méridional, sa mise vulgaire, la forme arrondie et vague de ses traits encore peu caractérisés, le firent prendre pour un jeune homme épais et lourd; mais son esprit pénétrant, son jugement sûr, sa facilité à tout comprendre, à tout saisir, littérature, sciences, histoire, langues vivantes et classiques; l'abondance de ses idées, la promptitude avec laquelle il les

liait et en formait des plans d'ouvrages ; la quantité de travail qu'il faisait tout en paraissant ne pas être économe de son temps , changèrent bientôt l'opinion à son égard : chacun reconnut que cet enfant du midi avait une nature puissante , et il prit rang à la tête de ses condisciples. Il fut très-aimé à Genève : ses professeurs , ses camarades , tous ceux avec lesquels il eut des relations , s'attachèrent à lui ; tous aimèrent sa modeste simplicité et l'inaltérable bonhomie qui le caractérisaient , malgré les saillies d'un esprit enjoué qui raillait quelquefois , mais avec une parfaite bienveillance.

A travers les études classiques , tout en perfectionnant sa connaissance du latin et du grec , il apprit l'italien et l'anglais , il fit ses études de philosophie et de mathématiques avec une rare facilité. Entré dans l'auditoire de théologie , il prit goût à la critique appliquée à l'origine , à l'authenticité et à l'intégrité des livres saints , dévancé les leçons de ses professeurs , et travaillant par lui-même entouré de livres. Ses premiers essais de prédication eurent un caractère auquel ceux qui ne l'ont connu que tard ne s'attendent sûrement pas : cet écrivain solide , grave , distingué surtout par le fond de la pensée , par la sévérité du style et une grande sobriété d'ornemens , se faisait remarquer par la grâce et la poésie de ses premières compositions , et l'on vit cette âme richement dotée jeter d'abord des fleurs et des parfums , comme plus tard donner des fruits pleins de maturité et de substance.

Il eut de tels succès comme étudiant , qu'il fut consacré avant le temps ordinaire , trois ans après être entré en théologie , et l'église de Nismes l'appela , en 1809 , comme pasteur catéchiste. Là il eut

à instruire les enfans du peuple , qui n'entendaient pour la plupart que fort mal le français , et ne savaient pas lire. Il fallut se plier à ce niveau inférieur , afin d'être utile aux faibles et aux petits. Il le fit ; mais , pour se dédommager , il se mit à lire en grec les histoires d'Hérodote et de Thucydide. Il fit ses délices d'Homère ; il médita les belles pages de Platon , et se nourrit de cette philosophie spiritualiste , en possession , depuis tant de siècles , de rallier autour de son drapeau les âmes élevées et généreuses. Alors aussi il traduisit *la Philosophie morale* de William Paley , et il apprit à vaincre les difficultés de la langue allemande , se préparant aux publications qu'il a faites plus tard. Quand on sait tout ce qu'il a lu dans les huit ou dix premières années de son ministère , tout ce qu'il a extrait , toutes les ébauches d'ouvrages qu'il a faites , toutes les connaissances qu'il a acquises ou étendues et perfectionnées , le trésor immense d'idées et de faits qu'il a recueillis , classés , médités , fécondés , on s'arrête confondu devant cette activité prodigieuse. C'est ainsi que cet esprit supérieur se familiarisa avec toutes les branches des connaissances humaines. Il n'était étranger à rien , soit dans les arts , soit dans les lettres , soit dans les sciences. Avec le médecin , avec le naturaliste , avec le littérateur , avec le mathématicien , avec l'artiste , avec l'ouvrier , il était sur son terrain ; car il connaissait les faits , il comprenait les questions , et il les éclairait des lumières de son esprit toujours droit et sûr.

Mais , après ses travaux de cabinet , il s'occupa des moyens de répandre au dehors les fruits de ses études ; il fit plusieurs publications. Je ne puis ,

Messieurs, les analyser toutes ici ; à peine vous dirai-je un mot de quelques-unes. Je passe sous silence la traduction de l'ouvrage du docteur Chalmers sur *les preuves et l'autorité de la révélation chrétienne* ; la réponse au célèbre abbé de La Mennais, et les *Vues* si larges, si originales, sur le protestantisme ; j'arrive à un de ses ouvrages les plus importants, aux *Mélanges de Religion, de Morale et de Critique sacrée*, qu'il publia de 1820 à 1824. Le but de ce journal, qu'il rédigea presque seul, faisant lui-même les fonds nécessaires à cette entreprise, et se créant en quelque sorte un public ; le but de ce journal était de favoriser les études approfondies sur la religion. Après le xviii.<sup>me</sup> siècle, et ses attaques reproduites sous tant de formes, il pensait que l'on ne peut concevoir, exposer, défendre le christianisme exactement comme au xvii.<sup>me</sup> siècle, et il demandait qu'on le posât sur une base solidement éprouvée, qu'on le présentât de la manière la plus propre à le faire accepter de nos contemporains ; en un mot, heureux de posséder la perle de grand prix, pour parler avec l'Évangile, il voulait qu'on la montât pour les besoins du temps. Ce recueil, qui résumait les travaux théologiques de l'Angleterre et de l'Allemagne, remua beaucoup d'idées, posa un grand nombre de questions, agita parfois les esprits, en troubla quelques-uns, en éclaira beaucoup d'autres, et imprima un mouvement à la théologie parmi les protestans. Quoique la publication des *Mélanges* ait cessé depuis onze ans, ils sont restés comme un recueil fondamental de bibliothèque théologique, où le penseur aime à chercher encore des alimens pour ses méditations, et d'utiles renseignemens pour ses études.

Mais les *Mélanges* parlaient plus de science que de religion , de sorte que leur public était borné. Pour étendre au loin les idées auxquelles il avait foi , M. Vincent publia , sous forme de *Méditations* , la substance des discours qu'il prononçait dans les chaires de Nismes. Là il jeta les bases d'une véritable philosophie religieuse. Considérant la religion en elle-même , il montra qu'elle a sa source dans les profondeurs de l'âme , bien au delà du point où commence le raisonnement ; il en appela sans cesse à nos tendances primitives , à nos besoins intimes , et , les développant avec habileté , il constata la réalité du sentiment religieux comme celle du sentiment moral. Ces méditations , quelque peu nombreuses quelles soient , renferment une mine féconde d'idées neuves , d'aperçus profonds ou ingénieux , et servent de portique au vaste monument que M. Vincent élevait au christianisme.

Pour continuer son œuvre et répondre à divers besoins ecclésiastiques , M. Vincent reprenait , en 1830 , une publication périodique , dans le but de faire prévaloir de plus en plus le spiritualisme sur le matérialisme , l'esprit sur la lettre , le fond sur la forme , lorsque la révolution de juillet éclata , et le nouveau journal, *Religion et Christianisme*, dut cesser de paraître au milieu des préoccupations politiques.

Le moment était bien grave , Messieurs : une révolution complète brusquement accomplie , une dynastie nouvelle élevée , toute l'Europe en armes , les questions politiques et sociales agitées avec passion jusque sur la place publique ! M. Vincent crut qu'il ne devait pas se couvrir de sa robe et s'asseoir à l'écart ; il pensa que , plus les temps sont

difficiles , plus les amis de la patrie doivent faire des sacrifices personnels. Lorsque le vaisseau est battu par la tempête , tout le monde met la main à l'œuvre pour le sauver du naufrage. Il se joignit en conséquence aux amis de l'ordre et d'une sage liberté , pour travailler à éclairer , à calmer , à civiliser les hommes , au risque de déplaire à quelques-uns , au péril de sa popularité et de son repos. Pour lui , les intérêts de l'humanité , les progrès dans l'ordre moral établi par la Providence , passaient avant tout , et il s'y livra avec ce courage ferme et modeste qu'il possédait à un haut degré. Avait-il raison ? avait-il tort ? Ce sont des questions que nous n'avons pas le temps de résoudre ; je raconte seulement sa pensée.

Une autre préoccupation a pris , dans la dernière partie de sa vie , une place très-grande , trop grande , aux yeux de beaucoup de personnes ; je veux parler de l'agriculture. Messieurs , avant de juger un homme aussi distingué , surtout avant de le condamner d'une manière absolue , il faut le comprendre. Des arrangemens de famille l'avaient chargé d'un domaine assez considérable pour l'occuper , pas assez pour le dispenser de veiller lui-même à son exploitation ; il dut y donner ses soins. A peu près dans le même temps , sa santé , éprouvée par les travaux du cabinet poussés avec une ardeur extrême , s'ébranla ; plusieurs maladies très-graves le frappèrent ; celle dont il est mort quinze ans après , s'annonça comme imminente. M. Vincent chercha , dans le grand air et l'activité de la campagne , une ressource précieuse pour rétablir ses forces et prolonger sa vie.

En passant du cabinet dans les champs , et se

livrant à des travaux d'une nature toute nouvelle, M. Vincent ne trouva point cet embarras, ces difficultés que l'on éprouve d'ordinaire à changer la direction de son esprit. Ce qui aurait été pour un autre un effort pénible, peut-être impossible, devint pour lui un jeu facile et plein d'attraits. L'agriculture s'offrit à cette vaste intelligence comme une nouvelle source d'idées, de faits et de combinaisons. Bientôt au courant des principes de la science, il y apporta ce même besoin de progrès qui le conduisait toujours. Les meilleures méthodes, les instrumens perfectionnés, les améliorations les mieux entendues, empruntées aux livres et à d'autres contrées, distinguèrent bientôt les campagnes de M. Vincent. Un temps on crut que cet esprit élevé, concevant tout en grand, n'avait pas suivi la bonne voie, précisément parce qu'il aspirait à faire très-bien; mais les résultats, qui ne marchent pas aussi vite que la pensée, arrivaient enfin, et il commençait à recueillir la récompense de son habileté comme agriculteur, lorsque la mort l'a frappé tout-à-coup au milieu de sa carrière.

Cependant, quoique occupé de travaux agricoles, il ne cessa point son commerce avec les lettres: dans un hiver où sa santé avait ressenti quelque atteinte, il se mit à étudier l'espagnol, et, depuis lors, il revint souvent avec délices à la poésie si riche et si brillante de Caldéron.

Il y a peu d'années, de 1831 à 1833, vous l'avez vu, Messieurs, faire dans cette même enceinte un cours de littérature comparée de l'Europe moderne. Il commença par établir ce principe si neuf pour nos contrées, si profond et si lumineux, que les plaisirs du goût tiennent bien plus à l'état dans

lequel le beau et le sublime jettent l'âme , qu'à la nature même des objets qui s'offrent à nous. Puis , après avoir rapidement indiqué la théorie des beaux-arts , il s'occupa de la littérature italienne. Afin de préparer en quelque sorte la scène , il jeta d'abord un coup d'œil sur l'Italie , son climat , ses habitans , leur caractère et leur civilisation , et , s'appuyant sur cette base , il passa successivement en revue , et apprécia les plus grands écrivains de cette belle contrée de l'Europe : Dante , Pétrarque , Boccace , L'Arioste , le Tasse. Il traça , en outre , une esquisse de la littérature italienne dans les *xvi.<sup>me</sup>* , *xvii.<sup>me</sup>* et *xviii.<sup>me</sup>* siècles. Ce travail sur l'Italie est à peu près complet ; mais il n'en est pas de même pour ce qu'il a dit de l'Angleterre , malgré quelques belles leçons dont le souvenir est encore présent à la pensée de plusieurs de vous. Ce cours , où chacun admira une connaissance approfondie des littératures de l'Europe , montra combien son goût était délicat et sûr , ses vues larges ; combien il avait le sentiment du beau dans tous les genres. Il l'aimait sous toutes les formes , dans la poésie aussi bien que dans les monumens de l'architecture ; il goûtait avec délices les chefs-d'œuvre de la peinture ; il recherchait les jouissances de la musique , et jouait de plusieurs instrumens ; il laissa , enfin , quelques morceaux de poésie fugitive , fruits des loisirs de sa jeunesse.

Arrivé à un âge où le positif de la vie envahit tout , et où l'imagination se décolore , M. Vincent aimait toujours la poésie , et il en goûtait les charmes. Mûr de bonne heure , ayant épuisé les livres , il croyait toujours au progrès et il s'y dévouait avec persévérance. On trouvait dans son

cabinet les ouvrages nouveaux , ceux où sont consignés les travaux les plus récents sur la chimie , la physique , la minéralogie : il n'y a pas long-temps qu'il s'occupait encore des mathématiques , et qu'il parlait d'un ouvrage sur le calcul différentiel et intégral. Toutes ces connaissances , cette facilité qu'avait M. Vincent , de saisir la vérité partout où elle s'offre à nous , la richesse de son esprit , et sa haute raison , l'avaient fait remarquer au dehors. On l'appréciait au loin , et notre illustre compatriote , M. Guizot , l'honorait d'une estime et d'une affection toute particulière.

Indépendamment des études auxquelles il se livrait et qui auraient suffi pour remplir une vie active, Samuel Vincent avait une profession attachante, sacrée, à laquelle il donnait tout le temps qu'elle réclamait. Président du consistoire de l'une des églises les plus populeuses du royaume , il en dirigeait et soignait les affaires ; pasteur , il montait en chaire presque tous les dimanches , et ne revenait jamais sur les discours qu'il avait déjà prononcés. Depuis un assez grand nombre d'années il prêchait de méditation. Orateur plein de substance et de sève , il versait avec abondance la lumière et la chaleur vivifiante ; grave et profond , il touchait les ressorts les plus secrets de l'âme , maniait avec délicatesse les sentimens les plus tendres , tout en évitant une sensibilité purement extérieure que l'on confond beaucoup trop avec le véritable sentiment. Malgré une légère imperfection de l'organe vocal , M. Vincent captivait son auditoire, et produisait souvent les plus beaux effets de l'éloquence chrétienne. Toujours prêt à seconder ses collègues , il recourait fort rarement à leur obligeance, et remplissait lui-

même toutes ses fonctions. Nous l'avons vu , dans les derniers mois de sa vie , descendre des hauteurs de la pensée où il se plaisait à marcher avec l'élite de l'humanité , se rapprocher des enfans du peuple effrayés de sa réputation de science , et craignant de ne pouvoir le comprendre ; nous l'avons vu leur parler avec la dernière simplicité , trouver les images les plus familières pour leur exposer les saints mystères de la foi , et se plaire avec leur faiblesse , comme un père au milieu de sa famille , tant il y avait de ressources dans cette noble intelligence , tant il nous a charmés mille fois par l'alliance de mérites ce semble opposés !

On trouvait , en effet , chez M. Vincent des qualités bien rarement réunies dans le même homme. Robuste de corps et fortement constitué , il avait une grande finesse d'organes. Quoique l'expression se fit parfois un peu attendre , on l'écoutait avec intérêt. Esprit solide et judicieux à un très-haut degré , il ne dédaignait pas de jouer quelquefois sur les mots dans la causerie , et d'aiguïser sa phrase en épigramme ; habile dans la spéculation , il se distinguait aussi par le tact et l'entente des affaires ; plein de bonhomie et de laisser - aller , il avait une force de volonté très-remarquable , et une énergie puissante , sans secousses comme sans violence ; sérieux et occupé d'idées graves , il savait égayer la conversation , et son âme s'épanouissait alors dans un doux et gracieux sourire.

D'un commerce facile et sûr , n'ayant ni susceptibilité , ni petitesse , il aimait la société. Il y apportait beaucoup et en retirait beaucoup aussi , parce qu'il savait observer et utiliser , pour s'éclairer , les hommes avec lesquels il entraït en rapport.

Il se mettait toujours à leur portée , et souvent je l'ai entendu , au milieu des gens de la campagne , imiter leur langage pittoresque , et les surpasser dans leur manière figurée de s'exprimer. Il allait volontiers dans le monde ; il trouvait que les hommes doivent multiplier entre eux les points de contact et de frottement , afin d'échanger leurs lumières et de former leur caractère ; mais il savait préférer aux réunions nombreuses le cercle intime d'un petit nombre d'amis , au milieu desquels il passait avec plaisir la soirée dans des entretiens dont on ne se lassait jamais , parce qu'il en était l'aliment et la vie.

Mais c'est surtout dans le sein de sa famille qu'il fallait le suivre. Marié , depuis 1816 , à une femme de son choix , digne de le comprendre et de s'associer à lui , il jouissait de la vie de famille avec un bonheur toujours nouveau. Ce commerce si doux qu'il trouvait dans son ménage , l'a dédommagé de bien de mécomptes et de bien de peines. Privé de très-bonne heure du seul fils que la Providence lui eût donné , il s'entourait avec joie de ses filles , et n'avait point de regrets. Comme il savait se prêter aux idées de leur âge , s'intéresser à leurs jeux , les élever jusqu'à lui par la simplicité de ses entretiens ! comme il était bon , complaisant , plein d'affection et de patience ! Il ne leur donna presque jamais des leçons régulières ; il laissa à d'autres l'enseignement proprement dit ; mais il formait leur esprit et leur cœur tout en paraissant ne pas s'en occuper. En hiver , autour du foyer domestique ; en été , à la campagne , en prenant , le soir , le frais dans son aire ; à table , en parlant des hommes et des choses , il répandait

dans leur âme des jugemens charitables , des vues droites et fécondes ; il cultivait en elles l'amour de l'ordre , de la vertu et de l'humanité , les grandes vérités qui sont la force et la consolation de la vie.

Tel a été Samuel Vincent. Plus que tout autre , je l'ai vu long-temps ; plus que tout autre , je l'ai vu de près , dans tous les momens , dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; plus que tout autre , je l'aimais et j'honorais ce caractère si élevé , si bon , cette intelligence si distinguée ; et cependant il grandit encore à mes yeux , dans cette terrible maladie qui l'a , en quelques heures , jeté dans la tombe. Je savais bien qu'il avait de l'empire sur lui-même , mais il m'a étonné par la force qu'il a montrée , par le calme inaltérable , par la rare patience qu'il a déployée au milieu des plus vives douleurs. Rangés autour de son lit , sa famille et moi , nous pleurions , nous auxquels il restait tant de consolations ; mais lui , qui perdait à la fois une épouse bien aimée , des enfans chéris , des amis dévoués , une belle position sociale , lui qui était brusquement arraché à ses affaires , à son avenir , à ses travaux commencés , il restait maître de lui , et il nous encourageait. « Ne pleure pas , disait-il à sa femme , ne t'attendris pas ainsi. » Il voulait qu'elle ne se laissât pas énerver en s'abandonnant à sa douleur ; il voulait qu'elle restât à la hauteur de ses devoirs de veuve et de mère chrétienne , et comme sa parole a été noblement entendue ! — Je savais bien que son âme élevée s'était nourrie de l'esprit de l'Évangile , mais je ne m'attendais pas à en recevoir une aussi touchante preuve. Dans ses dernières heures , où la mort déjà victorieuse lui laissait à peine la force de prononcer

quelques mots , il attacha sur ses filles un regard plein de tendresse , et leur dit d'une voix affaiblie : « Mes enfans , vous vous aimerez bien ! » et il n'ajouta pas autre chose ; mais ces mots , qui rappellent les derniers entretiens de Jésus-Christ avec ses disciples , résument ainsi , d'une manière bien profonde , tout ce qu'un pasteur , tout ce qu'un père peut recommander à ses enfans , et nous révèlent le principe qui l'a soutenu pendant sa vie. — Je savais bien que son âme était profondément aimante , mieux que personne j'en avais la preuve ; mais je ne savais pas que l'affection pût aller jusqu'à s'oublier soi-même au bord de la tombe. Au milieu d'atroces douleurs , dans les angoisses de l'agonie , il n'a cessé de donner des marques de tendresse à ceux qu'il allait quitter , et nous l'avons vu nous faire encore des signes d'adieu et d'affection , lorsque le voile de la mort s'était déjà épaissi sur ses yeux , et que sa langue glacée ne pouvait plus nous dire qu'il nous aimait.

O Vincent ! ô mon ami ! adieu ! adieu ! Mais tout n'est pas fini entre nous ; nous nous reverrons là haut , dans notre véritable patrie , où tu vas nous attendre ! Malheureux de t'avoir perdu , je me console par l'espoir de me retrouver un jour auprès de toi , et alors nous ne nous quitterons plus !

Mais , que fais-je ! Est-ce pour parler de moi que je suis ici ? Non , Messieurs , il s'agit de celui que nous avons perdu , et du vide qu'il laisse après lui.

Membre du Conseil général du département , membre de l'Académie royale du Gard , du Conseil académique , de la Commission d'examen des institutions , de la Commission de l'École Normale ,

et professeur dans ce même établissement , membre de la Commission des prisons , de la Société d'agriculture , Pasteur , Président du Consistoire , propriétaire , fermier , que de places il laisse vides ! Quelle perte pour le pays ! On nommera , je le sais , aux postes qu'il a remplis , les rangs où il figurait seront complétés , mais où trouvera-t-on une capacité aussi vaste et aussi universellement reconnue ? Long-temps on remarquera son absence dans la cité ; long-temps , dans les circonstances difficiles , on regrettera de ne l'avoir plus pour conseil ; souvent , au milieu des questions embarrassantes , on se rappellera qu'il apportait toujours avec lui les lumières qui montrent la voie , la modération qui concilie , et l'énergie qui ne faiblit pas ; bien souvent ceux qu'il honorait de son affection , trouveront dans leur âme un vide douloureux , et donneront un soupir à sa mémoire. C'est ainsi , Messieurs , que les hommes vraiment distingués se conservent une place sur la terre , lors même qu'ils sont déjà passés dans l'éternité. Notre ville , le département , l'église protestante , garderont le souvenir de Samuel Vincent ; c'est une triste et dernière consolation qui ne manquera point à sa famille et à ses amis.



RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR L'AMPHITHÉÂTRE DE  
NISMES.

Par M. AUGUSTE PELLET.

DEPUIS Poldo d'Albénas on a tant écrit sur nos antiquités romaines , qu'il semble aujourd'hui superflu de vous entretenir encore d'un sujet sur lequel

tout doit avoir été dit , cependant les monumens de Nîmes , dont une partie est encore encombrée , offrent , tous les jours , une nouvelle pâture aux recherches de l'antiquaire , et souvent , comme le dit un archéologue célèbre (M. le ch.<sup>r</sup> Alex. Lenoir), « le même intérêt que celui que nous allons chercher bien loin dans les ruines des villes que le temps ou les bouleversemens de la nature ont ensevelies pendant un grand nombre de siècles. »

Vous avez vu , Messieurs , par le dernier rapport que j'eus l'honneur de vous faire , nos ateliers de secours disculper l'architecte romain des reproches qui lui étaient journellement adressés par les visiteurs de notre Amphithéâtre , sur la pente trop rapide des paliers nouvellement restaurés , et la commission des monumens antiques décider que ces paliers devaient être reconstruits conformément à ceux que nos fouilles venaient de mettre à découvert. L'effet de cette décision a été un peu tardif , à la vérité , mais elle s'exécute en ce moment , et nous fait espérer de voir bientôt aussi le déblaiement de la Porte d'Auguste ordonné dans la même séance , ainsi que l'établissement d'une grille autour du Temple de Diane.

Les derniers travaux que les fonds destinés aux ateliers de secours permirent d'exécuter , furent dirigés sur une partie de notre Amphithéâtre , qui n'avait point encore été décrite , et qu'il me parut intéressant de faire déblayer ; ce sont deux espèces de chambres situées au rez-de-chaussée , vers les extrémités du grand axe intérieur , l'une à gauche si l'on entre par la porte du couchant , et l'autre à droite si c'est par celle du levant qu'on pénètre dans l'arène. Elles sont semblables entre elles ,

et n'ont aucun rapport avec les parties correspondantes des côtés opposés, également semblables entre elles, mais sur lesquelles les fouilles opérées jusqu'à ce jour ne permettent pas d'émettre une opinion probable relative à l'objet de leur destination ; celle que je me suis formée a besoin d'être corroborée par de nouvelles investigations ; ce n'est donc que des premières, Messieurs, dont je vais vous entretenir.

Les différences qui existent entre les diverses parties de l'Amphithéâtre d'Arles et leurs parties correspondantes dans celui de Nismes, sont plutôt motivées sur leur emplacement respectif et l'époque de leur construction, que sur le plan même de ces édifices ; il est probable, toutefois, que ces différences ont donné lieu à des exercices de nature diverse.

Le rapprochement que j'ai pu faire de ces deux monumens, dans l'intention d'assigner un motif à leur dissemblance, m'a conduit à remarquer que, sur la ligne horizontale qui, dans l'Amphithéâtre d'Arles, répondrait au sol intérieur de celui de Nismes, il y avait, dans le premier, deux petites portes placées sous le *podium*, dans l'arène, immédiatement à droite et à gauche des grandes entrées, tandis qu'elles n'avaient point été indiquées à l'Amphithéâtre de Nismes par les architectes qui en ont donné une restauration générale.

Ce fut sur ces points-là que j'établis de préférence les ateliers dont la direction m'était confiée ; leurs travaux eurent pour résultat l'entier déblaiement des deux pièces dont je vais vous faire la description en soumettant à votre critique

les inductions peut-être erronées, mais consciencieuses, auxquelles j'ai été conduit.

Ces chambres A, d'environ 16 mètres de surface, sont à peu près carrées; elles sont voûtées pour supporter les gradins de la seconde précinction; du côté de l'arène, elles ont un passage B de 2 mètres de large, actuellement fermé en D par un mur moderne; ce passage est couvert d'une voûte rampante servant d'appui aux gradins de la première précinction, qui, sur tous les autres points de de la circonférence, sont établis sur un massif de blocage. Dans le mur qui fait face à ce passage, il existe au point K une niche de 80 centimètres de large, simplement indiquée par la construction dans la chambre du levant, tandis que, dans celle du couchant, cette niche renferme un puits de construction romaine: c'est là la seule différence qu'on remarque dans les diverses parties de ces deux pièces. Leur mur, au midi, est percé de deux portes E et F, d'un mètre de largeur; la première communiquait aux grandes entrées, et s'ouvrait en dedans, ce qui est indiqué par les feuillures de ses pieds droits et le scellement des gonds; la seconde F, qui n'a jamais eu de fermeture, communiquait à un petit ciel-ouvert G, n'ayant pas un mètre de large sur 225 de longueur, qu'on serait tenté de prendre pour la cage d'un petit escalier, si les murs, au lieu d'être parfaitement unis, présentaient quelques traces d'arrachement de marches: ces murs s'élèvent perpendiculairement jusqu'au dessus des gradins de la seconde précinction, qu'ils terminaient du côté des grandes entrées. Enfin, au quatrième mur de ces chambres, on remarque, entièrement ouvert, le

grand aqueduc II qui servait d'écoulement aux eaux pluviales des gradins ; le sol de cet aqueduc était à 50 centimètres au dessous de celui de la pièce où il se trouvait , et sa voûte s'élevait à plus d'un mètre au dessus.

Cette description était nécessaire au développement de mon opinion , car tout avait un but d'utilité dans les monumens des anciens , et vouloir indiquer l'objet auquel avait été destinée cette portion de notre Amphithéâtre , était aussi s'imposer l'obligation d'assigner un usage à toutes les parties qui entrent dans sa construction.

J'ai déjà dit qu'à l'Amphithéâtre d'Arles il y avait , à l'enceinte intérieure , immédiatement à côté des grandes entrées , deux petites portes. Si une semblable distribution eût existé dans l'Amphithéâtre de Nismes , il serait bien évident que ces portes auraient servi de communication entre l'arène et les chambres qui font l'objet de ma recherche. Eh bien ! je crois qu'il en était ainsi , et voici sur quoi je fonde cette opinion.

Si l'on considère que le dessous des gradins de la première précincton est partout entièrement massif , que , sur toute la circonférence , les quatre gradins qui la composent en sont établis sur des voûtes , qu'aux endroits qui aboutiraient à ces portes , remplacées aujourd'hui par un mur moderne D , on pensera déjà que le passage BD que couvraient ces voûtes , ne pouvait avoir d'utilité qu'autant qu'il y avait à l'enceinte intérieure une ouverture par laquelle on arrivait directement de l'arène à ces chambres , dont le sol était d'ailleurs au même niveau. Si l'on remarque encore que le mur du *podium* est parfaitement conservé partout ,

excepté aux endroits où devraient se trouver ces portes qui existent à l'Amphithéâtre d'Ales , on sera forcé de convenir qu'il est au moins très-probable que , sous ce rapport , les deux monumens étaient encore semblables , et la dégradation qui existe à l'Amphithéâtre de Nismes s'explique naturellement par le peu de résistance que présentait au temps ou aux hommes la construction d'une porte comparée à celle d'un mur en blocage de 3 mètres d'épaisseur.

On s'est beaucoup occupé de l'objet auquel les Amphithéâtres étaient destinés chez les Romains ; quelques documens anciens nous font bien connaître une partie des exercices qui avaient lieu dans leur enceinte , mais tous les jours des découvertes nouvelles nous prouvent que nous sommes loin de les connaître tous ; une affiche trouvée naguère sur les murs de Pompéi annonce , pour le XII des calendes de mai , un spectacle à l'Amphithéâtre , la tente sera placée et le mât.

#### N. POPIDI

RVFI. FAM. GLAD. IV K. NOV POMPEIS  
 VENATIONE. ET. XII. K. MAI  
 · MALA. ET. VELA. ERVNT  
 OPROCVRATOR. FELICITAS.

Quel était ce jeu du mât ? En quoi consistaient ces classes , ces jeux nautiques qui avaient lieu dans le même local ? Nous l'ignorons , et il en est probablement de même d'une infinité d'autres exercices qui occupaient les loisirs d'un peuple qui ne demandait que *panem et circenses*.

Or , si les spectacles qui avaient lieu dans les Amphithéâtres nous sont à peu près inconnus , il

doit en être de même des dépendances de ces monumens , qui avaient une destination particulière , relative à ces mêmes exercices. Aussi sommes-nous embarrassés pour répondre à ces simples questions qui nous sont adressées tous les jours : où tenait-on les animaux ? quelle était la place des gladiateurs avant et après le combat ? où mettait-on les attrails de navigation lorsque les jeux nautiques cessaient ? et cette immense tente pendant la mauvaise saison , etc. etc. Sur toutes ces choses , les auteurs anciens ne nous ont rien appris , parce qu'ils ne se doutaient pas qu'on ignorerait un jour ce que de leur temps tout le monde savait.

Les écrivains qui nous ont donné des descriptions du Colisée et de l'Amphithéâtre de Capoue , signalent vingt portes communiquant de l'arène au dessous du *podium*. Nous ne pouvons vérifier l'exactitude de cette assertion , mais nous sommes certain que l'Amphithéâtre de Nismes ne pouvait en avoir que huit , en y comprenant les quatre entrées principales qui , dans tous ces édifices , sont situées aux extrémités des deux axes.

Le chanoine Mazzocchi , dans la description de l'Amphithéâtre de Capoue , s'exprime ainsi ( liv. vi ) :

« Sotto il podio vi esistevano molte piccole porte  
 « destinate a differenti usi , una d'elle quale era  
 « detta *libitinensis* et l'altra *sandapilaria* o piu cor-  
 « rottamente *sanavivaria*. Si comprende volentieri,  
 « che la porta *libitinensis* fosse destinata ad ac-  
 « cogliere i gladiatori già morti sull'arena che ave-  
 « vano combattuto. Per la porta *sandapilaria* poi  
 « intendevasi quella per dove uschivano i gladia-  
 « tori vivi che pur combattuto avevano. »

Voilà donc l'usage de deux de ces petites portes

parfaitement indiqué : il en est encore fait mention dans les actes des martyres des SS.<sup>tes</sup> Perpétue et Félicité.

*Et cæpi ire cum gloria ad portam sanavivariam ;*  
et peu après :

*Ambæ pariter steterunt et populi duritia devicta  
revocatæ sunt ad portam sanavivariam.*

Très-probablement ces deux portes existaient dans tous les Amphithéâtres et dans celui de Nismes ; il serait difficile de leur assigner une autre place que celle qui communiquait aux chambres dont je viens de faire la description.

C'est dans celle du couchant que le vainqueur allait se rafraîchir pour se reposer de ses fatigues, et, de nos jours, ce local est encore consacré au même usage par nos athlètes modernes, qui sont loin de se douter de la tradition. La porte *sana-vivaire* n'existe plus, il est vrai, mais c'est encore dans la pièce où elle conduisait, que nos lutteurs attendent le moment d'entrer dans l'arène, et où le célèbre Mazart<sup>1</sup>, après sa victoire, vient recevoir les félicitations de ses nombreux partisans.

Du côté opposé, la porte *libitine* conduisait à la chambre du levant ; mais malheur à celui pour qui elle allait s'ouvrir, il devait succomber sous le glaive d'un adversaire plus adroit, et mourir avec la triste consolation, peut-être, d'entendre, avant d'expirer, les derniers applaudissemens que la foule accordait à la pose héroïque qu'il avait su prendre en mourant.

<sup>1</sup> Lutteur qui n'a point encore été renversé.

La destination que j'assigne à ces chambres , motive tout ce que vous y avez observé. Les passages voûtés ne sont plus sans utilité , puisque c'est par eux qu'on arrive aux portes fatales. Les issues sur les grandes entrées permettaient de sortir et d'enlever les cadavres sans leur faire de nouveau traverser l'arène , où ils étaient déjà remplacés par d'autres gladiateurs.

La nécessité d'éclairer cette partie du monument n'est-elle pas suffisante pour motiver ce petit ciel-ouvert G , ménagé avec tant d'art par l'architecte au seul endroit où il pouvait le placer sans nuire à la régularité de l'édifice.

Il est facile de concevoir l'inutilité d'un puits à l'endroit où l'on ne traînait que des cadavres , et la seule différence observée dans la construction de ces deux chambres est par là suffisamment expliquée.

Enfin , leur sol se trouvant au niveau de celui de l'arène , elles devaient nécessairement être submergées pendant les jeux nautiques ; de là la nécessité de laisser entièrement ouvert le grand aqueduc , dont le sol , plus bas que celui de la pièce où il se trouvait , était un moyen de la mettre immédiatement à sec , lorsque d'autres exercices devaient remplacer les naumachies.

Ces explications me semblent assez naturelles , Messieurs , et je vous propose de les admettre jusqu'au moment où une opinion plus probable viendra renverser mon système , pour l'entraîner à son tour vers la porte libitine.

---



Grande entrée du côté du levant .

## DU CHARLATANISME EN AGRICULTURE.

Par M. G. DE LABAUME, Conseiller à la Cour royale.

Si on ne rencontrait le charlatanisme que sur les places publiques en grand uniforme et avec accompagnement de grosse caisse, il ne serait pas fort dangereux ; mais, à écouter ce qui se dit aujourd'hui dans les salons, on croirait qu'il a déserté la rue ; il revêt tous les costumes, il pénètre partout, il fait des victimes partout, il arrête le progrès partout, et principalement en agriculture, où les mécomptes d'un seul imprudent suffisent pour retenir dans l'ornière vingt cultivateurs raisonnables qui étaient au moment de s'élançer pour en sortir.

La vérité a maintenant tant d'ennemis mortels, qu'on est réduit à ne pas se montrer trop sévère contre ceux qui se contentent de la désigner ; et cependant que de dommages ne voyons-nous pas, chaque jour, causer par l'exagération !

M. *tel* a réussi en employant, dans la culture de son domaine, les instrumens nouveaux et les méthodes nouvelles ; cela devait être, si tout était préparé chez lui pour ce changement de système, et s'il a su adopter celui qui était le plus convenable à sa propriété ; mais on va le citer en tous lieux comme une preuve de l'infailibilité des nouveaux procédés ; on le prône ; on l'exalte :

Et comme *son succès*, grâce à la renommée,  
De bouche en bouche va croissant,

le dernier qui vous en parle, finit par vous raconter qu'il a retiré cent pour cent par an de son exploita-

tion. Et voilà le produit certain de l'agriculture nouvelle ! Voyez donc quels sont les bénéfices qu'on peut obtenir dans une profession à laquelle tout le monde se croit propre !

On ne se contente pas de s'extasier sur la beauté d'un pareil résultat ; on s'empare de l'administration d'un domaine sur lequel un fermier parvenait avec peine à trouver la chétive subsistance de sa pauvre famille ; on est convaincu que sa pénurie de capitaux et son aveugle attachement à la routine étaient les seules causes du peu de produits de cette terre ; on emprunte pour surmonter le premier obstacle , et , pour n'être pas arrêté par le second , on se lance à l'étourdie dans l'agriculture nouvelle , à grands renforts d'instrumens perfectionnés et de méthodes les plus récemment inventées ; on admet toutes les cultures en vogue , convenables ou non à la localité ; on couvre son domaine de mûriers qui réussiront , puisqu'ils ont réussi aux bergeries de Sénars ; bientôt ils donneront d'immenses produits , puisque , *dans l'éducation intelligente et rationnelle* , chaque œuf de vers à soie doit donner un cocon , et chaque once de graines tout au moins un quintal et demi ; on se procure des masses de graines de betteraves , qui devront alimenter une sucrerie ; on sème des colzas à cause du prix élevé des huiles de graines , du blé de Vittoria , qui donnera trois récoltes par an , du blé géant de Sainte-Hélène , qui produira 200 grains par chaque grain de semence , de l'ivraie d'Italie , fourrage dans lequel on perd de vue un homme de six pieds de haut , etc. , etc. Ensuite , comme il est reconnu qu'il faut , à l'aide de la régularité des écritures , pouvoir connaître à l'avance la moyenne du résultat probable de ses dé-

penses, on établit son budget de recettes futures avec la rigoureuse exactitude qui présida à celui de la laitière avant la chute de son pot au lait.

Et qu'advient-il à la fin de tous ces sages et savans essais ? La ruine du novateur, et le discrédit dans la contrée de l'agriculture perfectionnée qui n'en peut mais.

Tandis que si, au lieu de se fier exclusivement à des articles de journaux ou au dire de quelques prôneurs enthousiastes, le propriétaire de ce domaine avait commencé par bien étudier le sol et le sous-sol qui le composent ; qu'il eût attentivement cherché, non pas quelles étaient les cultures les plus précieuses, mais celles qui se trouvaient le plus en rapport avec la nature de son terrain, les produits qui étaient dans sa localité d'un meilleur prix et d'une défaite plus facile ; s'il eût calculé quel était le nombre de bestiaux que le domaine pouvait nourrir, ceux dont la constitution était le mieux appropriée au climat et au genre de nourriture qu'il pouvait se procurer ; si, au lieu d'emprunter tout d'abord une grosse somme, dont l'intérêt, plus fort que le bénéfice qu'elle pouvait lui produire, devait causer sa ruine, il avait fait ce que les paysans appellent *de l'œuvre le fossé* ; si, au lieu de tout bouleverser pour tout renouveler subitement, comme si faire sortir en sept jours l'ordre du chaos était chose facile et commune, il se fût conformé à la règle d'or : *améliorer peu à peu*, il n'aurait sans doute pas eu l'espoir (si raisonnable en agriculture !) de doubler ou tripler ses capitaux en deux ou trois ans ; mais avec le temps il serait parvenu, à moins de circonstances bien exceptionnelles, à augmenter de beaucoup la valeur de son

domaine , et à s'assurer une solide ressource contre laquelle viennent échouer les faillites , les baisses de fonds , les mises en liquidation des sociétés industrielles , et même le plus souvent les orages politiques et les tempêtes sociales.

Car , en vérité je vous le dis , l'agriculture , pratiquée avec intelligence et patience , est d'une réussite certaine par le temps qui court. Mais la patience , cette vertu qui consiste à savoir attendre , et dont nous connaissons si peu l'usage , est impérieusement exigée. Ce n'est pas le lieu d'appliquer la maxime de l'évangile relative à la violence de la volonté , *violenti rapiunt illud* ; ici ce sont les patients qui l'emportent.

Beaucoup d'écrivains ont fait ressortir les avantages de l'agriculture pour qui voudrait s'y livrer avec une volonté bien arrêtée , une intelligence ordinaire et quelques études préalables , car cette science n'arrive cependant pas tout-à-fait par l'imposition des mains. J'ai cru aussi , moi chétif , que c'était vers ce but que l'on devait tâcher de diriger les activités inoccupées , et je n'y ai pas épargné mes faibles efforts ; mais , aujourd'hui que je vois tant de mécomptes ruineux , tant d'inscriptions au bureau des hypothèques , tant d'emprunts faits par des propriétaires , qui se verront forcés de vendre , avant qu'il ait acquis toute la valeur des dépenses qu'ils y ont faites , le domaine pour l'amélioration duquel ils se sont obérés , je pense qu'il devient utile de modérer , par des conseils de prudence , la fougue des enthousiastes qui croient toujours qu'il faut dépasser le but pour être plus assuré de l'atteindre.

Les spéculations agricoles ont cela d'heureux

sans doute, que, même dans les plus funestes, tout n'est jamais perdu; la richesse publique en est toujours augmentée de quelque chose; mais celui qui n'a su faire gagner à son domaine qu'une portion de la valeur qu'il y a enfouie, a fait un ruineux calcul.

Nous sommes incontestablement en progrès; mais, si nous voulons qu'il soit réel et durable, sachons bien qu'il faut qu'il soit lent. Le temps est, en agriculture comme en bien d'autres choses, un des élémens indispensables de tout véritable succès. Une construction trop rapide peut bien éblouir un instant, mais elle ne tarde pas à crouler.

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Marchons donc plus lentement, ne fût-ce que pour arriver plus vite, *et consultons long-temps notre esprit et nos forces* avant de nous décider à nous lancer dans de coûteuses expériences. Provoquons de nombreux avis, ne négligeons pas celui des paysans, des laboureurs, beaucoup moins ignorans que nous ne sommes enclins à le supposer, nous autres agriculteurs de cabinet. N'accablons pas de tous nos dédains la routine, qui est la source de tout ce que nous savons de véritablement utile en agriculture; n'oublions pas que la théorie de cette science, comme celle de quelques autres, ne présente que des probabilités, et que la pratique seule donne des certitudes.

Ne nous fions pas exclusivement aux éclatans succès rapportés par les journaux; craignons le charlatanisme de l'annonce: n'imitons pas ces honnêtes gens pour qui une chose n'est bonne qu'autant qu'elle vient de loin, ou qu'elle est en dehors de toutes les

choses connues , et qu'elle porte quelque nom qui ne ressemble à aucun autre. *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable* : sans doute , mais le plus ordinairement c'est le vraisemblable qui est vrai.

Quel homme de sens ne hausse les épaules de pitié en voyant , dans *le siècle des lumières* , non-seulement la foule , mais ceux qui ont la prétention de n'en pas faire partie , se laisser prendre chaque jour aux plus grossières amorces. Si un jardinier maraîcher avait tout bonnement fait savoir qu'il avait obtenu un chou-cavalier d'une grosseur très-remarquable , et qu'il offrait aux amateurs de leur en vendre la graine à raison de 3 fr. l'once <sup>1</sup> , tandis que la graine ordinaire vaut 2 fr. , il aurait été réduit à manger son superbe chou et à semer la graine pour son compte , ou à la vendre au prix commun. Mais les journaux annoncent qu'il est arrivé à Paris un chou d'une espèce inconnue , que l'on peut appeler le *chou colossal* ; qu'au lieu d'être natif d'un des jardins de la banlieue , il est originaire de la Nouvelle-Zélande ( où l'on dit qu'il ne croit naturellement aucun chou ) ; qu'on ne saurait le comparer , pour la taille , avec aucun individu de son espèce ; qu'il est gigantesque et pourtant gracieux ; qu'au milieu d'un carré des plus beaux choux , il ressemble à un tambour-major se pavanant majestueusement au dessus de tous ses petits subordonnés ; qu'on n'en trouve pas la graine chez un jardinier maraîcher ou chez le grainetier du coin , mais qu'elle ne se vend que *de dix heures à trois heu-*

<sup>1</sup> C'est-à-dire , 33 grains pour un centime ; tandis qu'on a pour ce prix 50 grains de la graine ordinaire.

*res*, chez un marchand de bas de la rue Richelieu, et qu'on ne la *donne* qu'à raison de UN FRANC chaque graine, c'est-à-dire, 10,000 fr. l'once. Aussitôt on se précipite dans l'heureux magasin, et il s'y vend plus de graines de ce seul chou (colossal à la vérité), que n'en pourraient fournir une centaine de nos plus gros choux-cavaliers.

Si c'est là le salutaire effet que sont parvenus à produire, par leurs prédications en faveur du progrès, les partisans zélés de la prospérité de l'agriculture, il faut convenir qu'ils ont tout lieu de se féliciter d'un aussi profitable succès.

Cultivez, dirons-nous aux agronomes enthousiastes, cultivez avec ardeur le chou, si telle est votre vocation : outre son usage dans la cuisine, il a très-bien réussi dans l'engraissement des vaches et des cochons, et je crois qu'il y a de l'avantage à l'employer ainsi. Mais, si, pour obtenir un succès plus éclatant, vous achetez le chou colossal de la Nouvelle-Zélande à 1 fr. chaque graine, semez-en le moins possible, à moins que vous ne soyez décidé à courir la chance à peu près certaine de faire une spéculation agricole un peu trop ruineuse pour votre amour-propre et pour votre fortune.



#### DE L'AMÉLIORATION DE LA RACE DES ANES.

Par M. G. DE LABAUME, Conseiller à la Cour royale.

IL n'y a pas bien long-temps encore que l'agriculture, cette mère nourricière de l'état, ne recevait en France d'autre encouragement que l'allocation qui figurait au budget en faveur des haras. Non-

seulement cette dépense était complètement étrangère aux progrès de l'industrie agricole , mais encore , selon de bons esprits , elle n'était pas employée dans le sens de la plus grande utilité des haras eux-mêmes.

La direction exclusive de leurs efforts paraît un anachronisme. Il y a un ou deux siècles , lorsque c'était presque uniquement à cheval que l'on se transportait d'un lieu à un autre , de grandes dépenses pour améliorer la race des chevaux de selle et de luxe pouvaient avoir un but réellement utile ; mais aujourd'hui ce sont des chevaux de trait pour le roulage qu'il nous faut , des chevaux de poste et de messagerie , dont la rapidité actuelle des communications consomme une si grande quantité ; des chevaux de carrosse et des chevaux de troupes , dont les formes se rapprochent beaucoup de celles des seconds , si elles ne se confondent avec elles.

Qu'en Angleterre , où , entre autres motifs , la grande étendue des domaines permet encore le goût de la *chasse à courre* , on recherche dans un cheval une grande vitesse , une remarquable rapidité de mouvemens , je le conçois ; mais en France les dépenses excessives pour l'amélioration de la race du cheval de course , les prix énormes distribués si souvent dans cette intention , peuvent bien satisfaire les membres du *Jockey-s-clubs* , mais ils me paraissent sans aucune espèce d'action sur la prospérité publique , et particulièrement sur le progrès de l'agriculture.

Au reste , puisque l'amélioration des races est un de ces heureux projets qui jouissent , pour le moment , de l'envié privilège de délier facilement les cordons de la bourse de l'état , je viens m'efforcer

d'obtenir , en faveur d'une espèce trop injustement dédaignée , quelques-unes des miettes qui tombent des splendides festins préparés à grands frais pour la race des chevaux coureurs. C'est de l'âne que je vais m'occuper ; c'est pour cet animal si bon , si utile et si négligé , que je vais m'adresser au cœur , et surtout à la raison de ceux qui disposent de la fortune publique.

L'âne est presque un cheval qui est presque un homme , à ce que dit M. de Buffon ; et peu s'en faut qu'il ne décide qu'ils descendent réciproquement les uns des autres , ce qui , du reste , expliquerait bien des choses qui paraissent avoir besoin d'explication.

Il y a souvent moins loin d'un cheval à un âne que d'un homme à un homme <sup>1</sup> ; « car ces derniers diffèrent entre eux du blanc au noir par la couleur , du double au simple par la hauteur de la taille , la grosseur , la légèreté , la force , et du tout au rien par l'esprit. » ( *Buffon.* )

L'âne serait par lui-même et pour nous , ajoute ce savant auteur , le premier , le plus beau , le mieux fait , le plus distingué des animaux , si dans le monde il n'y avait point de cheval ; il est le second au lieu d'être le premier , et par cela seul il semble n'être plus rien.

Qu'est-il devenu , en effet , sous les mains de la honteuse avarice et de l'odieuse dureté de l'homme ? A voir quelques-uns de ces ânes abjects , indociles , exténués , dont l'aspect , comme celui du malheur qu'on ne peut soulager , nous fait si souvent éprouver

<sup>1</sup> Plutarque est de cet avis dans son traité intitulé : *Que les bêtes brutes usent de la raison.*

ce qu'il y a de plus pénible dans la pitié , qui dirait que c'est le même animal que l'on trouve au désert , « ou même dans les liens d'une domesticité honorable et soigneuse , la taille élevée , la tête haute , « le poil doux et luisant , les yeux pleins de feu , les « allures vives et pourtant assurées , l'attitude fière « et non dépourvue de grâce ! » Dieu , nous dit M. François de Nantes , a créé l'âne libre , sobre , patient , laborieux , fidèle ; l'homme a fait le baudet , rétif , indocile , vindicatif ; il lui a donné ses vices , et n'a su lui emprunter ni ses vertus ni ses qualités.

Tout nous prouve que , loin d'être , comme aujourd'hui , en butte à ces traitemens féroces qui , dans l'échelle des êtres animés , font placer celui qui les inflige bien au dessous de celui qui les souffre , l'âne était , dans les temps les plus anciens , l'objet des prédilections de l'homme , et que nos aïeux savaient l'estimer à sa valeur.

Nous ne connaissons pas de plus ancienne histoire que celle d'Abraham , le bien-aimé de Dieu , qui ne se servit jamais d'autre animal que de l'âne , que nous le voyons *embâter lui-même pour le sacrifice de son fils Isaac*. Lorsque Saül fut choisi pour régner sur les Hébreux , il était allé chercher les ânes de son père , et ses enfans durent , plus tard , affectionner aussi cette monture , puisqu'on voit que Misisoset , l'un d'eux , commande à son serviteur de lui enharnacher son âne pour aller accompagner le roi.

Il est écrit que la veuve du superbe Nabal , la belle et riche Abigaïl , venant épouser David , arriva montée sur un âne , accompagnée de ses servantes , qui , comme le dit judicieusement un vieil auteur , si elles n'étaient à pied devaient être montées de

même. Il est écrit aussi que les trente enfans du Galaatide et de l'autre juge qui avait quarante enfans et trente neveux , allaient sur 70 ânes. On sait que l'admirable Job , qui , au temps de son opulence , avait 7,000 moutons , 3,000 chameaux et 500 paires de bœufs , avait aussi 500 ânes , et que son attelage était souvent composé d'ânes et de bœufs.

Des auteurs profanes peuvent nous aider aussi à fixer le haut rang qu'occupait l'âne dans les temps les plus reculés.

Higin affirme que , lorsque les dieux de la fable vainquirent les géants , Vulcain , Bacchus , et quelques autres , étaient montés sur des ânes en guise de chevaux de bataille. Apulée ne rougit pas de confesser qu'il a été changé en âne. Aristote , Pline , et plusieurs autres philosophes , professent une grande estime pour cet utile animal. Varron nous apprend que les Romains en avaient de grands haras , et qu'une ville de Thessalie surtout , dont j'ai oublié le nom , était renommée par ses ânes.

Les habitans des provinces d'Arcadie tiraient leurs grandes richesses du grand nombre d'ânes qu'ils possédaient. — Ils mettaient à profit jusqu'aux os de cet utile animal , qui , à cause de leur dureté , servaient à faire les flûtes les plus sonores. — C'est probablement à cette circonstance qu'il doit le mélodieux surnom de *Rossignol d'Arcadie* ; car je doute qu'il se soit jamais rencontré quelque panégyriste assez enthousiaste pour oser l'attribuer à la tendre harmonie de ses accens. Aujourd'hui ce n'est plus à ses os , mais bien à sa dépouille , que l'art musical a recours en se perfectionnant ; et les grosses caisses , les tymbales et les tambours , sont là pour

attester hautement les services que l'âne rend encore à la musique.

Mais ce n'est pas seulement à de semblables usages que sa peau est employée de nos jours. On lui doit les meilleurs souliers, les cribles, les gros parchemins, que l'on induit d'une légère couche de plâtre pour en faire les tablettes de poche. — Les orientaux en font le *sagri*, que nous appelons le *chagrin*.

Les Grecs attribuaient beaucoup de vertus médicales au sang, à l'urine de l'âne, et beaucoup de qualités spécifiques, que l'expérience ne paraît pas avoir consacrées, à la cervelle, au cœur, au foie, qui, mangé à jeun, guérit du haut mal, selon Dioscoride. Ils connurent aussi les bienfaisantes qualités du lait d'ânesse, qu'ils donnaient aux gouteux pour les soulager, aux phthisiques pour les guérir. — Les médecins ne l'employaient, il n'y a pas long-temps encore, que dans les cas les plus graves; et c'est à cette époque que l'on citait la naïve hésitation de ce convalescent, qui, rappelé à la vie par le lait d'ânesse que ses docteurs lui avaient ordonné, ne savait à qui il était plus redevable, aux ânes ou aux savans disciples d'Hypocrate.

Les *fashionables* de Rome, plus avancés que les nôtres, il faut bien l'avouer, dans l'art ingénieux

« De réparer des ans l'irréparable outrage, »

le faisaient figurer avec distinction parmi les nombreuses substances dont ils usaient dans cette intention. Pour augmenter la blancheur de leur visage, en faire disparaître les rides, ou empêcher que la barbe ne vînt trop tôt, ils s'appliquaient, pendant la nuit, des espèces de masques de pain trempés dans du lait d'ânesse.

Des historiens racontent, que la belle Poppée, qui aurait dû être satisfaite de ses avantages naturels, si les dames n'étaient insatiables à cet égard, avait aussi recours habituellement à ce puissant cosmétique. Selon Suétone, c'est la figure seulement qu'elle s'en lavait, pour la rendre, dit-il, *plus luisante et plus belle*; mais, selon Pline, elle faisait participer tous ses membres à cette moelleuse ablu-tion. — Je croirais plutôt à la véracité de Pline dans cette intéressante controverse, parce qu'il est historiquement établi, que Poppée faisait nourrir 500 ânesses, qui n'étaient destinées à aucun autre usage, ce qui suppose qu'elle y employait une assez grande quantité de lait.

L'âne était, selon Pline, à cette heureuse époque, un animal extrêmement précieux, et il est bien difficile de se rendre compte de l'énorme différence de valeur vénale qu'il a subie. Varron rapporte, qu'un âne fut vendu, de son temps, 60 grandes sexterces, valant, selon le calcul de Budée, près de 5,000 fr. de notre monnaie. Mais ce ne sont pas seulement de hautes évaluations en argent qu'on a pu inscrire dans ses fastes; jusqu'à nos temps ingrats, de quelle auréole de gloire n'a-t-il pas été entouré? Lactance, liv. 24, et Higin, liv. 3, nous disent, qu'on le jugea digne de figurer aux cieux, où deux étoiles du Cancer sont appelées *asinelli*. Il était en grand honneur dans l'île de Maduré, où l'une des plus considérables tribus des Indes le ré-vère particulièrement, parce qu'elle croit que l'es-pirit des nobles émigre dans le corps des ânes.

Notre-Seigneur a voulu naître auprès de cet utile animal, et c'est sur lui qu'il a fait son entrée dans la capitale de la Judée; « *parquoi*, » dit un vieux

livre que je copie , « *St. Augustin et autres saints docteurs assurent , que l'asne est le patron de la nouvelle église des chrestiens et gentils , et l'asnesse , de la vieille synagogue des Juifs. Partant , St. Augustin , suivant cette signification , va jusqu'à appeler asnes les chrestiens. Nous devons donc grandement chérir et priser l'asne , nous estant , par manière de dire , si proche ; et m'esbahys comme il s'en treuve qui l'osent tant blasmer et despriser.* »

Toutes ces considérations ne sont , au reste , que pour la moralité de la cause , ainsi que nous le disons au palais ; mais , au fond , de quelle immense utilité n'est pas pour nous ce sobre , patient et robuste animal ? Aucun , d'après M. de Buffon , ne peut , relativement à son volume , porter de plus grands poids ; aucune bête de trait ou de monture ne coûte moins à acquérir , aucune ne dépense moins en frais de nourriture. L'âne dort moins que le cheval , et ne se couche que lorsqu'il est très-fatigué ; comme lui , il est trois à quatre ans à croître , et comme lui il vit 25 ou 30 ans , lorsque l'excès des fatigues ou les mauvais traitemens ne viennent pas abréger sa carrière. Son allure est douce : il bronche peu. Le mulet et la mule n'ont pas le pied plus sûr que le sien dans les sentiers les plus étroits , les plus glissans , au bord même des précipices.

La possession d'un cheval ou d'une mule est placée presque au delà des limites du possible dans les rêves de fortune du paysan ; aussi , quand la main du temps vient peser sur lui , que ses forces déclinent , que sa marche s'alourdit , ce n'est pas à eux qu'il aspire , c'est l'âne qu'il appelle de tous ses vœux , c'est lui seul qu'il peut espérer de nourrir.

Bien plus sobre que le cheval , qui ne tiendrait guère à ce régime , la mule en repos peut rigoureusement se soutenir avec de la paille seule ; mais, une fois venue la saison du travail , le sainfoin , la luzerne même lui deviennent indispensables , et c'est alors que , souvent , par la cherté du fourrage , le malheureux propriétaire est réduit à la revendre à perte , au moment précis où il aurait eu le plus besoin de son secours. Mais pour l'âne , au contraire , la paille est un festin ; chaque jour , au retour de son travail , le maître apporte à ce serviteur frugal ce qu'il a ramassé sur sa route pour son repas du lendemain. Le chaume des jachères , le jonc des marais , le chiendent , le chardon , les mauvaises herbes des chemins , tout lui est bon ; le sixième de la valeur réelle de son travail suffirait , au besoin , pour couvrir la dépense de sa nourriture.

Aussi l'âne abonde-t-il dans notre pays ; et , dans les villages les plus rapprochés de Nismes , on peut en voir , sans épigramme , presque autant que d'habitans.

Quelques propriétaires possèdent aussi une petite charrette à essieu de bois , à laquelle deux voisins s'entendent pour atteler leurs ânes , et ils charrient ainsi , à deux colliers et sans frais , leur vendange , leurs sarmens , leur vin après la vente , et l'engrais de leur étable , qu'il faut nécessairement apporter à la vigne pour ranimer ses forces épuisées par les produits.

Si le champ du travail est un peu éloigné du village , l'âne y porte son maître le matin , et le soir le rapporte au logis. Le fossé le plus voisin lui fournit gratis sa nourriture du jour ; et , si quelque arbrisseau rabougri veut ajouter à son bien-

être une apparence d'ombrage contre l'ardeur d'un soleil brûlant , ce patient animal attendra sans se plaindre , et plus philosophiquement que son maître , qu'il plaise à l'heure de sonner.

Loin de ressembler à ces êtres qui ne peuvent supporter que le bonheur , que la moindre contrariété désole , qu'irrite le plus léger accident , il sait tout souffrir , se résigner à tout , toujours content de la part qu'on lui a faite au banquet de la vie ; et , lorsqu'il arrive à ce point de misère où tout semble ne devoir être que chagrins et douleurs , il sait encore goûter cette jouissance intime que l'on trouve au dernier terme de l'infortune , celle d'exister et de respirer.

Dans combien d'occasions ne le citerait-on pas pour modèle à l'homme , ce roi si vaniteux de la création ! Ce ne serait pas , au reste , le seul animal dans les mœurs duquel il ait pu puiser de bons exemples ; on se souvient de la *Lex ciconiana* à Athènes , qui empruntait à la cygogne , ce symbole de la piété , l'obligation de soigner la vieillesse de son père.

Pourquoi donc tant de dédain , nous dit M. de Buffon , pour cet âne , si bon , si patient , si sobre , si utile ? Les hommes mépriseraient-ils , jusque dans les animaux , ceux qui les servent trop bien et à peu de frais.

Notre agriculture manque de bêtes de travail ; malgré les chemins de fer , qui en rendront disponibles un grand nombre , malgré l'introduction du mode de culture alterne , et de toutes les plantes fourragères qu'il comporte , qui amènera nécessairement une grande augmentation dans la masse des bestiaux , ce besoin ne sera pas de long-temps encore comblé en France. Un jour , sans doute ,

nous aurons assez de chevaux , de bœufs et de mules , mais ayons au moins des ânes en attendant.

*La poule au pot* pour le pauvre est une amélioration qui a un peu vicilli , et dont il désespère alors qu'il l'a toujours espérée ; mais il serait digne d'un gouvernement , dont la principale mission est de tendre constamment à accroître le bien-être de tous , de ne négliger aucun effort pour faire arriver chaque paysan à la possession d'une vache et d'un âne. Ainsi placé entre sa nourrice et sa monture , l'homme de la campagne ferait envier sa position à ces déserteurs de nos villages , à ces ouvriers turbulens , que l'ambition des plaisirs corrompus de la ville a , pour notre malheur et celui de leur famille , arrachés à leur véritable destination.

C'est dans le Midi , où d'ailleurs ils sont le plus en usage , qu'il faudrait s'occuper d'abord d'améliorer la race des ânes , et d'en augmenter le nombre. Difficilement ils prospèreraient dans des pays froids ; il paraît que toutes leurs différentes variétés sont originaires des climats chauds. Aristote assure qu'il n'y en avait point de son temps en Scythie , ni même dans les Gaules , dont le climat , dit-il , ne laisse pas d'être froid. On croit que , venus originellement d'Arabie , ils passèrent de là en Egypte , d'Egypte en Grèce , de Grèce en Italie , d'Italie en France , de là en Allemagne , en Angleterre , et enfin en Suède , et dans les climats froids.

Pour parvenir à notre but , nous ne croirions pas nécessaire de demander des haras comme ceux que possède actuellement le gouvernement , de riches états-majors , de beaux hôtels pour messieurs les étalons ; si , convaincu de l'utilité d'une semblable dépense , le gouvernement voulait y con-

sacrer un capital un peu important , qui produirait le plus grand bien sans courir aucune chance même de diminution , nous lui proposerions d'appliquer à l'objet qui nous occupe le plan de M. de Dombasle pour l'amélioration de la race des chevaux.

Le choix des animaux reproducteurs n'est plus la seule condition qu'il cherche à remplir ; il n'est pas permis, en effet, de douter , après les belles expériences du célèbre Backwel , qu'un régime alimentaire approprié aux formes et aux qualités que l'on cherche à reproduire , n'exerce une influence égale ou peut-être plus forte sur l'amélioration des races.

Il s'agirait alors de doter certains départemens du Midi , les plus arriérés sous ce rapport , de quelques établissemens agricoles dont la destination spéciale serait la recherche et la démonstration des moyens , si peu connus en France , d'appliquer à l'éducation des animaux , et à l'amélioration de leurs races , les ressources fourragères que présente le mode de culture alterne. Leur direction devrait tendre d'abord à perfectionner la culture elle-même, et ensuite à l'application de cette amélioration à celle des races des chevaux , des bœufs , des mules , et enfin des ânes.

Moins de trois cent mille francs seraient suffisans , en y comprenant la valeur foncière du domaine , les dépenses de constructions , et le capital d'exploitation , pour la fondation de chacun de ces établissemens , qui devraient ensuite se soutenir par eux-mêmes , et sans aucune espèce de subsides. Si , au lieu de faire figurer depuis si long-temps au budget de l'état deux millions par an pour soutenir les haras tels qu'ils sont , et un ensemble d'institutions qui n'ont produit aucun bien réel , on

se fût contenté , comme le dit M. de Dombasle , de créer , chaque année , un établissement de ce genre pour l'élève des chevaux , le gouvernement aurait économisé bien des millions , et il serait aujourd'hui propriétaire d'un certain nombre de domaines qui , outre l'impulsion qu'ils auraient donnée à l'agriculture de la France , auraient de beaucoup accru le capital nécessaire à leur création.

Peut-être , frappé de l'utilité de pareils projets , aura-t-on quelque velléité de les accomplir ; mais on reculera devant les premiers obstacles , comme si on ne savait pas que la plupart des choses ne sont difficiles que parce qu'on les trouve telles , et que c'est dans des entreprises aussi bienfaisantes , qu'il faut être déterminé à réussir , ce qui est toujours le plus sûr moyen de ne pas échouer.

Malheureusement les avis des amis de l'agriculture ont eu jusqu'ici le sort des conseils de la vieilleesse , qui , comme le soleil d'hiver , éclairent mais n'échauffent pas.

Si donc , alors que tant de millions sont employés à des choses assurément moins utiles , cette dépense , toute avantageuse qu'elle est , paraissait cependant trop forte , d'autres moyens plus économiques , mais moins certains d'arriver au but , se présenteraient encore. Nous ne demanderions pas des courses publiques d'ânes , comme il y a des courses de chevaux , « genre de spectacle un peu moins sanguinaire que les combats de coqs ou de taureaux , mais ne présentant guère plus d'utilité <sup>1</sup> ; »

<sup>1</sup> Il y eut à Fontainebleau , en 1777 , une grande course d'ânes , fort célébrée par les mémoires du temps ; le prix du vainqueur de ce tournoi fut un superbe chardon en or , et 300 fr. en argent.

ce ne sont pas des ânes de course , des ânes de luxe que nous voulons , et je ne crois pas , d'ailleurs , que ce soient les productions destinées aux classes privilégiées qu'il faille encourager par des primes dispendieuses ; mais nous demanderions que le gouvernement établit quelques dépôts , quelques stations d'étalons , se rapprochant le plus possible du type primitif , et réunissant toutes les qualités nécessaires pour régénérer cette race abâtardie par les mauvais traitemens et les accouplemens mal dirigés ;

Qu'à l'exemple de ce que fait si judicieusement le conseil-général du département des Vosges pour améliorer la race de ses chevaux , il achetât , chaque année , de beaux ânes en Egypte , où ils abondent ( puisqu'on en compte jusqu'à quarante mille dans la seule ville du Caire ) , et dans quelques contrées de l'Italie , où on en rencontre de fort beaux , et qu'il les revendît ensuite , à la chaleur des enchères publiques , aux cultivateurs des départemens du Midi.

Les acheteurs s'interdiraient de les revendre à autres qu'à des cultivateurs de leur département , et s'imposeraient , sous une clause pénale , l'obligation de ne jamais soumettre ces animaux à la castration.

La perte à supporter par le gouvernement dans toutes ces reventes , ne pourrait être que bien minime et peu en rapport avec les avantages que produirait ce puissant moyen d'action employé avec persévérance. Il faudrait faire entrer aussi dans ce système l'encouragement qui résulte des *étalons approuvés* ; charger les sociétés d'agriculture de décerner , chaque année , publiquement et avec ap-

pareil, des primes d'encouragement aux éleveurs de la localité qui auraient obtenu des succès dans l'amélioration de la race ;

Etablir à Nismes, et dans deux ou trois grandes villes du Midi, des marchés aux poulains ; et, pour exciter les cultivateurs étrangers au pays à y amener leurs élèves, créer quatre ou cinq prix de 50 ou 30 fr. pour les quatre ou cinq poulains qui seraient reconnus les plus beaux par un jury spécialement désigné.

On ne peut douter de l'efficacité de pareils moyens, que le gouvernement seul est en mesure d'employer ; nous ne sommes pas de ceux qui lui cherchent querelle toutes les fois que les récoltes viennent à manquer, que la sécheresse a dévoré nos champs, ou que l'orage inonde nos guérets ; nous pensons qu'on agit sagement en n'exigeant pas de nos rois, comme les anciens Mexicains de leurs empereurs, à leur avènement au trône, le serment que, pendant la durée de leur empire, la pluie tomberait toujours à propos ; mais le gouvernement ne s'expose-t-il pas aux reproches des gens de bien, lorsqu'il laisse inactif dans ses mains le ressort qu'il est tenu de mettre en mouvement pour la prospérité de tous.

Ce sont les petits cultivateurs qu'il s'agit ici d'obliger, et il ne faut pas qu'on oublie que les *petits amis seuls rendent les grands services, et sans tyranniser la reconnaissance* (Duclos).

Pourquoi reculerait-on devant une dépense qu'on pourrait facilement couvrir avec une partie seulement de ces inutiles prix que l'on distribue annuellement, à Paris, aux chevaux et aux jockeys de luxe ? Et, quand je dirais qu'il me semble que,

pour améliorer la race des ânes en France , on pourrait bien accorder une subvention au moins égale à celle que l'on donne depuis si long-temps à l'académie royale de musique et de danse , ou même à l'école de déclamation et de chant , je ne vois pas quel homme de bon sens pourrait trouver ma prétention exorbitante !



#### RECHERCHES SUR LES BAROMÈTRES VIVANS.

Par M. le Baron D'HOMBRES (FIRMAS), Chevalier de la Légion d'honneur, Docteur ès-sciences, correspondant de l'Institut, etc.

La pression de l'air est une de ces vérités que personne d'instruit ne conteste. Les phénomènes qui en dépendent , l'instrument qui la mesure, sont généralement connus.

Il parut inconcevable, dans le principe , qu'un homme de taille moyenne pût supporter environ 1500 myriagrammes sans être écrasé sous ce poids, et les explications qui faisaient dépendre notre insensibilité de l'habitude ou de la continuité de l'action, étaient encore plus difficiles à comprendre.

Aujourd'hui ce phénomène cesse d'être merveilleux , si l'on considère que le fluide dans lequel nous sommes plongés n'agit pas sur nous comme une charge ; que , sa pression se distribuant sur toute la surface de notre corps , nous nous trouvons ainsi entre deux forces opposées qui s'entre-détruisent , et que la réaction de l'air qui est dans notre intérieur , fait équilibre à celui de dehors.

Mais n'est-il pas surprenant que cet équilibre se maintienne , quelles que soient les variations du poids de l'atmosphère , et que nous restions communément insensibles à la dilatation et à la compression qu'elles doivent occasionner dans les parties molles de notre système ?

Certaines personnes ( que je ne qualifierai pas de privilégiées , puisqu'en général ce sont des infirmes ou des malades , ) ont la faculté de ressentir ces modifications , et peuvent annoncer les changemens de temps , ce qui les a fait nommer des *Baromètres vivans*.

Quelques naturalistes ont appliqué le même nom à des animaux , à des plantes.... Je me propose d'examiner , dans cet essai , jusqu'à quel point les uns et les autres méritent cette dénomination.

Sans doute ces baromètres animés n'apprécieront pas ces légères variations , qu'on ne connaît avec le baromètre ordinaire qu'après différentes corrections de sa colonne , n'attendons pas qu'ils nous indiquent même des changemens assez notables dans la pression de l'air , s'ils se sont opérés graduellement ; mais les variations presque subites de l'atmosphère , quoique peu considérables , celles qui , par exemple , font monter ou descendre le mercure d'un millimètre , qui correspond à une pression de 20,7 kilog. , et qui arrivent dans un instant , comme je l'ai vu maintes fois , peuvent être ressenties , je pense , par un être organisé , surtout lorsque des circonstances particulières l'ont rendu plus sensible.

Les variations du poids de l'air dans un lieu donné , comme celles du baromètre qui les représentent , sont les unes périodiques , les autres ac-

cidentelles , et celles-ci souvent masquent et contrarient les premières et les rendent difficiles à apprécier. On peut cependant reconnaître leur régularité sur plus des trois quarts des observations d'une année.

M. de Humboldt a déterminé , sous l'équateur où l'influence des saisons est nulle , où les variations du baromètre sont les mêmes au bord de la mer et sur les montagnes de 4000 mètres , que son maximum avait lieu à 9 heures du matin , et son minimum vers 4 heures 1/2 , qu'il remontait ensuite jusqu'à 11 heures du soir , et redescendait jusqu'à 4 heures du matin.

M. de Ramond a trouvé que les heures critiques différaient suivant les saisons dans nos climats ; qu'en hiver c'était 9 heures du matin , 3 heures après midi , 9 heures du soir , et 3 heures après minuit ; qu'en été l'abaissement commençait plus tôt et finissait plus tard ; que , dans le printemps et l'automne , les heures étaient intermédiaires , et , selon la température , se rapprochaient de celles qu'il a établies pour l'hiver et l'été.

J'ai observé , depuis 1811 jusqu'en 1835 , d'après le système de ce savant , et j'en ai reconnu l'exactitude pour ce pays , et à très-peu de chose près j'ai obtenu le même résultat pour la marche et l'étendue des variations horaires. Admettons donc les siens qui inspireront plus de confiance :  $m$  étant la hauteur du baromètre à midi , il a pour l'année moyenne  $m+0,38$  millimètres le matin ,  $m-0,60$  millimètres l'après-midi ,  $m+0,35$  millimètres le soir , par conséquent l'abaissement diurne  $=0,98$  millimètres , et l'ascension  $=0,95$  millimètres ; mais pour l'été l'abaissement est 0,05 millimètres

plus considérable , et l'ascension 0,12 millimètres que pour l'hiver.

La variation diurne du baromètre représente une marée atmosphérique qui dépend du cours du soleil , et serait plus régulière , si elle s'exerçait sur les mêmes élémens dans des circonstances semblables , si le mouvement , une fois imprimé , ne se prolongeait ou n'était pas arrêté ou contrarié par d'autres variations que nous appelons accidentelles.

Les principales causes de celles-ci sont la température , l'humidité , les vents surtout , qui , par leur direction ou leur vitesse , troublent la marche de ces marées , l'avancent , la retardent ou la prolongent plus ou moins. Les vents , selon la région d'où ils proviennent , transportent la chaleur ou le froid , enlèvent ou précipitent les vapeurs dans les lieux qu'ils parcourent. En général , dans nos climats , les vents septentrionaux font monter le baromètre , ceux de l'est le font monter aussi , mais un peu moins , ceux du couchant le font baisser , et ceux du sud le font baisser encore davantage. Cette règle est souvent en défaut , lorsque les vents , au lieu d'être horizontaux , sont ascendants ou descendans , qu'ils refoulent ou soulèvent l'air , quand plusieurs couches superposées , plus ou moins épaisses , sont en mouvement et se croisent , etc. Le baromètre nous fait connaître le vent dominant , qui , le plus souvent , souffle dans les couches supérieures de l'atmosphère , et que par conséquent les girouettes n'indiquent pas ; le baromètre est donc le meilleur *Anémoscope* , comme il est pour les phénomènes atmosphériques le plus parfait des *Thermoscopes* , puisqu'il nous annonce le froid ou

le chaud qu'amènent les vents supérieurs , tandis que le thermomètre ne peut nous donner que la température du milieu dans lequel il est placé.

Quelles que soient les causes perturbatrices des variations atmosphériques , les moyennes des saisons semblent tenir à une cause régulière , puisqu'on reconnaît que celle de l'été est plus élevée ; qu'en général les *minima* ont lieu dans cette saison , et les *maxima* en hiver.... Je m'écarte bien des Baromètres vivans ; mais cette digression n'est pas étrangère au but que je me suis proposé : on peut en conclure déjà que le nom de *Baroscope* leur convient mieux que celui d'un instrument porté aujourd'hui au plus haut point de perfection.

A quelques exceptions près , les mouvemens du baromètre sont gradués. Ce n'est que peu à peu , après des oscillations nombreuses , qu'il atteint son maximum et son minimum , et tous les corps soumis à la pression atmosphérique éprouvent des effets analogues ; c'est parce qu'ils sont gradués que nous ne les ressentons point.

Quelquefois , à la vérité , nous trouvons l'air plus lourd ou plus léger ; mais malheureusement nous en jugeons tout de travers ; ainsi , quand le ciel est clair et serein , nous supposons que l'air pèse moins , et le baromètre témoigne le contraire ; comme lorsque nous croyons que l'air chaud et humide , chargé de vapeurs , est plus pesant.

Généralement , nous attribuons la vigueur ou l'affaïssissement que nous causent les variations de l'atmosphère à sa transparence , à sa température , à son humidité , aux vents qui l'agitent , et son poids est méconnu. Il est cependant évident que , ce poids augmentant , elle exerce sur notre corps une sorte

de bandage qui comprime nos chairs et nos vaisseaux , et qu'alors le sang circule plus vite , que nous sommes plus vifs , plus lestes , et que , si le poids de l'air diminue au contraire , notre corps est plus lâche , nos vaisseaux se dilatent , le mouvement du sang se ralentit , et nous nous trouvons pesans , dans une sorte de malaise.

Lorsque nous gravissons des montagnes , la pression de l'air sur nos corps diminue selon leur hauteur ; cependant les chasseurs et les bergers les parcourent sans se douter de la diminution du poids qu'ils supportent , et les savans n'en jugent que par le moyen de leurs instrumens.

Le froid qui règne sur leurs sommets et la fatigue que l'on éprouve pour les atteindre , quand il faut gravir des pentes rapides , grimper des rocs escarpés , nous épuisent bien vite , mais , au lieu de l'attribuer à la dilatation de l'air , j'ai cru reconnaître que j'étais plutôt rétabli sur les hauteurs que lorsque je me fatiguais dans la plaine ; je me suis toujours senti plus lesté , plus vigoureux , plus gai , en parcourant les Alpes. Plus d'une fois , hâletant sur leurs versans , presque épuisé de lassitude , je reprenais mes forces en approchant de leurs crêtes , et j'étais tout-à-fait délassé quand j'y étais parvenu. J'ai fait dans ces montagnes des journées de marche qui m'étonnaient , et dont je ne me persuade à présent qu'en revoyant mon itinéraire : à coup sûr , je n'aurais pas fait tant de chemin en plate campagne. Mais , au lieu de rapporter ma propre expérience , citons l'opinion du docteur Ebel , qui peint si bien ce que j'ai éprouvé moi-même , et ce que je me propose d'établir. « Parvenu au plus haut degré d'épuisement , après avoir

monté pendant plusieurs heures , dans un jour bien chaud , il suffit de s'arrêter pendant quelques minutes pour sentir renaître ses forces et reprendre toute sa vigueur. Plus on s'élève , et plus on s'aperçoit de cette propriété fortifiante de l'air. Cette lassitude , cette lourde pesanteur dont on est abattu dans la plaine par une chaleur étouffante , et qui semble vous ôter tout espoir d'être en état de gravir une montagne pendant une heure seulement , disparaît par degrés , et toujours progressivement , à mesure qu'on s'élève ; et , lorsqu'on est parvenu , après quatre ou cinq heures , à une hauteur de sept à huit mille pieds , on se sent d'une sérénité , d'une vigueur , d'une légèreté qui ne sauraient se décrire. »

Bouguer et La Condamine , sur le Pitchinca , où le mercure se soutenait à 15 pouces 9 lignes , n'ont pas éprouvé la moindre difficulté à respirer. Cordier , sur le pic du Ténériffe ; Deluc , Pictet , Ramond , sur les sommités des Alpes et des Pyrénées ; le docteur Clarke , sur le Mont-Blanc , et beaucoup de voyageurs naturalistes , sur différentes montagnes du globe , témoignent n'avoir éprouvé aucun inconvénient de la rareté de l'air ; quelques-uns disent , au contraire , avec J. J. Rousscau , que , sur les hautes montagnes , où l'air est pur et subtil , on se sent plus de facilité dans la respiration , plus de légèreté dans le corps , plus de sérénité dans l'esprit. Au sommet des Alpes , d'après Ramond , on respire plus librement , la circulation est plus facile , on est plus entreprenant et plus fort. « Jamais je n'en suis descendu , dit ce savant , sans éprouver qu'un poids énorme retombait sur moi , que mes organes s'obstruaient , que mes forces diminuaient. »

De Plantade et d'Anisy , sur le Canigou , s'aperçurent seulement qu'ils avaient besoin de prendre plus souvent de la nourriture ; le docteur Loude , sur les plus hauts pics des Pyrénées , n'a éprouvé autre chose qu'un froid excessif.

Mais , nous devons en convenir , d'autres ont ressenti , sur les montagnes élevées , une espèce d'angoisse , une respiration pénible , qu'ils ont attribuée à la dilatation de l'air. En nommant Tournafort , Saussure , Humboldt , le lieutenant Gérard , nous avouons que cette opinion est appuyée sur des autorités tout aussi respectables que l'opinion opposée , que nous partageons. Ajoutons , pour prouver notre impartialité , que des voyageurs prétendent que , sur le *Puna* au Pérou , on ressent un malaise comparable au mal de mer , que les animaux qui traversent ce plateau tombent et meurent.... Hâtons-nous de dire que les habitans l'attribuent à la vaporisation des mines de soufre et d'arsenic qui s'y trouvent et vicient l'air , comme sur d'autres montagnes les émanations des plantes vénéneuses le rendent malsain , d'après le capitaine Hodgson , qui dit qu'au dessus des limites où elles végètent ce symptôme disparaît.

M. Clissold , qui a gravi le Mont-Blanc afin de faire sur lui-même une expérience physiologique , nous a donné , avec le détail de son ascension et de ses propres sensations , un appendix de ce que tous les autres voyageurs ont publié sur les effets de l'air à de grandes hauteurs. Il souffrit d'un froid vif ; il était fatigué de deux nuits consécutives passées sans dormir , d'une attention soutenue à chaque pas , et des impressions renouvelées du danger ; il mourait de soif.... Mais sa respiration n'était nul-

lement affectée ; il s'en convainquit en courant sur le plateau qui termine le Mont-Blanc , tandis que cinq de ses guides , sur six qui l'accompagnaient , hâletaient en marchant au pas , que l'un d'eux était obligé de s'arrêter et de se coucher pour retrouver des forces. M. Clyssold affirme qu'il se sentait capable de monter quelques mille pieds plus haut , et conclut , de ce qu'il éprouva et de tout ce qu'il rapporte dans son livre , que les effets ressentis à des hauteurs considérables variaient selon les individus , selon la force qu'ils ont pour soutenir la marche dans l'ascension.

Le R. P. Bisselx , pricur du St-Bernard , nous avait dit également que , parmi les personnes qui viennent ou qui habitent dans les hautes montagnes , celles qui jouissent d'une constitution forte , dont les poumons sont dans un état parfait , éprouvent un certain plaisir à respirer un air aussi frais que pur et léger , et que celles , au contraire , privées de ces avantages , et surtout les asthmatiques , éprouvaient un malaise marqué , et une difficulté de respirer qui augmentait à mesure qu'elles s'élevaient.

Ainsi nous voyons , dans l'ascension du Mont-Blanc du docteur Clarke et du capitaine Sherwill , en 1825 , ce dernier éprouver des nausées et de l'oppression , quand le premier ne se plaignait que d'un mal de tête et de cuisson sur la face , que j'attribue uniquement à la réverbération du soleil , comme l'inflammation des yeux , l'excoriation des lèvres que d'autres ont éprouvée sur les glaciers , et qu'on peut éviter avec des voiles ou des masques.

Le baron de Humboldt , sur le Chimborazo , souffrit d'un froid perçant ; sa respiration était dif-

ficile , et le sang lui sortait des yeux et des lèvres , tandis que , sur le pic du Ténériffe , qu'il gravit sur des mulets ( et bien moins haut , il est vrai ) , il n'éprouva rien de pénible. Ne pourrions-nous pas supposer que l'illustre voyageur arriva très-fatigué sur le plus haut point des Andes , comme de Saussure et le lieutenant Gérard sur le Mont-Blanc , et que le froid , plutôt que la rareté de l'air , contribua aux sensations qu'ils éprouvèrent. C'était l'opinion de Sauvages , qui dit , en parlant du voyage des académiciens français au Pérou : « Quelques-uns , qui allaient à pied et avaient la poitrine délicate , furent incommodés par des défaillances , de petites hémorragies et des essoufflemens ; mais cela ne venait pas de la raréfaction de l'air , car , quand ils montaient à cheval , et qu'ils étaient même parvenus à de plus grandes hauteurs , ou quand ils se reposaient , ces symptômes cessaient. »

L'énergie musculaire diminue à mesure qu'on s'élève , l'air renfermé dans l'abdomen se dilate , soulève le diaphragme et gêne le développement des poumons ; ceux-ci , très-susceptibles de dilatation , gorgés de sang , qui s'y porte avec force , reçoivent moins d'air , et nous obligent à faire de plus fréquentes inspirations ; mais , quand on monte peu à peu sur une montagne , qu'on se repose de temps en temps , l'air intérieur se renouvelle , se met en équilibre avec l'extérieur , et l'on ne ressent aucune incommodité.

Dans les ascensions aérostatiques on n'est exposé à aucune fatigue ; l'aéronaute n'éprouve rien de fâcheux s'il s'élève et descend graduellement. Montgolfier , Charles , Robert , Pilatre de Rosier , Garnerin , respiraient aussi librement dans leurs bal-

lons que sur la terre , et ne se sont plaints que du froid. Graham et le capitaine Beaufoy en 1825 , Forster et Green en 1831 , firent diverses ascensions aérostatiques aux environs de Londres ; ils éprouvèrent un tintement désagréable dans les oreilles en traversant une couche de nuages , mais point d'oppression , point de gêne dans la respiration. M. Gay-Lussac , au contraire , indépendamment d'un froid très-vif (  $-9^{\circ},5$  , quand à Paris le thermomètre était à  $+30^{\circ},8$  : différence ,  $40^{\circ},3$  ) , éprouva une difficulté notable à respirer. Provenait-elle de la prodigieuse hauteur où s'éleva son ballon , ou de la rapidité avec laquelle il traversa des couches d'air excessivement rare ? Je devrais préférer cette dernière explication , me proposant de soutenir que notre système respiratoire s'accommode peu à peu à la rareté de l'air ; mais il ne m'appartient pas d'interpréter ce que des savans tels que Saussure , Humboldt et Gay - Lussac , disent avoir éprouvé dans les hautes régions de l'atmosphère.

Lorsque nous passons assez brusquement dans un milieu plus raréfié , non d'une manière aussi marquée que les aéronautes , mais sans quitter notre sol , quand la pression atmosphérique diminue assez vite , que le baromètre descend d'un ou plusieurs millimètres , l'air renfermé dans notre corps se raréfie avec la même rapidité , le sang et les humeurs éprouvent aussi une excessive dilatation , et chez des individus prédisposés , sans doute , peuvent occasionner une distension dans le tissu des vaisseaux , les entr'ouvrir , les déchirer. « De là , dit le docteur Mejan , les apoplexies , les paralysies , si l'épanchement se fait sur le cerveau , l'origine des nerfs ou les nerfs même ; l'asphyxie , l'hémop-

tysie, la mort subite, si c'est sur les vaisseaux du cœur ou ceux des poumons. » Le même docteur a tracé un tableau de ces diverses attaques comparées avec la marche du baromètre, et mon ami, feu le docteur Pagès, lui en avait fourni un semblable, d'après sa pratique et mes observations météorologiques de 1802 et 1803.

Après avoir parlé de la diminution du poids de l'air sur notre corps, examinons ce qui nous arrive lorsque, au contraire, sa pression augmente considérablement, si nous descendons dans des mines profondes, ou dans la mer avec la cloche des plongeurs.

Les mineurs descendent dans leurs puits avec des échelles ou dans les tonnes qui servent à remonter la houille, le sel, le fer et autres minerais qu'ils vont exploiter. La mine de Valenciana au Mexique a 531,5 mètres de profondeur; celle d'argent d'Andreasberg dans le Harts, et celle de fer de Persberg en Suède, en ont environ 780. Les ouvriers y vivent, y travaillent, en sortent, sans s'apercevoir que l'air ait plus de densité dans ces souterrains; l'amateur qui les visite y souffre plus ou moins; mais ne peut-on pas l'attribuer à la terreur involontaire qu'il ressent en se voyant suspendu dans un gouffre effroyable, ou bien à la fatigue, s'il descend pendant une ou deux heures par des échelles verticales? Toutes les fois que j'ai visité des mines ou des grottes, je n'ai pu me défendre d'une espèce de crainte d'y rester! Mes sensations étaient d'autant plus pénibles, que j'avais pénétré plus avant, ou que j'avais trouvé plus de difficultés. Quand il avait fallu m'introduire par des passages étroits, marcher courbé, ou ram-

per, m'accrocher à des cordes, enjamber les bords glissants d'un précipice, j'étais véritablement oppressé, et il me semblait que je respirais plus librement en revoyant la lumière du jour et la verdure. C'étaient certainement pour moi des impressions morales, plutôt que physiques.

Le docteur Halley descendit dans la mer à 81,2 mètres de profondeur, et ne fut pas incommodé par la compression de l'air qui l'entourait dans sa cloche.

Cet appareil a reçu depuis quelques années de très-grands perfectionnemens; on peut à présent renouveler l'air lorsque la respiration l'a vicié, le diriger comme l'on veut, non-seulement par des signaux transmis à ceux qui le manœuvrent, mais encore sans leur secours, etc. Quelque intéressans que fussent ces détails, ils allongeraient trop mon mémoire; bornons-nous à dire que, si la cloche descend et remonte bien doucement, les pêcheurs et les ouvriers qui vont travailler au fond de la mer, n'éprouvent aucun accident, et s'habituent à un changement de pression qui peut aller jusqu'à neuf fois celle de l'atmosphère.

Quelques personnes ont prétendu que la pression dans la cloche de plongeur devenait insupportable; que le sang, comprimé, sortait par les yeux et les oreilles; que les mêmes effets avaient lieu lorsqu'on remontait, par la réaction des vaisseaux sanguins ou de l'air qu'ils renfermaient, qui occasionnerait leur rupture si la dilatation s'effectuait trop vite dans la cloche. D'autres parlent d'une compression douloureuse dans les oreilles, causée par l'action de l'air sur la membrane du tympan; elle n'a pas lieu si le mouvement de la cloche est bien

uniforme , et elle se dissipe par une bouffée d'air qui met en équilibre les deux forces qui tiraillaient cette membrane.

Les plongeurs qui sont cuirassés , comme l'a proposé Klingert , ressentent plus vivement la pression de l'eau sur leurs membres , que lorsqu'elle s'exerce sur tout leur corps.

Je pense que ces différentes sensations varient selon la force et le tempérament des individus , comme celles que l'on éprouve sur des montagnes très-élevées , et l'expérience suivante confirme mon opinion.

Le docteur Colladon , voulant s'assurer par lui-même des effets produits dans la cloche de plongeur , descendit , en 1820 , au fond de la mer avec un de ses amis , à Howth près de Dublin , où des ouvriers étaient occupés à déblayer l'entrée du port. Dès que leur cloche plongea dans l'eau , ils ressentirent sur le front et dans les oreilles un sentiment de pression qui augmenta pendant quelques minutes , comme si un cercle de fer leur serrait la tête. M. Colladon le supportait sans souffrir , il se trouvait dans un état d'excitation , comme s'il eût bu quelque liqueur spiritueuse ; mais son compagnon souffrait tellement qu'on fut obligé de suspendre la descente ; il était pâle ; ses lèvres étaient décolorées ; il semblait prêt à s'évanouir : son abattement provenait de la violence de la douleur jointe à un sentiment de crainte qu'il ne pouvait surmonter. Arrivés au fond , toute sensation désagréable disparut , comme nous avons vu la fatigue cesser lorsqu'on arrivait sur le sommet d'une montagne élevée. Le docteur Colladon et son ami restèrent plus d'une heure avec les ouvriers , qui tra-

vallent jusqu'à dix heures de suite au fond des eaux. En remontant , il leur semblait que leurs têtes grossissaient , que tous les os étaient sur le point de s'en séparer.

En admettant que l'on s'accoutume à respirer un air très-condensé , si la pression s'est faite graduellement , nous concevons que la plus petite différence , si elle est brusque , se fasse sentir très-vivement. M. Martin Triewald raconte qu'un pêcheur de 63 ans , qui avait fait ce métier toute sa vie sans inconvénient , sentit une pression insupportable , jeta du sang par le nez et les oreilles , un jour que , par accident , on lâcha la corde de sa cloche , qui tomba seulement d'une toise de haut.

Pour nous résumer , entre 7028,3 mètres qu'atteignit Gay-Lussac , et 81,3 mètres de profondeur dans la mer , où parvint le docteur Halley , la différence de pression est énorme. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle l'est bien plus que l'addition de ces deux extrêmes ne paraît l'indiquer ; que la compression de l'air dans la cloche est beaucoup plus considérable que celle qu'éprouvent les mineurs environ neuf fois plus bas.

Concluons donc de tout ce qui précède , que , si nous arrivons bien graduellement et sans trop d'efforts dans l'air le plus raréfié ou le plus condensé , où il nous soit possible de vivre , notre corps s'habitue à la différence de pression qu'il éprouvera ; mais que nous pouvons être affectés du plus léger changement de cette pression ou du ressort de l'air , s'il est accidentel ou s'opère d'une manière presque subite.

Les effets de la pression de l'atmosphère sont , nous le répétons , modifiés par sa température , sa

sécheresse ou son humidité, les vents, et j'ajouterai sa plus ou moins grande pureté. L'électricité joue, je crois, un grand rôle dans les sensations qu'éprouvent certaines personnes dont les nerfs sont plus irritables, celles qui ont reçu des blessures graves, qui ont subi des amputations, celles qui sont atteintes de douleurs rhumatismales, etc. Je ne répugne pas à les considérer comme des *Météoroscopes*, ainsi que plusieurs animaux et quelques végétaux même. La plus grande difficulté peut-être est de les étudier, de distinguer chez les premiers les diverses actions qui s'exercent simultanément sur leurs organes, et de comprendre les mouvemens des autres; car, comme l'observe l'abbé Dicquemare à propos de ses actinies, ce sont des animaux, et, comme tels, ils peuvent être affectés par des causes différentes et même intérieures.

Je vais rapporter succinctement quelques observations des naturalistes qui se sont anciennement occupés des baromètres vivans.

Le P. Cotte veut que tout le monde se ressente plus ou moins des changemens de temps, selon que l'on est plus ou moins sain, et selon qu'ils se font plus ou moins subitement.

Le poids de l'atmosphère, d'après Sennebier, ne peut varier beaucoup sans faire sentir ses variations sur l'économie animale; aussi les personnes faibles éprouvent un malaise, surtout lors de l'abaissement du baromètre, qui annonce que le poids qui comprime leurs vaisseaux et leurs organes a diminué.

Steighner dit que les personnes qui ont eu de grands abcès, des fractures, des blessures considérables, ou de grandes pertes de sang, éprouvent,

à l'approche d'un changement de temps , des douleurs extraordinaires

Brydone cite une dame suisse que tous les changemens de temps affectaient prodigieusement ; elle ressentait des commotions électriques lorsque l'air était saturé d'électricité , ce que l'auteur attribue à ses vêtemens de soie et aux épingles et fils d'or dont sa coiffure était garnie.

L'abbé Bertholon et Van-Swinden , entre beaucoup d'exemples , parlent d'un homme qui avait perdu , par accident , un doigt vers la seconde phalange , et qui , à l'approche d'un orage , éprouvait dans le reste de ce doigt , le bras et jusqu'à l'aisselle , des secousses plus ou moins fortes , accompagnées d'un sentiment de brûlure , selon que l'air était plus ou moins électrique.

Ils rapportent également qu'un fossoyeur , qui avait eu un abcès au cou mal guéri , de manière qu'il ne pouvait pas tourner la tête , se sentait soulagé , et la remuait en tout sens à l'approche d'un orage.

De Luc dit qu'un de ses amis remarquait très-distinctement l'action du fluide électrique sur ses nerfs.

Toaldo reconnaît que tous les animaux , et les oiseaux surtout , sont sensibles aux plus légères modifications de l'air ; qu'ils sont agités , tristes ou gais , à mesure qu'ils acquièrent ou qu'ils perdent le feu électrique qui les anime.

Van-Swinden s'est occupé pendant quelque temps des poissons nommés *bisgurn* , qui montent et descendent dans leur bocal , s'agitent dans le sable et troublent l'eau , ou viennent à sa surface respirer l'air , quand le temps veut changer. Lors-

qu'ils restent tranquilles on a vraisemblablement du beau temps à attendre.

M. de la Chapelle a publié dans les *Mémoires de l'Académie* l'histoire et les pronostics d'un autre poisson météoroscope.

Les écrevisses , selon plusieurs naturalistes , éprouvent , dans les temps d'orage , une sorte d'angoisse sous l'eau.

L'abbé Dicquemare observa plusieurs années une sorte d'anémone de mer ( actinie , genre de polype ) qui lui annonçait les changemens de temps ; elle se fermait s'il devait faire du vent ou de la pluie , et se retirait sur elle-même en cas d'ouragan ou de tempête , s'ouvrait pour le beau temps , et allongait le corps pour marquer le beau fixe.

Quatremer-d'Isjonval trouva dans les araignées tendeuses un baromètre naturel.

Les grenouilles , et particulièrement les rainettes , ont été observées par des curieux ; elles plongent ou sortent de l'eau , nagent ou grimpent sur les arbres , et coassent selon le temps qu'il doit faire.

Le docteur Meyer de Gottingen a cherché à expliquer les pressensations qu'éprouvent les animaux des diverses classes , et l'homme le plus parfait de tous , avant le temps sec et beau , avant la pluie et les ouragans.

De tous les baromètres animaux , les sangsues sont peut-être ceux dont on s'est le plus occupé. Un curé des environs de Tours , qui les avait beaucoup observées , publia qu'on pouvait par leur moyen savoir , vingt-quatre heures à l'avance , le temps qu'il devait faire. Si elles restent au fond de leur bocal , étendues ou roulées , si elles montent à la surface de l'eau et au dessus , si elles

s'agitent ou si elles se fixent , ce sont autant de présages de pluie , de vent , de brouillard , d'orage ou de beau temps.

Valmont du Bomare répéta les expériences du curé de Tours pendant quinze jours , et il conclut que les sangsues de Chantilly ne présentaient pas les mêmes phénomènes.

Bosc s'est assuré que quatre de ces animaux mis ensemble présentaient , la plupart du temps , chacun une indication différente ; cependant il n'y a pas de doute , dit ce savant , que l'influence des variations de l'atmosphère n'agisse sur eux.

Plusieurs amateurs , quelques pharmaciens , ont continué à considérer les sangsues comme indicateurs du temps , et W. Peck , en Angleterre , qui a persévéré près de neuf ans à les observer , reconnut leurs pronostics à l'approche des changemens de temps , précisément comme le curé des environs de Tours.

Quelques plantes , le mouron et le liscron entre autres , ferment leurs fleurs aux approches de la pluie , ce qui a fait donner à la première le nom de *baromètre des paysans* ; beaucoup de légumineuses replient leurs feuilles dans les mêmes circonstances ; le *calendula pluvialis* , et le *portiera hygromelia* doivent leur nom à cette propriété d'annoncer la pluie. Les fleurs de la belle-de-nuit sont fermées au grand jour ; c'est au soleil de midi que celles du *gorteria rigens* s'épanouissent.... etc.

Nul doute que le règne végétal ne puisse nous fournir , comme les animaux , des indices sur les variations de l'atmosphère , qui influe sur tout ce qu'elle entoure.

Les anciens ont tiré des pronostics du chant des

oiseaux et des cris de divers animaux ; quand les poules secouent leurs ailes , que les oiseaux d'eau plongent , quand les chats se peignent , quand les vers sortent de terre , et les limaçons de leurs trous , que les araignées de caves montent dans nos appartemens , quand les mouches et les cousins nous piquent plus que de coutume , etc. , ce sont des annonces , ou , si l'on veut , de premiers effets des changemens de temps.

Quelques météorologistes , quelques agriculteurs ont recueilli ces indications ; mais , à ma connaissance , on ne les a pas comparées entre elles et avec la marche des instrumens exacts. On croit que ceux-ci seuls et les résultats rigoureux qu'ils nous procurent , méritent de nous occuper , et les *Baromètres vivans* ne sont pas même mentionnés dans les ouvrages nouveaux. J'ai cru devoir appeler l'attention des savans naturalistes sur un sujet qui peut devenir du plus grand intérêt entre leurs mains.

Je choisis dans le nombre des observations que j'ai recueillies , celles que je puis présenter comme authentiques.

— M. P. de P... se cassa la jambe dans une chute , il y a quelques années ; il ressent une douleur assez forte pour le faire boiter , lorsque le baromètre baisse sensiblement , surtout en hiver ; mais il boite aussi quand , dans cette saison , après des pluies soutenues , le temps se remet au beau.

— M. S... eut , il y a trente ans , la jambe droite coupée au dessus du genou d'un large coup de sabre. Parfaitement rétabli , il ne boite pas du tout dans les temps ordinaires , ni lorsque le temps change peu à peu , mais , dans les circonstances

qui font baisser presque instantanément le baromètre , et selon qu'il descend plus ou moins , il éprouve une démangeaison sur sa cicatrice , puis de la douleur le long de la jambe ; il marche avec peine , et , si la cause augmente , une forte douleur dans la région soustarsienne fait qu'il peut à peine appuyer le pied et se tenir droit.

— M. le chevalier de L... avait reçu , à la guerre , de nombreuses et graves blessures , à la suite desquelles on fut obligé de lui faire l'amputation du bras gauche. Toutes les fois que le temps change d'une manière bien marquée , surtout en été quand il survient un orage , que le vent tourne au sud , que l'air est très-humide , il ressent des démangeaisons à ses cicatrices , qui augmentent et deviennent douloureuses , si ce changement s'est fait promptement ; s'il dure quelque temps , il lui semble alors que ses sensations se prolongent au delà de son moignon , tout le long du membre qui lui manque , et jusqu'au bout des doigts ; et ce n'est qu'en serrant fortement le poignet droit , que , par sympathie , il éprouve du soulagement. Il a remarqué , nous dit-il , que , depuis quelques années , ces effets de l'air étaient moins sensibles chez lui , ce qu'il attribue à son âge et à l'habitude.

— M. le baron de la G... a des attaques de goutte nombreuses et très-souffrantes , en été comme en hiver. Il n'a pas remarqué que les paroxysmes de son mal fussent plus fréquens ou plus longs , selon les saisons ou les changemens de temps. Doué d'une excessive sensibilité nerveuse , il prétend les pressentir vingt-quatre heures d'avance. Je me suis assuré que les modifications de l'air agissaient sur ses organes lorsqu'il ne souffrait point ; mais je dois

dire qu'il a beaucoup de connaissances en tout genre ; qu'il peut juger de l'état du ciel , de la marche des nuages en bon observateur , ce qui contribue vraisemblablement avec ses affections à rendre ses pronostics plus certains.

— M. L..... , avocat , d'Alais , atteint , dans sa jeunesse , de douleurs rhumatismales , eut , il y a dix ans , une attaque plus sérieuse qui le retint assez long-temps au lit , souffrant de vives douleurs , particulièrement sur les épaules et les avant-bras.

Quoique entièrement rétabli , il éprouve , toutes les fois que le temps change d'une manière sensible , toutes les fois que l'électricité de l'air se manifeste , et lors des menaces d'orage , une sensation particulière dans les parties jadis affectées par le rhumatisme. C'est d'abord une sorte de démanégeaison , légère si la cause qui l'excite est encore faible , puis des crispations de nerfs , des tiraillemens , une palpitation , qui deviennent plus forts et durent davantage proportionnellement à la variation atmosphérique qui les occasionne.

M L..... pressent un orage avant que les nuages et le tonnerre l'annoncent , et l'irritation qu'il éprouve lui fait juger son approche et son intensité. On le soulage en le frictionnant , si la cause est lointaine et passagère ; mais ses amis l'ont vu cesser de manger au milieu d'un repas , s'arrêter et pouvoir à peine se soutenir à la promenade.... Alors ils le ramènent chez lui plus ou moins malade , en attendant l'orage qu'il avait annoncé. Il m'a raconté que plus d'une fois dans la nuit , il avait été éveillé , non par le bruit du tonnerre , mais par l'oppression qui l'agitait , parce que le temps devenait orageux ; ce n'était que le lendemain , quelquefois au

milieu du jour , que l'orage éclatait. Si , après une longue sécheresse , le temps change tout d'un coup , nous a-t-il dit , la première impression de l'humidité lui est plus sensible que sa durée ; et il ne ressent qu'un peu de picotement dans les cas contraires , lorsque , après de longues pluies , le temps se remet au vif , et que le ressort de l'air augmente.

— M. P. ... , mon concitoyen et mon camarade de collège , suivit nos armées en Espagne , en Allemagne , en Russie , comme chirurgien-major ; il obtint sa retraite après vingt-six ans de service , atteint de douleurs rhumatismales atroces , fruits de ses bivouacs et de ses fatigues , et revint à Alais.

Toutes les fois que la densité de l'air diminuait sensiblement , il éprouvait une augmentation notable de douleurs dans les articulations d'abord , puis dans tous les membres. *Ton baromètre doit baisser* , me disait-il alors , et il rencontrait toujours juste.

Je ne dirai pas que son mal cessait lorsque la colonne mercurielle s'arrêtait ou remontait ; mais , en général , il se trouvait mieux dans cette dernière circonstance , et lorsqu'elle se tenait au dessus de son médium.

Il avait , à certaines époques , de fortes attaques , et devenait tout-à-fait perclus ; alors il ressentait du soulagement si le baromètre était ascendant , et souffrait davantage s'il baissait.

Quand le ciel était pur et l'air calme , qu'il n'y avait aucun signe perceptible de changement de temps , on ne pouvait supposer que l'imagination de M. P... fût frappée ( tous nos concitoyens connaissent la franchise de son caractère et sa véracité ) , il ressentait , comme il le disait et comme

le baromètre , une diminution dans le poids de l'atmosphère , et présageait d'avance le vent du sud et la pluie.

J'avais commencé un tableau comparé des souffrances de M. P.... avec la marche de mes instrumens météorologiques , lorsque la mort m'enleva cet ami !...

— M. le comte de F.... avait reçu à l'armée de très-graves blessures d'armes blanches et de coups de feu ; quand le temps changeait , et particulièrement quand l'humidité augmentait , que la densité de l'air diminuait , et avant les orages , il ressentait de très-vives douleurs. Il souffrait aussi assez souvent sans que le temps changeât sensiblement... *Général , votre baromètre est en défaut , lui disait-on ; les vôtres ne se trompent-ils donc jamais ?* répondait-il.... Non , aurions-nous pu répliquer , ni vous , ni nos instrumens n'avez point fait erreur ; c'est nous qui ne savons pas interpréter votre langage.

— M.<sup>me</sup> la marquise de M... éprouvait une sorte d'affection nerveuse toutes les fois que le baromètre baissait sensiblement , surtout en été. Elle se trouvait oppressée , ses forces , son courage , étaient anéantis ; elle avait des crispations de nerfs dès que le ciel était à l'orage. Je suis convaincu que les qualités de l'air agissaient sur elle avant que les nuages , les éclairs ou le tonnerre se manifestassent , avant qu'aucun signe apparent pût influencer sur son imagination.

Il lui est arrivé plusieurs fois , dès le matin , de me dire : *que marquent vos instrumens ?... les miens annoncent un orage pour l'après-midi...* Effectivement mon baromètre baissait , le thermo-

mètre et l'hygromètre montaient , l'électromètre se chargeait promptement ; bientôt après les vents soufflaient , de gros nuages s'amoncelaient , des éclairs les sillonnaient , et des détonnations fréquentes en augmentaient le nombre , jusqu'à ce qu'ils se réduisissent en pluie ou en grêle , ou qu'un ouragan impétueux les entraînaît plus loin.

En disant que M. P... et M.<sup>me</sup> de M... ressentait , quelques heures à l'avance , les orages et les changemens de temps , je ne prétends certainement pas qu'ils devinâssent autrement que mon baromètre quand il me les fait présager pour la nuit ou le lendemain. Si l'air est calme près de la terre , par exemple , et le ciel bien couvert ou sans le moindre nuage , le vent que j'annonce d'après la marche de mes instrumens , peut ne devenir sensible pour nous qu'un peu plus tard ; il nous amènera du froid ou de la pluie , mais il existe déjà lorsqu'il agit sur la colonne de mercure et sur les organes des baroscopes vivans.



DU MOUVEMENT DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS DANS  
LA LOCALITÉ.

Par M. PH. EYSSETTE , Avocat.

Lu en séance publique en août 1835.

UN homme vraiment supérieur , dont la réputation est plus que locale , plus que nationale , européenne , a défini la civilisation , le développement de la condition extérieure et générale , et celui de la nature intérieure et personnelle de l'homme , c'est-à-dire , le perfectionnement de la société et de l'humanité.

C'est sous ce double point de vue que nous aurons à considérer le mouvement de la littérature et des arts dans la localité, et à enchaîner au mouvement général de la civilisation elle-même, ce tableau qui ne serait, sans cela, qu'une statistique dépourvue de pensée ou l'ostentation d'une stérile richesse.

La sociabilité se manifeste par la foi, base de toute institution sociale.

L'humanité par la poésie, expression de sa nature intérieure.

De là la classification du sujet en deux parties. Partie sociale ou de foi ; partie artistique ou de poésie.

Et d'abord, la foi qui manque au corps social, cette foi en Dieu, dans le pouvoir, dans la justice, dans la famille, cette foi en soi-même, ne s'improvise pas à l'aide de moyens purement humains.

Elle est un don providentiel, une inspiration de l'exemple.

Sans doute ! mais il est une voie sûre, quoique bien plus longue, pour nous ramener jusqu'à elle ; c'est la diffusion des lumières.

Car nous n'appartenons pas à cette école qui, tout en reconnaissant leur salutaire influence, voudrait néanmoins la circonscrire dans un cercle d'intelligences d'élite, comme si la sève ne devait pas circuler dans les infériorités et jusque dans les dernières ramifications de l'arbre ; comme si quelqu'un avait la puissance de dire au courant lumineux qui a l'instantanéité de la foudre : tu n'iras pas plus loin !

Messieurs, un monopole intellectuel n'est pas plus possible que tout autre.

Il est plus impossible aujourd'hui que tout autre encore.

La science ne s'épanche plus goutte à goutte , mais à flots ; eh bien ! qu'elle s'épanche par torrens !

C'est au nom de la science que se fit autrefois une scission éclatante. C'est au nom de la science que doit se faire une éclatante réconciliation.

Déjà les Cuvier et les Champollion ont fait autant pour la foi que ses plus éloquens missionnaires , et c'est aujourd'hui qu'on peut dire des erreurs amenées par le siècle précédent ce que Cornille , par la bouche du Cid , disait de l'invasion barbaresque :

Le flux les apporta , le reflux les emporte !

La première des sciences sociales est la philosophie , cette philosophie chrétienne , qui détermine en ce moment un mouvement religieux à qui tout rend hommage ; mouvement qui , pour refluer du centre à la circonférence , n'en est pas moins sensible sur tous les points , et dont nous-mêmes avons senti toute la bienfaisante chaleur.

Il est vrai que ce mouvement a parmi nous et dans la localité plusieurs de ses plus graves représentans , de ses plus influens propagateurs , et la philosophie chrétienne un grand nombre de chaires et de disciples.

L'alliance de la science et de la foi est proclamée dans nos temples comme dans nos écoles C'est ce symbole qu'on y élève en signe de régénération sociale et locale.

Il manquait un centre spécial , un foyer d'élaboration préparatoire , tel qu'il en existait au moyen-âge , et qu'il n'en existait plus depuis long-temps

parmi nous, empreint d'un caractère scientifique et religieux.

Les solitudes de Valbonne avec les ruines de leur vieille abbaye vont voir réparer des ruines bien plus déplorables encore : celles amoncelées par l'esprit d'incrédulité.

Là, aidée du silence et du recueillement, la philosophie chrétienne viendra féconder encore le fruit de la science, et le mûrir pour la civilisation.

Et, comme la foi est sœur de la charité, nous dirons que, parmi les sciences sociales, la science de la charité a fait de grands pas. Il ne pouvait en être autrement. Le sentiment devance toujours la pensée.

Il y a un an à peine, dans une période de calamité publique, elle se révélait à nous avec tous les trésors de sa magnificence, admirable d'énergie, d'activité, d'organisation ! Et certes, son triomphe fut si beau, si légitime, si vrai, qu'il éclipsa toutes les rivalités envieuses, dépassa toutes les prévisions humaines, et nous fit remporter sur toutes les cités de France, même sur son orgueilleuse capitale, la palme du courage, du calme, de la concorde, de la civilisation.

Cette charité s'est-elle démentie ?

Nos établissemens sont là pour répondre par des faits et des chiffres, résultat positif, moins éloquent sans doute, mais aussi satisfaisant que le témoignage secret de la bonne conscience.

Chaque jour la charité revêt une forme plus ingénieuse ; chaque jour elle crée des associations, des institutions même, et ses bienfaits vont chercher la plaie sociale jusque sous les haillons du vice et dans les fanges de la cité.

C'est peu de mettre la main à l'œuvre pratique ; elle prend la plume et s'élève jusqu'à la théorie.

Vous aviez fait un appel à la science , mais à la science de la charité , lorsque vous aviez mis au concours cette grande question sur l'amélioration des établissemens d'enfans-trouvés , question immense , toute palpitante d'intérêt et d'actualité.

C'est de la cité qu'on a répondu à votre appel. <sup>1</sup>

Avec quelle netteté de principes , avec quelle exactitude de détails , avec quelle étude de la pensée religieuse dont ces établissemens ne sont que la magnifique expression ? Vous le savez , Messieurs , vous qui avez décerné la couronne.

Et maintenant que seraient la science du vrai et la science du bien sans la science de l'avenir ?

Eh bien ! dans le sein même de la cité se prépare une œuvre toute d'avenir , une œuvre de décentralisation matérielle et intellectuelle <sup>2</sup> , destinée à mettre dans tout leur jour les véritables bases de l'économie sociale chrétienne.

Elle comprendra les branches les plus importantes du pouvoir , et , dans l'enchaînement de ces branches , combinera d'une manière égale et rationnelle les deux grands principes de liberté et d'autorité.

Ce système reposera sur le lien de toute société : l'association du travail ; mais , en alliant les conditions universelles et absolues de l'ordre avec les libertés que réclame l'esprit du siècle , et qui se

<sup>1</sup> Mémoire de M. Remacle , avocat , sur les établissemens d'enfans trouvés. Cet ouvrage est sous presse et va paraître incessamment.

<sup>2</sup> *De la Centralisation administrative* , par M. F. Béchard , aujourd'hui député du Gard.

résument dans la liberté matérielle et industrielle , et dans la liberté intellectuelle et religieuse.

Il aura pour but de substituer au principe destructeur de l'individualisme la loi conservatrice de la sociabilité , et au système matérialiste de l'équilibre des pouvoirs , une politique fondée sur l'esprit de famille , de corps , de cité , de patrie , de religion , l'esprit public , enfin , âme de la société , principe de sa vie , de sa force , de ses progrès.

La science de l'histoire est aussi celle de l'avenir ; car elle est une leçon donnée aux générations futures par leurs devanciers ; car ce n'est qu'au reflet de l'avenir que s'émeuvent et se colorent les cendres mortes du passé.

Les études historiques ont pour représentans dans la localité la plume qui nous fait assister à la marche progressive de l'esprit humain depuis une ère de régénération , et d'autres qui depuis quelques années ont entrepris de fouiller le terrain brûlant de l'histoire contemporaine , et celui plus brûlant encore de l'histoire locale.

Pour compléter notre pensée sur l'état des sciences sociales , nous dirons qu'elles ont pour organes et pour foyers habituels des chaires religieuses , dont l'écho ne doit point retentir dans cette enceinte , un enseignement qui , formant la jeunesse à la loi du progrès , depuis la modeste école chrétienne jusqu'au cours scientifique , formule ses leçons en exemples et marche pour constater le mouvement ; enfin un barreau que Paris ne répudierait point , et où les plus brillantes réputations s'honorent d'avoir fait leurs premières armes.

Quant à la science artistique , elle a déjà compris sa mission. Elle a reflété la première les religieu-

ses tendances du siècle et sa réaction spiritualiste.

Elle a fouillé dans le moyen-âge. Elle a repris la poésie légendaire ; mais en tempérant la naïveté et la candeur par ce je ne sais quoi de grave et de philosophique que donne l'expérience des hommes, des choses et des temps.

La poésie du dix-neuvième siècle remplit auprès de l'humanité le rôle de ces nourrices antiques, dont parle Homère, qui devenaient les conseils et les confidentes des héros qu'elles avaient bercés dans leurs bras et endormis de leurs chants.

Mais laissant de côté les conditions imposées par le siècle à la poésie pour être à la hauteur de sa mission sociale, conditions formulées il n'y a pas si longtemps encore dans une publication remarquable, nous dirons que le mouvement artistique gravite autour de deux têtes, qu'il a pris deux hommes pour symbole. <sup>1</sup>

Le premier avec une fierté de pinceau toute méridionale a déjà marqué sa place au milieu de nos plus grands peintres nationaux. C'est lui qui a jeté une admirable page de Tacite dans cette basilique impériale, tout empreinte des souvenirs de la vieille Rome, reste d'une sanglante et voluptueuse civilisation.

C'est lui qui, puisant aux grandes sources, a pris le Christ à l'aurore de sa gloire parmi les hommes, au moment où un rayon visible de cette gloire tombe sur son front avec l'onde poétique du Jourdain, pour le suivre sur les pas de Michel-Ange jusqu'à sa transfiguration complète, à sa révélation foudroyante au dernier jour de l'humanité.

<sup>1</sup> MM. Sigalon et Reboul.

Déjà s'élève dans Paris l'humble *chapelle Sixtine* où le pinceau de notre compatriote, comme la baguette d'Armide, va transporter les fresques du Vatican avec toutes les sublimes terreurs du *jugement dernier*.

Oeuvre de patience et de génie qui va, se déroulant chaque jour, comme sous les doigts de l'archéologue le manuscrit précieux exhumé de la nuit et de la poudre des archives, ou la feuille de papyrus trouvée dans les débris d'Herculanum, se déroule avec une religieuse lenteur, imprimant ses caractères pulvérulens sur le vélin qui doit lui donner une nouvelle existence.

Et quand la pensée créatrice, à force d'art et de labeur, se sera reflétée sur une admirable copie, y aura trouvé une résurrection brillante, une nouvelle glorification, Rome, notre antique métropole, s'applaudira elle-même de devoir à Nismes, à cette colonie qu'avait doté son amour avec tant de munificence, cet acte de gratitude filiale et de pieuse réhabilitation !

Formée à l'école et à l'exemple d'un si grand maître, notre jeunesse va s'inspirer aussi du ciel et des monumens d'Italie ; et, tandis que la capitale des arts reçoit, à son tour, nos colonies, des jeunes talens plus modestes se plaisent à émailler de fleurs les produits de l'industrie locale, et semblent souffler toute la poésie de leurs pinceaux à ces tissus dont la variété et la richesse sont aussi une des gloires de notre patrie.

Que dirai-je maintenant d'un talent, qui, surmontant des obstacles réputés jusqu'à ce jour invincibles, a eu le mérite immense de comprendre ce que devait être la poésie du dix-neuvième siè-

cle , dans un temps où le champ dévorant de la politique absorbait toute l'attention comme toutes les activités , et séchait toutes les croyances ; qui a eu le mérite bien plus grand encore de donner à l'art une considération qu'il n'avait jamais eue dans ces contrées ?

Tout ce qu'il m'est permis d'en dire , c'est que le nom de notre patrie sera désormais inséparable de celui de son poète , et que jamais exemple ne fut plus fécond en nobles et consolans résultats.

Notre ciel du midi a vu des pléiades de jeunes lyres se grouper autour de cette constellation. Chaque site , chaque accident de notre pittoresque paysage a son chantre , chaque ville , chaque hameau son poète. Je ne les nomme point ; leurs noms se pressent sur toutes les lèvres.

La poésie n'avait jamais été si florissante dans ces contrées. Jamais aussi peut-être n'avait-elle parlé plus digne et plus noble langage.

Faut-il attribuer ce fait constant aujourd'hui au travail qui se refait dans les intelligences , aux tendances du siècle , à ce dogme de perfectibilité qui poursuit sa marche à travers les âges et les obstacles ?

Ou ne faut-il pas en faire hommage aux progrès de la raison publique , à l'amélioration des mœurs locales , aux nouveaux organes de publicité , à cette station de calme toujours si féconde après les commotions politiques ?

Lorsqu'au sortir de la tourmente révolutionnaire la poésie de Delille et la prose harmonieuse de Chateaubriant et de Bernardin de Saint-Pierre vinrent à se faire entendre , on s'écria : *nos malheurs sont finis*. C'était la colombe apportant à l'homme le rameau de paix et de réconciliation.

Et, ce que nous disons de la poésie proprement dite, s'applique aussi à cette poésie tout extérieure et toute populaire, celle des monumens.

Qui pourrait nier l'influence du ciseau et du burin ? Ce n'est pas sur notre sol méridional et devant ces admirables débris de la domination romaine, qui lient le nom de cette cité à celui de l'antique reine de l'univers.

L'histoire d'un peuple est dans son architecture.

Aussi a-t-elle bien mérité de l'art et de la cité la main habile et patiente <sup>1</sup> qui, dans les plus humbles proportions, mais avec la plus rigoureuse exactitude de détails, a reconstruit pierre par pierre tous nos monumens romains, et fait pour l'architecture ce que faisait pour les monumens littéraires, dans l'ombre du cloître, la plume fidèle et non moins patiente du Chartreux et du Bénédictin.

Aussi a-t-il bien mérité de l'art et de la cité le pinceau <sup>2</sup> qui, déroulant une des plus belles pages de notre histoire locale, nous a peint un de nos plus poétiques rois à genoux devant nos monumens ; un noble roi, Messieurs, qui mesurait avec l'épée de Marignan des futs de colonne, et inclinait sur quelque inscription effacée le front que n'avaient pu voir incliné les portes de l'Escurial.

Seraient-elles sans inspiration ces Arènes avec leurs souvenirs de gladiateurs et de persécutions ; ces Arènes où la Rome des Césars, la Rome décrépite et dégradée, venait se refaire aux allures de la royauté ; ces Arènes si belles dans nos jours d'enthousiasme, quand leurs gradins sont voilés

<sup>1</sup> M. Pelet.

<sup>2</sup> M. Colin.

d'un peuple immense , dont l'effervescence déborde de toute part comme d'une coupe pleine ! Seraient-ils sans inspirations ces chapiteaux corinthiens aux feuilles d'acanthé si délicatement brodées , qui , par un instinct irrésistible , nous ont fait consacrer aux beaux-arts le temple dont ils sont la riche , l'élégante décoration !

Il n'y a pas jusqu'à cette Tour , sentinelle oubliée d'une civilisation morte , qui ne fasse battre le cœur du citadin rentrant dans ses foyers aux douces émotions de la patrie !

Bientôt un symbole plus noble et empreint d'une bien autre moralité , symbole de la patrie universelle , va planer au dessus de cette ville et de ses passions.

Ce sera la coupole aérienne de ce monument qui vient de donner à l'architecture locale l'occasion de déployer ses efforts et de signaler ses progrès , monument que la munificence civique vient , d'un élan instantané , de consacrer à la religion.

Artistes et poètes , vous viendrez chercher l'inspiration sous ses voûtes mystérieuses au jour demi-voilé des vitraux.

Orateurs sacrés , vous viendrez y dérouler toutes les richesses bibliques , toute la poésie des livres saints , qui se reproduira au dehors peinte , taillée , sculptée pour les yeux du simple et de l'ignorant.

Plus loin un monument d'un style plus sévère , mais non moins relevé , va se poser dans de grandes et nobles proportions. Sanctuaire de la justice , tout y rappellera sans doute l'empire et la sainteté des lois.

Magistrats , vous viendrez y élaborer dans le silence et le recueillement , ou proclamer dans la

majesté de l'audience les oracles de votre sagesse.

Orateurs du barreau , on y entendra vos voix éloquentes et populaires.

Ainsi tendront tous nos efforts comme toutes nos œuvres vers un même but civilisateur !

Heureux le jour où la patrie elle-même , lasse de dissensions et de haines , donnant satisfaction à tous les grands principes sociaux , élèvera de ses mains deux beaux , deux impérissables monumens : l'un à la religion , dont l'influence , si long-temps méconnue , plane enfin aujourd'hui de toute sa hauteur , et brille de tout son éclat par-dessus nos considérations politiques ; l'autre , aux lois , à la justice nationale , qui lutte avec tant d'efforts et de labeur contre le flux des mauvaises passions.

Et lorsque ces deux colonnes de l'humanité et de la société , assises sur une base large et profonde , auront reçu l'édifice complet de notre civilisation , c'est aux lettres et aux arts que la surveillance de cet admirable monument sera confiée. Ils en seront les gardiens , les conservateurs.

Si quelque pierre se détachait de l'édifice , la lyre renouvellerait le mythe ingénieux de l'ancienne Grèce et les prodiges d'Amphion.

Et , qu'il nous soit permis de le dire en finissant , si , sur ce monument plus hardi et plus magnifique sans doute que la colonne et les arcs de triomphe élevés à la gloire de nos armes , le burin avait à graver des noms immortels , le nom de tous ceux qui porteront la pierre et le ciment avec leurs sueurs et leur veilles , notre Occitanie , cette cité peut-être , ayons le noble orgueil de le croire , y lirait en lettres d'or le nom de ses fils.



**Fraguens.**Par M.<sup>r</sup> ROUX-FERRAND.

.....  
 .....

Le 14 avril 18\*\*.

Je le sens aujourd'hui : le spiritualisme , la poésie , ce besoin d'amour , ce vague indéfinissable qui est en tout et partout , c'est vous , vous seul , ô mon Dieu ! que l'homme cherche incessamment , sans se rendre compte de ses désirs , et qu'il ne trouve que lorsqu'il est digne de vous comprendre et de vous aimer.

.....

J'avais lu , et mes lectures m'avaient laissé froid ; j'avais regardé comme de simples mots , des mots vides de sens et d'idées , les belles pages des Pères de l'Église et des Enfants du désert. Maintenant mon âme , en communion intime avec son Dieu , les comprend et les apprécie : la bouche prononce rarement des paroles d'amour , si le cœur ne les dicte pas. Comment ai-je pu méconnaître si long-temps cette vérité ! comment ai-je pu si long-temps fermer mes

yeux à la lumière, et mon âme à l'amour divin !...  
 Et maintenant, ô mon Dieu ! que mes yeux ont  
 vu et que mon cœur est plein de vous, je vais  
 mourir.... mais calme et heureux : l'épreuve a été  
 terrible, le repos me sera doux, et je vous en  
 remercie comme d'un nouveau bienfait.

17 avril.

C'en est fait.... encore quelques instans, et mon  
 âme aura quitté cette enveloppe terrestre. Une cé-  
 leste joie s'est emparée de tout mon être, et cepen-  
 dant j'ai été bien coupable.... Mais Dieu a pardonné  
 dans sa bonté infinie ; il a vu les remords du pé-  
 cheur, écouté son repentir, et lui a ouvert son  
 sein.... Mon Dieu ! mon Dieu ! je remets mon âme  
 entre vos mains.... Oh ! je ne croyais pas qu'il fût  
 si doux de mourir !...

---

A côté de ces pages sans suite, le père Marcel  
 trouva une lettre adressée à Desmichel. Elle était  
 ouverte ; le temps avait manqué à Auguste pour  
 l'achever : la mort avait arrêté sa plume. — Elle  
 était ainsi conçue :

<sup>1</sup> De la Grande Chartreuse, le 16 avril 18\*\*.

« Je soulève un instant le linceul qui couvre un  
 lit de mort et un corps déjà glacé, pour envoyer un

dernier souvenir , un dernier adieu au seul être qui s'intéresse encore à moi dans le monde des vivans , à celui qui m'a donné les plus doux et les plus fréquens témoignages d'amitié.... Mais ce n'est pas seulement le désir de te faire entendre quelques vaines paroles qui me fait rassembler toutes mes forces , c'est pour rendre à ton affection mieux qu'elle ne m'a donné , c'est-à-dire , les accens de la religion pour les accens de la philosophie.

« Parmi les nombreuses voies qui mènent l'homme à la religion , il en est deux bien opposées : l'excès du bonheur et l'excès du malheur ; mais la première est bien rare ! C'est elle qui faisait dire à M.<sup>me</sup> de Maintenon : « Je n'ai plus de désirs à former ; je suis heureuse , trop heureuse sans doute , car l'excès de mon bonheur me laisse un vide cruel.... Je voudrais être morte ! » — L'autre , bien plus fréquente , hélas ! est comme un débordement d'infortune , une inondation qui fertilise ou dévaste le sol , selon la disposition du terrain , féconde ou bouleverse l'existence d'un homme , selon que son âme reçoit les enseignemens que le malheur y dépose.... Cette route-là , je la connais , car je l'ai parcourue , et la semence divine que portait l'infortune , a fini par germer après de longues luttes et de pénibles combats. — Je conçois , mon cher Desmichel , que l'homme placé sur une troisième voie , celle d'une vie douce et paisible , mêlée de quelques peines faciles à supporter , et qui semblent être là seulement pour faire sentir l'existence , demeure plus long-temps dans une indifférence coupable. Je sais trop qu'il y a des êtres qui s'inquiètent peu de connaître leur origine , leurs rapports avec l'auteur de l'univers , la règle de nos mœurs et le but final

de notre vie ; mais on ne peut voir dans une telle indifférence que le signe d'un honteux abrutissement. Dans tout homme doué de quelque intelligence , il vient enfin le moment où le cœur , en proie à des idées d'avenir , force l'esprit à sortir de cet état de quiétude , et à s'occuper des grandes questions de la religion. Quand cette heure est venue , plus de repos ; il faut arriver à la foi ou mourir dans les convulsions du désespoir. Et je ne parle pas seulement de l'homme qu'agitent les remords , mais aussi de l'homme qui n'a fait ou croit n'avoir fait que le bien dans cette vie ; s'il se repose dans un vague déisme , dans un spiritualisme indéfinissable , mais que cherche rarement à définir l'homme du monde , il faut qu'il appelle à lui l'indifférence , car , aussitôt qu'elle l'abandonne , spiritualisme ou déisme s'enfuient avec elle ! Quelles bases en effet ont ces deux croyances éphémères dans le cœur de l'homme ! Elles ne sont que le résultat de l'effroi qu'inspire le néant , et de l'orgueil qui nous fait repousser d'incompréhensibles mystères. C'est la religion de l'indifférence honnête , comme l'athéisme est la foi des coupables endurcis dans le crime. Le plus souvent le spiritualisme n'est que le crépuscule que précède une nuit pénible à supporter , et que suit un jour radieux et pur. Ainsi des hommes , ainsi des nations : l'unité de Dieu , qu'entrevit le génie de Socrate , le spiritualisme de Cicéron et des grands hommes du siècle d'Auguste , fut le crépuscule pour la Grèce et pour Rome. Mais , dis-le moi , quelle vraie consolation apporte cette doctrine factice , belle mouleure plâtrée qui tombe au souffle du temps ? Quel malheur répare-t-elle ? Quelle destinée nous promet-elle ? Avec de

la logique , elle aboutit au panthéisme , la plus mensongère et la plus fausse des croyances. Le déiste a beau élargir , ennoblir sa chimère , elle n'en reste pas moins une chimère impuissante , inhabile à produire et à fonder quelque chose de stable , de consolant et de positif : la conscience nous dit qu'il y a encore quelque chose au delà. Que seraient , en effet , avec cette doctrine , le dévouement , la vertu , le devoir , la prière ? Bien autre est la foi au Christ ! Là tout est amour , tout est vérité , tout est raison ; là vient se fondre et s'expliquer l'humanité tout entière , la vie de l'homme , celle des nations et celle de l'univers....

« Le christianisme peut avoir des mystères incompréhensibles à notre faible intelligence , mais il n'a rien qui la choque et l'éloigne de lui ; et cela est si vrai , qu'il n'a jamais été abandonné que lorsque des passions violentes ont envahi notre cœur. Ceux , au contraire , qui l'appellent sans le connaître , le redoutent d'abord , l'abordent avec embarras , avec frayeur ; mais , s'ils ont une fois entrevu le péristyle de l'édifice , s'ils remontent aux autorités , s'ils vérifient les témoignages , ils ressentent bientôt les premiers effets de cette étude , par le calme et la consolation qu'elle apporte dans leur âme. Dieu ne tarde pas à se manifester à leur cœur , et alors ils éprouvent de ces frémissements délicieux , de ces saintes extases qui les ravissent au Ciel , et qui sont autant de preuves de la divinité d'une croyance qui opère dans tout leur être de si miraculeux effets. Oh ! ne crois pas , mon ami , que je cherche à t'abuser par de séduisantes paroles , par des récits exagérés ; c'est mon âme que je viens de te dérouler ; c'est la fin de toute âme , qui , assez

malheureuse pour n'avoir pas reçu la foi avec le lait maternel, la conquiert après la perte de ses illusions. Ce sera la tienne, j'ose l'espérer, car ton cœur est grand et généreux.

« Tu me parles de ton éloignement pour les ministres des autels, pour les prêtres de toutes les religions. Te le dirai-je, mon ami ! dans ma vie si pleine d'angoisses, d'épreuves et d'infortunes, le seul être compatissant et bon que j'ai trouvé sur ma route, c'est un prêtre, un solitaire, un de ces hommes que le monde, au milieu duquel tu vis, voue au ridicule et presque au mépris.... Sans doute il a pu exister des prêtres indignes, des prêtres livrés aux passions des sens, aux passions du monde, car ils ont des sens, ils vivent dans le monde, ils sont hommes ; mais les exemples en sont bien rares, et pour quelques exceptions combien ne voit-on pas de ces pasteurs dévoués à leur troupeau, sévères imitateurs de leur divin maître, centre commun où viennent converger tous les malheureux qui s'en retournent soulagés de leurs misères et consolés de leurs peines ; baume divin répandu sur la paroisse qui, sans lui, serait livrée à l'abrutissement, à la misère, et peut-être au crime et au désespoir ! Et tu voudrais enlever à ces infortunés ce pain de vie que donne sans relâche l'homme de Dieu, et les réduire à leurs propres forces ? Non, ce serait odieux et cruel. Mais nous-mêmes, ami, nous, hommes éclairés, et qui semblons n'avoir pas besoin des secours de la religion pour nous conduire dans le difficile chemin de la vie, pourquoi, lorsque ce chemin nous semble raboteux et hérissé d'épines, levons-nous involontairement nos regards vers le ciel ? Pourquoi appelons-nous à notre aide la mi-

séricorde divine ? Pourquoi , lorsque , croyant à ses bienfaits , nous allons , dans le tribunal de la pénitence , nous jeter aux pieds du représentant de Dieu , revenons-nous consolés , joyeux et bénissant le Ciel naguère sourd à nos cris de désespoir ? Sans rechercher des preuves plus grandes , que tu trouverais aisément , ces indices ne sont-ils pas suffisans ? Avec des hommes tels que toi , mon cher Desmichel , les preuves du cœur doivent passer avant les preuves de l'esprit ; fais taire un orgueil faux et cruel , puisqu'il nous rend malheureux ; consulte ton cœur en présence des ravissans spectacles de la nature , lorsque tu viendras de soulager un infortuné. Alors tu seras mieux préparé à recevoir les vérités du christianisme ; et , lorsque ton cœur , convaincu , souffrira seulement des doutes de ton esprit , dis-toi qu'une religion si sublime et qui fait tant de bien , ne peut être un vain mensonge....

« Ces paroles sont celles d'un mourant ; accepte-les comme le legs d'une ancienne et profonde amitié... Et maintenant adieu , car la mort me presse , et mes derniers instans doivent être consacrés à bénir la main qui en a si merveilleusement adouci l'amertume.... »

Le père Marcel mouilla cette lettre de ses larmes ; mais elles étaient douces , car le bonheur était empreint sur chaque ligne , et ce bonheur était en partie son ouvrage. Il pleura aussi sur le corps de son pénitent , à qui les derniers devoirs furent rendus avec le cérémonial usité à la Chartreuse.....



## LA BERGÈRE ET LE PAPILLON.

**Élégie.**Par M.<sup>r</sup> J. REBOUL.

Tandis que le jour s'achevait,  
Seule, sur un banc de fougères,  
Naïve bergère rêvait  
A ce que rêvent les bergères.

---

Voilà que, pour se délasser  
Des longues courses de son aile,  
Un papillon vint se placer  
Sur sa main blanche. — « Ah ! lui dit-elle :

---

« Ah ! lui dit-elle, ami naïf,  
« Ta confiance m'intéresse,  
« Je ne te rendrai point captif,  
« Et respecterai ta faiblesse.

---

« C'est bien de ne pas t'effrayer  
« D'une jeune fille novice ;  
« C'est elle qui doit supplier ;  
« Elle te demande un service.

---

« Mes compagnes m'ont raconté  
« Que ton essor, riant présage,  
« Nous dit toujours la vérité  
« Sur notre futur mariage.

---

« Eh bien ! ton vol m'indiquera,  
« S'il est vrai que ton vol devine,  
« La demeure où me conduira  
« Celui que le Ciel me destine. »

---

Soudain le brillant papillon  
 Quitte les doigts de la bergère,  
 Décrit un léger tourbillon,  
 Et vole droit.... au cimetière.

---

CROMWELL DÉCOUVRANT LA BIÈRE DE CHARLES 1.<sup>er</sup>

(*D'après le tableau de M. PAUL DE LA ROCHE.*)

Par M.<sup>r</sup> PHILIPPE EYSSETTE.

(1649.)

Ce silence de mort. ... et la trace du sang  
 Ne m'avaient pas trompé.... c'est ici qu'il m'attend!...  
 Oseras-tu, Cromwell, dans l'ardeur qui t'emporte,  
 Te heurter au cercueil d'une majesté morte?  
 La braver face à face, en un pareil moment?...  
 Des vengeances du Ciel impassible instrument,  
 J'obéis! jusqu'au bout que sa loi s'accomplisse!  
 La main qui t'a frappé, CHARLES, dans sa justice  
 Doit te clore à jamais dans la nuit des tombeaux...  
 Avançons. — Un drap noir jeté sur des treteaux!

Ce lugubre manteau recouvre une poussière  
 Qu'on disait, ce matin encor, roi d'Angleterre...  
 Sous la main de Cromwell elle va tressaillir! . .  
 Découvrons.... O! mon cœur, ne va pas défaillir!  
 Ah! son dernier regard est encore là.... Ma tête  
 Se trouble.... et je ne sais pourquoi ma main s'arrête. —  
 Oh! oui, j'aimerais mieux... suivi de mes dragons,  
 Le pistolet au poing, charger des escadrons  
 Dans un combat profane, à la mode de France;  
 Sans pourpoint, au poignard, me battre à toute outrance;  
 Sur le lion qui dort marcher imprudemment;  
 Pendre à mon ceinturon la clef du parlement...  
 Que de lever un coin de ce drap qui retombe,  
 Aussi lourd que l'oubli, sur la royale tombe!...

Mais Dieu le veut! — Celui qu'on appelle Cromwell  
 Pour instruire les rois est délégué du Ciel,

Sceptre de fer levé sur des vases d'argile !  
 C'est un roi qui git là, dans cet obscur asile...  
 C'est ce Stuart qu'on vit dans sa cour de Windsor  
 Ceint de la Jarretière, orné de colliers d'or,  
 Trôner insolemment comme un roi d'Assyrie,  
 Recevoir à ses pieds l'encens d'idolâtrie !...  
 Pour aller jusqu'à lui, c'était, le chapeau bas,  
 Que les lords soulevaient un rideau de damas...  
 Moi, Cromwell, qui ne suis ni pair, ni gentilhomme,  
 Moi, j'arrache aujourd'hui le rideau....

— VOILA L'HOMME !

— CHARLES STUART !... Quel coup, ô glaive du Seigneur !!  
 C'est bien lui ! Cette tête à l'œil accusateur,  
 Froide, inerte, immobile, elle me parle encore !  
 Elle est là, devant moi ! — Mon regard la dévore !...  
 Je la verrai long-temps... Son front sous sa pâleur  
 Conserve un air paisible, un reste de grandeur...  
 La hache a bien frappé !... — Mort le tyran, patrie !  
 Mort Stuart ! — Avec lui morte la monarchie !  
 Dans le plomb du cercueil tous deux seront scellés,  
 Et du même linceuil ils dormiront voilés...

Et qui fit tout cela ? Ma parole enflammée !  
 Du glaive à deux tranchans ma bouche fut armée.  
 C'est de moi qu'il fut dit : *Ceins ton glaive, ô puissant !*  
*Le Seigneur a bandé ton arc retentissant.*  
*Dirige au cœur des rois tes flèches flamboyantes !*  
*Que Madian se trouble et renverse ses tentes !*  
*Marche, prospère, règne... !*

Où, règne !... OLIVIER ROI !

Le trône des Stwarts se dresserait pour moi ! —  
 Le projet est hardi ; qu'en diront les Communes ?...  
 Et que me font à moi les clameurs importunes  
 De cette chambre impure, ombre de parlement,  
 Et de mes volontés le servile instrument ?...  
 Pour réduire au besoin ces fiers parlementaires,  
 Que faut-il ?... Mon regard... et trente mousquetaires !  
 Quant au peuple, une fois séduit et transporté,  
 Il suit, troupeau docile, au nom de liberté !...

— Parlez donc royauté, vantez l'éclat du trône,  
 Quand Cromwell au feu roi d'un linceuil fait l'aumône !  
 Trône, échafaud, cercueil, ne sont-ils pas toujours  
 Quelques ais de sapin recouverts de velours ?  
 Aujourd'hui l'un, — demain l'autre ! — Ainsi va le monde !  
 Loin de moi, vains hochets ! arrière, pourpre immonde,  
 Ruban licencieux, abominations,  
 Dont se pare un monarque aux yeux des nations !  
 Comment vous allier à l'air grave et sévère  
 Qui des saints d'Israël est le seul caractère !

Cromwell, il fut un temps où d'austères vertus  
 Attiraient sur toi seul les regards des élus ;  
 Les troubles de la chair, les émotions fortes,  
 Sur ce buffle glissaient comme des balles mortes ;  
 La bible, qui la nuit me servait d'oreiller,  
 Était mon seul trésor et mon seul conseiller ;  
 Naguère à mes genoux, quand mes filles, ma femme,  
 Mon fils, pour le tyran voulaient fléchir mon âme,  
 Le doigt sur le feuillet de ce livre divin,  
 Où de l'impie Achab est tracé le destin,  
 Inflexible, je sus repousser leur supplique  
 Par l'intérêt du Ciel et de la république.  
 Je ne voyais alors que le Ciel, mon devoir !  
 Mais depuis.... de trop près, ah ! j'ai vu le pouvoir !  
 Dans ce cœur bien souvent s'élèvent des murmures....  
 Ambition, je sens tes secrètes tortures !  
 Il me faut le pouvoir, dussé-je l'arracher  
 A ce corps tout sanglant... que je n'ose toucher !  
 Il me faut le pouvoir ! non ce bandeau frivole  
 De folie et d'orgueil magnifique symbole,  
 Que le vulgaire envie.... et dont nos Pharaons  
 Jusque dans leur sommeil voudraient charger leurs fronts ;  
 Mais le sceptre ! le sceptre où DIEU mit la puissance,  
 Qui commande, subjugué et réduit au silence !... —

Que dis-je ! comme objet d'horreur et de mépris,  
 Sous mes pieds en public j'ai foulé ses débris !  
 Aux éperons sanglans d'une horde brutale  
 J'ai livré les lambeaux de la pourpre royale !  
 Qu'ai-je fait ! d'Israël moi prince et conducteur,

J'ai péché ! dans son Christ j'ai frappé le Seigneur !  
 Malheureux ! j'ai levé la main sur l'arche sainte !  
 Qui ? moi ! dresser ma tente en cette auguste enciente !  
 Et comment me jeter dans ce fauteuil béant ,  
 Sans que tout mon passé ne se lève effrayant !  
 Comment m'asseoir à table , à ma place usurpée ,  
 Sans qu'une tête pâle et fraîchement coupée  
 Ne soit là , toujours la !... Mais de leurs cadres d'or  
 S'élançant à la fois , les Stuarts , les Tudor ,  
 Poursuivant mes regards de cette tête bleme ,  
 Me chasseraient , criant : anathème ! anathème !  
 Ce cadavre glacé se dresserait vers moi  
 Pour me dire , indigné : RÉGILIDE , EST-CE TOI ?

Quel mot ai-je entendu ! c'est comme la trompette  
 De l'Ange de la mort ! Comme dit le prophète ,  
*Tout le poil de ma chair s'est hérissé d'horreur....*  
 Oh ! ne me jugez pas selon toute rigueur !...  
**IL LE FALLAIT !** Mon bras a servi la justice.  
 Il a pris sur l'autel le fer du sacrifice....  
 Et l'Ange du Seigneur n'a point saisi mon bras !  
 Il est vrai , j'ai frappé.... j'ai donné le trépas.. .  
 Mais , plaignant le coupable et détestant le crime ,  
 Le sacrificateur pleurait sur la victime !...  
 J'obéis... les tribus attendaient un vengeur. .  
 L'épiscopat trônait ; sous le nom de pasteur  
 Le loup dans le bercail exerçait sa furie ,  
 Et dans le Saint des Saints régnait l'idolâtrie !...  
 Sous leur joug insultant , les enfans de Baal  
 Ecrasaient les élus ; quand , pour guérir ce mal ,  
 DIEU suscite le bras du plus obscur des hommes ,  
 Et du plus grand pécheur , hélas ! des trois royaumes ,  
 C'est moi , faible instrument , qu'on accuse ? Mes torts ,  
 Quels sont-ils ? Je l'ai dit : **IL LE FALLAIT** , mylords !  
 O délire ! je règne.... et je me justifie  
 En accusé réduit à défendre sa vie !  
 Ce cercueil m'a fait mal.... Il en sort une voix  
 Lugubre... Ah ! sous le chaume et dans la cour des rois  
 Puisse-t-elle , grondant comme un coup de tonnerre ,  
 Du bruit de mon audace épouvanter la terre !  
 Long sera le murmure et grand sera l'émoi !

Ma main jette à l'Europe une tête de roi !  
 Je dis aux nations : le colosse est fragile ,  
 Sa tête est faite d'or , mais ses pieds sont d'argile .  
 Aux rois : tremblez ! ma main aux murs de vos palais  
 Trace ces mots sanglans : *mene , tekel , pharès !*  
 Tremblez ! du sang royal ruisselante et trempée ,  
 Du haut du balcon noir si j'ai jeté l'épée ,  
 La main du peuple , un jour , pourrait la ramasser...  
 L'échafaud jusqu'à vous peut encor se hausser...  
 Plus d'une majesté succombant à la tâche  
 Peut murmurer encor : **PRENEZ GARDE A LA HACHE !**



TRADUCTION D'UN FRAGMENT DU IX.<sup>me</sup> CHANT DE LA  
 JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

Par M.<sup>r</sup> D'ESPINASSOUX.

DÉJÀ l'aurore , ouvrant le palais du soleil ,  
 Rougit tout l'orient de son éclat vermeil .  
 Dans ce tumulte affreux d'une attaque soudaine ,  
 Argilan cependant avait brisé sa chaîne .  
 Impétueux , il prend une armure au hasard ,  
 S'en revêt à la hâte , et , plein d'ardeur , il part ,  
 Vole au combat chercher une nouvelle gloire ,  
 Et de ses nouveaux torts effacer la mémoire .  
 Tel un ardent coursier qu'en l'étable des rois  
 On gardait avec soin pour d'illustres exploits ,  
 S'échappe , et , libre enfin , à travers les campagnes  
 S'élançe en bondissant vers ses jeunes compagnes ;  
 Ou pressé par la faim , par la soif animé ,  
 Vole au gras pâturage , au fleuve accoutumé ;  
 Il abandonne aux vents sa flottante crinière ,  
 Dresse sur son poitrail son encolure altièrè ;  
 Dans sa course rapide , en ses élans fougueux ,  
 Ses pieds à coups pressés frappent le sol poudreux ;  
 De ses naseaux s'échappe une brûlante haleine ,  
 Et ses hennissemens font retentir la plaine .  
 Telj paraît ce guerrier , tel accourt Argilan ,  
 Le front haut et superbe , et l'œil étincelant .

Son pied rase le sol , tant sa course est légère ,  
 Et ses pas sont à peine empreints sur la poussière.  
 Devant les ennemis il arrive , et soudain  
 Se jetant dans leurs rangs avec un fier dédain :  
 « Rebut de l'univers , lâche et perfide race ,  
 « Arabes , d'où vous vient aujourd'hui tant d'audace ?  
 « Dit-il de tout l'éclat de sa tonnante voix.  
 « Vos bras des boucliers soutiennent mal le poids.  
 « Vous ne sùtes jamais , couverts de nobles armes ,  
 « Intrépides , combattre au milieu des alarmes ;  
 « Mais , timides et nus , vous confiez , tremblans ,  
 « Votre vie à la fuite et vos flèches aux vents.  
 « Vos plus brillans exploits , vos coups les plus célèbres ,  
 « Sont toujours dans la nuit cachés par les ténèbres ;  
 « Leur voile protecteur peut seul vous enhardir :  
 « Il tombe , maintenant qui peut vous secourir ?  
 « La victoire est ici le prix de la vaillance ! »  
 Au dernier mot , d'un coup si plein de violence  
 Il atteint Algazel , que son fer à la fois  
 Pénètre dans la gorge et lui coupe la voix ,  
 Qui déjà s'apprêtait à repousser l'outrage.  
 Les yeux du malheureux se couvrent d'un nuage ,  
 Sur tous ses membres court une froide sueur ,  
 Il tombe , et , dans l'accès de sa vaine fureur ,  
 Il expire en mordant cette terre ennemie.  
 Par des coups différens il jette encor sans vie  
 Muléasse , Agricalte et le fier Saladin.  
 Près d'eux Aldiazil a le même destin :  
 D'un seul coup Argilan tout entier le partage ,  
 Puis il plonge le fer tout fumant de carnage  
 Au sein d'Ariadin , et , barbare vainqueur ,  
 En discours outrageans insulte à son malheur.  
 Alors Ariadin , à son heure dernière ,  
 Levant sur Argilan sa pesante paupière ,  
 Répond : « Qui que tu sois , si fier de mon trépas ,  
 « De ta gloire long-temps tu ne jouiras pas.  
 « Le même sort t'attend : un bras plus redoutable  
 « Bientôt à mes côtés t'étendra sur ce sable. »  
 Avec un rire amer écoutant ce discours ,  
 « Que Dieu , dit Argilan , dispose de mes jours ;  
 « Mais toi , cependant , meurs ! ton corps sans sépulture

« Des corbeaux et des chiens deviendra la pâture ! »  
 A ces mots , de son pied pressant Ariadin ,  
 Il arrache la vie et le fer de son sein.

Un page du sultan dans ce champ de carnage  
 Pour la première fois essayait son courage ;  
 Aimable et bel enfant , l'âge encor n'a point fait  
 Sur son jeune menton naître un léger duvet ;  
 Les gouttes de sueur sur sa joue arrosée  
 Brillent comme des pleurs d'une fraîche rosée ;  
 La poussière embellit ses ondoyans cheveux ,  
 Et la colere même est douce dans ses yeux.  
 Sous lui vole un coursier ; la neige encor récente  
 Sur la cime des monts est moins éblouissante ;  
 Ses bonds sont plus légers , ses détours sont plus prompts  
 Que la flamme ou le vent errans en tourbillons.  
 Le bel enfant se livre à sa naissante audace ;  
 Il tient un javelot qu'il balance avec grâce ;  
 Un cimenterre brille à son flanc suspendu ,  
 Et tout son vêtement est d'un riche tissu  
 Formé de pourpre et d'or , ouvrage magnifique  
 Ou brille tout l'éclat du luxe asiatique.  
 Mais , tandis que la gloire , échauffant son ardeur ,  
 Fait d'un plaisir nouveau battre son jeune cœur ,  
 Qu'il va troublant les rangs , sans que sa faible lance  
 Attire contre lui la plus légère offense ,<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Il y a dans l'italien :

*E lui non è chi tanto o quanto stringa :*

ce qui signifie : *et il n'y a personne qui lui fasse le moindre mal ;* dernier coup de pinceau qui complete ce tableau si gracieux.

Qui croirait que tous les traducteurs ont compris ce passage ainsi : *et que personne ne tuait plus d'ennemis que lui ?* Cet absurde contre-sens gâte tout le tableau , et le rend inintelligible.

M. Baour-Lormian lui-même l'a ainsi rendu dans la première édition de sa traduction de la *Jérusalem délivrée*. Mais , en homme de goût , il sentait que cela ne valait rien : aussi , dans sa seconde édition , il a préféré ne point le traduire du tout , et s'est résigné à supprimer ce passage et tout ce que cette suppression entraînait après elle.

De ses bords gracieux Argilan suit le cours ,  
 Il épie , au milieu de leurs légers détours ,  
 Pour frapper le coursier un moment favorable ;  
 Bientôt d'un coup furtif l'étend mort dans le sable ,  
 Et sur le cavalier se jette au même instant.  
 Vainement a ses pieds le page suppliant ,  
 Du féroce vainqueur implorant la clemence ,  
 Cherche dans la pitié son unique défense ,  
 Le cruel Argilan le dévoue au trépas ;  
 Inexorable , il lève un homicide bras  
 Contre un enfant si faible , et , sans remords , outrage  
 De la nature , hélas ! le plus aimable ouvrage.  
 On eût dit que son fer était moins inhumain :  
 Le tranchant se tourna dans sa barbare main ;  
 Mais Argilan redouble , et la pointe plus sûre  
 Fait dans ce sein charmant une large blessure.  
 Soliman , en échec tenu par Godefroi ,  
 Ne combattait pas loin de ce fatal endroit.  
 Sitôt qu'il aperçoit le péril de son page ,  
 Laisant là tout combat , cherchant un prompt passage ,  
 Il tourne son coursier , le presse , et dans sa main  
 Le fer devant ses pas ouvre un large chemin ;  
 Il arrive , assez tôt , hélas ! pour la vengeance ;  
 Mais , ô douleur ! trop tard pour prendre sa défense :  
 Il voit son cher Lesbin sur la terre couché ,  
 Ainsi qu'un jeune lys que le fer a tranché ,  
 Ses yeux charmans s'éteindre , et sa tête mourante  
 Sur son cou renversé se pencher languissante .

---

Comment cela s'est-il pu faire ? Je ne le conçois pas ;  
 car , lorsqu'on traduit un poète tel que le Tasse , et que  
 le sens que l'on y trouve est une absurdité , il est clair  
 qu'on se trompe , et qu'il y a quelque chose que l'on n'a  
 point compris. Mais , alors , pourquoi , si on ne sait pas  
 assez bien la langue qu'on traduit , ne pas consulter quel-  
 qu'un qui la sache ? Pourquoi , au moins , ne pas faire usage  
 des dictionnaires ? Dans le premier qu'on eût ouvert , on  
 eût trouvé :

*Tanto o quanto : un peu , tant soit peu , le moins du monde.*  
 Alors tout se fût éclairci , et un des plus gracieux endroits  
 de la *Jerusalem délivrée* n'aurait pas été si étrangement  
 défiguré.

Et le froid de la mort sur ses beaux traits répand  
 Une pâleur si douce, un charme si touchant,  
 Que le sultan, de bronze au plus fort des alarmes,  
 S'attendrit, et ses yeux laissent couler des larmes.  
 Tu pleures, Soliman, toi qui, dans une nuit,  
 Vis tomber d'un œil sec ton empire détruit !  
 Mais il a vu le fer tout fumant de carnage,  
 Encor trempé du sang de son malheureux page ;  
 Aussitôt sa pitié s'éteint, et la fureur  
 Se rallume et tarit les larmes dans son cœur.  
 Qui soutiendrait le choc que sa rage prépare !  
 Le fer levé, terrible, il fond sur le barbare,  
 Partage d'un seul coup son épais bouclier,  
 Et son casque, et sa tête, et son corps presque entier.  
 C'est peu, la mort n'a point assouvi sa colère ;  
 Au cadavre insensible il livre encor la guerre :  
 Tel, frappé d'une pierre, un dogue, en sa douleur,  
 La prend entre ses dents, et la mord de fureur.  
 O vain soulagement d'une douleur terrible !  
 Argilan à ses coups n'est déjà plus sensible.  
 Pendant Godefroi, etc.

---

 ÉPIGRAMMES.

Par M.<sup>r</sup> CH. REY.

---

## L'ASPIRANT AU BREVET DE CAPACITÉ.

FOIN du lourdaud, de l'imbécile,  
 Qui, voulant enseigner la langue de Virgile,  
 Ose se mettre au rang des candidats,  
 Pour avoir le diplôme et professer en ville,  
 Sans être encore assez habile  
 Pour montrer ce qu'il ne sait pas !

---

## PLAINTÉ D'UN PARASITE ÉCONDUIT.

PERVERSITÉ de la nature humaine !  
 Congédié ! grands dieux ! congédié !  
 Depuis six mois et sept fois par semaine,

Je me tenais chez lui pour convié !  
 O souvenir aujourd'hui qui m'accable !  
 Oubli des droits de la sainte amitié !  
 Le Ciel le sait : son toit, son feu, sa table,  
 Tout semblait être entre nous de moitié.  
 Tout à coup, vrai coup de tonnerre !  
 Plein de mon ardeur ordinaire,  
 Quand j'accours avant l'heure et sans être prié,  
 Un Suisse affreux, un scélérat, un traître,  
 Mais je le vois trop bien, suivant l'ordre du maître,  
 Et d'un rire moqueur aggravant le refus :  
 « Monsieur, dit-il, on n'entre plus.  
 « Amphitryon est parti pour l'armée. »  
 Prétexte vain que dément la fumée  
 Des gras fourneaux, et la brise embaumée  
 Qui vient encor narguer mon odorat.  
 Hélas ! il est trop vrai, je n'ai fait qu'un ingrat !

---

NAÏVETÉ MATERNELLE.

CALMEZ-VOUS donc, maman, je vous en prie !  
 Pourquoi vous plaindre ! Il est de bonne foi !  
 Il m'a juré.... — Taisez-vous, étourdie !  
 Je le vois bien, hélas ! toute la vie,  
 Vous n'aurez pas plus de bon sens.... que moi !

---

UNE LEÇON DE M. ALEXANDRE VINCENS.

**Epître.**

Par M.<sup>r</sup> ROUSTAN, Professeur de Mathématiques spéciales,  
 Membre résident.

. . . . . Σμικρὰ μὲν τὰδ', ἀλλ' ὄμως  
 ἴΑ' ἴχω. ÉLECTRE, v. 446.

QU'EN ces lieux pleins de toi, modeste et bon Vincens,<sup>1</sup>  
 Ton ombre bien-aimée ait mon premier encens !

---

<sup>1</sup> Cette pièce a été présentée, en 1834, à l'Académie royale du Gard, dont M. Vincens fut une des gloires les

Par toi la poésie en nos cœurs s'est glissée ;  
 Et tu nous fis chérir les murs du vieux lycée ,  
 Où ta voix chaque jour , en un simple entretien ,  
 Avec le goût du beau versant l'amour du bien ,  
 Formait à l'art sacré , par les mœurs éternelles ,  
 Les esprits saintement échauffés sous tes ailes.  
 Heureux de t'approcher , paresseux , travailleurs ,  
 Tous entraient avec joie et tous sortaient meilleurs.  
 Tu trouvais des regards , tu savais des paroles  
 Qui , les enflammant tous aux luttes des écoles ,  
 Des défaites du jour consolaient le malheur ,  
 Et sans l'enorgueillir enivraient le vainqueur.  
 Le blâme qu'emmiellait ta bouche paternelle ,  
 Doux comme la louange , animait autant qu'elle.  
 Aux plaisirs de son âge , à l'heure du congé ,  
 L'élève en t'écoutant n'avait jamais songé.  
 Ardent , il se penchait vers ta chaste nature ,  
 Désaltérait son âme à cette source pure ,  
 Des loisirs de l'automne oubliant la douceur ,  
 Et le toit domestique et l'amour d'une sœur.  
 Ses lettres de ton nom entretenaient sa mère ,  
 Et son cœur le mêlait jusque dans sa prière.  
 Plus tard , quand , dispersés , nous errions loin du port ,  
 Le culte de ce nom nous ralliait encor ;  
 Et , lorsque de ton sein , nourrissons littéraires ,  
 Nous passions dans Lutèce au pied des doctes chaires ,  
 Ces voix qu'aimait Paris , que l'Europe admirait ,  
 En rappelant la tienne éveillaient un regret :  
 Telle était , disions-nous , la parole du maître ,  
 Mais plus touchante encore et plus tendre peut-être !  
 Heureux qui près de toi , comme nous revenu ,  
 D'élève fait ami , de plus près t'a connu ,

---

plus chères. La séance publique où elle devait être lue ,  
 selon le vœu de l'Académie , se tient dans l'une des salles  
 du bâtiment du collège royal , où il a laissé une si haute  
 réputation comme professeur d'histoire et de rhétorique.  
 C'est la même salle où , pendant quelque temps , l'on vint  
 entendre le cours de littérature grecque qu'il faisait à la Fa-  
 culté des lettres de Nismes , quand cette ville jouissait en-  
 core de cette institution regrettable.

Puisant de cœur à cœur ces leçons de la vie  
 Qu'avec des mots si doux donnait ta modestie !  
 Il retrouvait sous toi l'ombrage révéral ,  
 L'air pur qu'en son enfance il avait respiré ,  
 Et la sève et l'appui de l'arbre tutélaire.  
 Il te redemandait l'oracle salulaire ;  
 Et toujours tes rameaux , hélas ! trop tôt détruits ,  
 Lui prodiguaient leurs fleurs et leur ombre et leurs fruits.  
 Combien venaient à toi , de tout rang , de tout âge ,  
 Se nourrir de sagesse et s'armer de courage !  
 Oh ! qui raconterait ces touchans entretiens ,  
 Ces choses que nos yeux recueillaient dans les tiens ,  
 Ces éclairs de génie et ces vives pensées  
 Qu'on suivait jusqu'au Ciel de ton âme élancées !  
 Douces émotions , filles de ses discours ,  
 Qui de la longue année abrégiez les longs jours ,  
 Au meilleur des amis vous survivez encore !  
 Comme l'astre tombé sous l'horizon qu'il dore ,  
 Ainsi tes purs rayons , réfléchis dans nos siens ,  
 Teignent de pourpre et d'or ces souvenirs lointains ;  
 Et , jalouse , ô Vincens ! d'en accroître le nombre ,  
 Ma voix les redemande , en priant , à ton ombre....

Un jour , il m'en souvient , de gloire encore épris ,  
 Après l'avoir quitté , rêvant toujours Paris ,  
 Je voulais près des rois , comme le chantre antique ,  
 Y chercher une place au banquet poétique ;  
 Et , confiant au Ciel le soin du lendemain ,  
 M'adresser à mon siècle une lyre à la main.  
 Mais toi , louant d'abord , comme un père facile ,  
 Ces aveugles élans d'une ardeur juvénile ,  
 Tu me dis : « De la gloire époux déshérités ,  
 Les luths pleurent encor ses infidélités :  
 Hélas ! dans notre temps si fertile en miracles ,  
 Le laurier d'Apollon n'a point rendu d'oracles ;  
 Pâle du souffle éteint , la prêtresse aux abois  
 Sur le trépied sacré ne trouve plus de voix ;  
 L'illusion dorée a déserté nos fêtes ;  
 La terre sans croyance est veuve de prophètes ;  
 L'enchanteresse a fui ; ses dieux ont abdiqué ;  
 L'Achille de nos jours d'un Homère a manqué.

L'étoile de César brillante au front du pôle ,  
 Son glaive et son pouvoir repris au capitole ,  
 Ses triomphes rendus au monde émerveillé ,  
 L'aigle après deux mille ans par la foudre éveillée ,  
 N'ont pu dans ce grand siècle en poètes stérile  
 Tirer de leurs tombeaux Horace ni Virgile .  
 Peut-être avec effort enfantant le héros ,  
 La nature épuisée a voulu ce repos .  
 Cet astre éblouissant , dans sa sublime orbite ,  
 Jusqu'au près du soleil monta sans satellite .  
 Aux Cieux dont en tombant il épaissit la nuit ,  
 Le météore éteint n'a laissé qu'un long bruit  
 Qui se perd sourdement tel qu'un lointain tonnerre  
 Au vide du désert , dans l'ombre et la poussière .  
 Sous le poids du colosse et sous les coups du temps ,  
 Parmi tant de débris dans la poudre flottans ,  
 Ainsi tombe et se meurt la poésie antique .  
 Le Nord , tout imprégné du brouillard romantique ,  
 Le Nord , qui se crut gros d'une dixième sœur ,  
 Promit de son sein vierge une nouvelle fleur :  
 Et voilà qu'en bottant , des forêts d'Hercynie  
 Pan vint badigeonner le temple du génie .  
 Mais , sur l'autel sacré , le sauvage Apollon  
 Vainement de Racine ose effacer le nom :  
 Heureux , si du saint dôme , où sa cour téméraire  
 Outrage , défigure , ébranle chaque pierre ,  
 Le marbre détaché , vengeant tant de mépris ,  
 N'écrase ces faux dieux qui souillent le parvis !  
 Qu'au sanctuaire ainsi tour à tour se hasarde  
 La muse décrépète ou la muse bâtarde ,  
 Le dieu de leur encens a détourné les yeux ,  
 Et son feu sur l'autel ne descend pas des Cieux .  
 Eh bien ! quand tout n'est plus que charbon et fumée ,  
 Où rallumer encor la flamme consumée ?  
 Où retrouver le souffle expiré sans retour ?  
 Iras-tu fatiguer l'autre muet et sourd ?  
 Mêler ta faible voix au discordant murmure ?  
 Aux flots bourbeux du Nil jeter ta goutte pure ?  
 Oseras-tu , par tant de naufrages instruit ,  
 Tenter cette mer morte en une telle nuit ? »

Et que m'importe à moi que dans la vaste lice

Telle gloire succombe ou tel drapeau périclise !  
 Te disais-je. Qu'importe au front victorieux  
 Qu'après d'un buste antique il pâlisce à vos yeux !  
 Obtenir du public qu'il nous vante et nous aime ,  
 Même en des temps déchués , c'est un honneur suprême.  
 De sa gloire jaloux , chaque âge , à l'avenir ,  
 Des chants qui l'ont flatté lègue le souvenir.  
 A Paris ! à Paris ! du culte littéraire  
 Paris est désormais l'unique sanctuaire ;  
 Et , de nos jours du moins , à ce culte immortel  
 Le prêtre avec honneur peut vivre de l'autel.  
 Des gymnases nouveaux on touche à la tribune :  
 L'athlète y peut rêver honneurs , gloire et fortune.  
 Le peuple amant du cirque y jette de sa main  
 Au vainqueur les lauriers , à tous l'huile et le pain.  
 Dans ces jeux dont pour nous le libraire est l'édile ,  
 J'en ai vu qui , poussés par ce peuple mobile ,  
 Simples gladiateurs , pour un heureux combat  
 Ont en un jour passé de l'arène au sénat.  
 A tes sages avis j'osais ainsi répondre ;  
 Toi plaignant tant d'audace et prompt à la confondre.  
 « Sais-tu quel est Paris ? Ce temple du talent ,  
 Sais-tu ce qu'en a fait notre siècle d'argent ?  
 Disais-tu. Du veau d'or lâche et profane église ,  
 Bazar où jusqu'aux mœurs tout devient marchandise ,  
 Mozaïque bizarre ou gisent confondus  
 Le porphyre et le grès sous la fange perdus !...  
 Là du prix de la rente escomptant toute verve ,  
 Sous des coussins dorés Mercure étreint Minerve.  
 Là des courtiers d'esprit , brevetés , patentés ,  
 Calculant tes besoins , tes revenus comptés ,  
 Déploreront les vers tombant sous la critique ,  
 Leur commerce amorti dans l'estime publique ,  
 Et , traînant au marché ton génie aux abois ,  
 T'obtiendront au rabais avec déchet du poids.  
 Cependant , pour tromper ces joueurs à la baisse ,  
 Par devant le public il te reste la presse ,  
 Et ta voix du libraire en appelle aux journaux :  
 Tu vas quêter un juge aux dédaigneux bureaux ,  
 Antres d'où chaque soir , le cou dans la fumée ,  
 Sur mille tons divers glapit la renommée ,

Comme un crieur public gagée à tant le jour ,  
 Déchirant sans pitié , caressant sans amour ,  
 Vieille prostituée , aux yeux faibles et louches ,  
 Qui pour une once d'or vous vend ses mille bouches .  
 Seul et vide d'argent , tu comptes pour ton nom  
 Arracher un suffrage à l'obscur feuilleton ,  
 Où toute avide main qu'on achète ou qu'on loue  
 Trafique impunément de fumée et de boue .  
 Mais au collège as-tu connu le rédacteur ?  
 Es-tu cousin du prôte ou l'ami du facteur ?  
 Une fois l'an du moins , dans un diner de ville ,  
 Auras-tu pour voisin Fréron ou Martainville ?  
 — Non. Je vis étranger au grand monde , et mon cœur  
 A la cabale en haine et l'intrigue en horreur .  
 Je maudis des partis la voix intéressée  
 Qui dit : à défaut d'or donne-nous ta pensée .  
 Livre-nous ta croyance et ton âme et tes dieux ,  
 Et le rayon divin que tu reçus des Cicux !  
 — Eh bien ! quitte Paris où la faim dans la rue  
 Attend à chaque coin la foule qui s'y rue ,  
 Et , poursuivant le Barde à ses rigueurs soumis ,  
 Jette en ses doigts divins la plume de commis .  
 Que de fois , ô pudeur ! le génie en détresse  
 Y vend comme Esaü son droit sacré d'ainesse ,  
 Livre le pur trésor dont le Ciel l'a doté  
 A l'endos d'un auteur que la bourse a coté ,  
 Cachant son noble enfant sous le nom d'un faux père ,  
 Comme le fruit honteux d'un coupable adultère !  
 Tu rougis , et tes yeux roulent de justes pleurs ,  
 Poète ! fuis du moins l'aspect de tels malheurs !  
 Fuis ces extrémités , ces dégoûts où se noie  
 Toute pure vertu que le vice coudoie ,  
 Et ce cercle fatal où l'âme en vain se tord :  
 Point d'or sans le succès , point de succès sans l'or .  
 Souvent un esprit fier que ce monde emprisonne  
 Et qu'à force de maux la raison abandonne ,  
 Sur ces étroits besoins de la société ,  
 Esclave impatient , s'indigne révolté ;  
 Et , s'en prenant aux lois , aux hommes , à Dieu même ,  
 Jette son vers impie au Ciel , comme un blasphème .  
 Il s'arrache à sa foi , furieux , éperdu ,

Foule aux pieds son génie , insulte à sa vertu ,  
 Tourne contre lui même une rage stupide ,  
 Et brise sur son front sa tyre paricide .  
 Tel le lion captif contre le mur fatal  
 Heurte de désespoir , meurtrit son front royal ;  
 De sa fauve crinière , ondoyante couronne ,  
 Jonche en lambeaux épars le sol qui l'environne ;  
 Use , presse et déchire aux barreaux chancelans  
 Ses deux flancs musculeux , hérissés , pantelans ;  
 Et , fatiguant le fer de ses griffes puissantes ,  
 Au verrou qui fléchit brise ses dents sanglantes . »

Ainsi tu m'arrétais ; et , réveillant en moi  
 L'amour du sol natal : « O mon fils ! loin de toi ,  
 Loin de toi , disais-tu , cette funeste envie  
 D'un déplorable nom que la vertu renie !  
 Epargne à ton pays de mortelles terreurs ,  
 Viens au milieu de nous échapper aux erreurs  
 De ces anges déchus du céleste héritage ,  
 A ces feux sans clartés leur éternel partage ,  
 Aux affreux désespoirs couvés sous ce ciel gris  
 Cette sphère de plomb des brumes de Paris .  
 Viens ; jamais parmi nous d'envieuse critique  
 Écrasant dans son œuf le cygne poétique .  
 Point de ces traits mortels , lancés à notre orgueil ,  
 Qu'on enporte en pleurant jusque dans son cercueil !  
 Ta muse , sur ce libre et modeste théâtre ,  
 Peut errer à sa guise ou rêveuse ou folâtre ,  
 Sans craindre que de nuit des Procustes nouveaux  
 Livrent sa chevelure à d'indignes ciseaux ,  
 Et , sur sa taille nue aux contours élastiques ,  
 Appliquent tout sanglans leurs fers orthopédiques .  
 Pitié pour cet enfant qui , fuyant son destin ,  
 Plein d'espoir et de vie , abandonne , au matin ,  
 La Provence embaumée et la riche Aquitaine ,  
 Pour chercher une perle au limon de la Seine .  
 Combien sous nos soleils puissamment échauffés  
 S'en vont languir là bas méconnus , étouffés !  
 Des feux dont la province à toute heure étincelle ,  
 Paris , comme un foyer alimenté par elle ,  
 En a plus dévoré d'hommes que nous pleurons ,

Que sa couronne d'or ne nous doit de fleurons.  
 Que de lauriers jaunés dans ces royales serres ,  
 Dont chaque rameau vert eût fleuri sur nos terres ,  
 Ombrage que le cygne eût aimé de choisir  
 Loin des lieux où son aile a peur de se salir ,  
 Mêlant sa voix sublime à l'air plein d'harmonie ,  
 Aux vents tièdes et purs des nuits d'Occitanie !  
 Sachons donc nous entendre , enfans des doux climats.  
 Envers ce sol natal ne soyons point ingrats.  
 Fleurs d'un riche parterre , au sein qui les réclame ,  
 Rendons tous les parfums qu'il versa dans notre âme.  
 Que des fleuves connus fouillant le sable d'or  
 Chacun lui redemande à l'envi ce trésor ,  
 Perles et diamans , qu'en leur veine féconde  
 Nos ancêtres long temps ont semé par le monde.  
 A vous des chants nouveaux dignes des anciens jours ,  
 Poètes du Midi , pur sang des troubadours !  
 Du luth de vos aïeux la corde détendue  
 Sous le toit paternel dort au mur suspendue ;  
 Qu'un de vous seulement la réveille : à sa voix  
 Mille échos aussitôt répondront à la fois ;  
 Et la patrie , émue à vos chants poétiques ,  
 Retrouvera les airs de ses refrains antiques.  
 Alors pour votre nom ne craignez plus d'oubli.  
 Votre pays est là par vous-même ennobli ,  
 Riche de vos trésors , héritier de vos gloires ,  
 Comme son propre bien protégeant vos mémoires.  
 Courage ! on peut atteindre à ce but glorieux  
 Que , vieillard , je vous montre et du geste et des yeux.  
 N'écoutez point des sots les menaces banales ;  
 L'esprit et le génie , au sein des capitales ,  
 Ne se sont point encore enfermés tout vivans.  
 Voyez : veuve de rois et mère de savans ,  
 L'Ecosse impose encore à la vieille Angleterre  
 Le sceptre que Platon laissa sans légataire.  
 Qu'en France , chaque enfant par les arts couronné  
 Revienne vers sa mère ; et le monde étonné  
 Verra la métropole , en son enceinte immense ,  
 Morne de solitude et vaste de silence.  
 Partout sous le soleil le talent s'est levé,  
 Le temps de la province enfin est arrivé :

Je ne sais quel son pur de voix mélodieuse ,<sup>1</sup>  
 Quel prélude échappé d'une lyre pieuse ,  
 Révèlent un génie au moment de l'éveil !  
 Ville de Nemausus , sors de ton long sommeil ;  
 Paris , tremblant de choir du trône poétique ,  
 Oubliera d'envier ta colonnade antique ,  
 Jaloux de dérober au vieux temple romain  
 La muse dont un ange entr'ouvre le chemin . »

Alors tu me montrais d'autres clartés naissantes ,  
 Espoir de l'avenir , d'autres gloires récentes ,  
 Honneur de nos pays , n'oubliant que ton nom  
 Précurseur d'un beau jour sur ce pur horizon.  
 « Ami , que le travail de tes jeunes années  
 Seconde , ajoutais-tu , ces hautes destinées !  
 Mais , comme le pêcheur qu'un ombrage riant  
 Fixe en des bords fleuris , d'un bras insouciant  
 Tends les légers filets sans quitter cette plage.  
 Des sucS ravis sans risque aux fleurs du voisinage ,  
 L'abeille a parfumé le miel qu'elle pétrit.  
 L'oiseau chante aux rameaux qui bercèrent son nid.  
 Du ruisseau qui serpente au pied de la colline  
 Tu vois d'un seul regard la perte et l'origine :  
 Invisible parfois sous les gazons touffus ,  
 Son sein , que nul torrent n'enfle de ses tributs ,  
 Ne se teint point de l'or des royales coupes ,  
 De la pourpre qui flotte aux tentes des gondoles ;  
 Nul palais qui se mire en ses flots argentés ,  
 Hors la voûte céleste et ses mille clartés :  
 Mais point d'impurs égouts qui souillent ses rivages ;  
 Jamais famille en pleurs n'a maudit ses ravages ;  
 Paisible , toujours pur , et béni du hameau ,  
 Il suit comme à regret la pente du coteau ;  
 Caresse tour à tour la frêle marguerite  
 Et le tronc du grand chêne ou le troupeau s'abrite ;

---

<sup>1</sup> M. Reboul , déjà bien connu dans notre ville , s'an-  
 nonçait alors à la France par sa touchante élegie de *l'Ange*  
 et *l'Enfant* , et devait , une année plus tard , remplir à l'Ac-  
 cadémie la place que laissa vacante la mort de M. Alexandre  
 Vincens.

Féconde, en se jouant, les flancs du mont natal  
 Qu'embrasse en cent détours son ruban de cristal,  
 Et, n'ayant réfléchi qu'azur et que verdure,  
 Meurt non loin de sa source avec un doux murmure.  
 Laisse tes jours ainsi doucement s'écouler  
 Parmi les fleurs qu'enfant tu te plus à fouler !  
 Reste où sont tes amis, ton berceau, ta famille,  
 Le tombeau de ton père ; où sur toi déjà brille  
 Le reflet d'un nom pur, honnête, vertueux,  
 Qu'en leur sphère modeste ont acquis tes aïeux !  
 Reste ici, parmi nous qui savons te comprendre !  
 Reste, pour qu'aux vieux jours cette amitié si tendre,  
 Qui naquit au jeune âge et dans tes premiers jeux,  
 Entoure ton chevet ! Reste, et, si tu ne peux,  
 Par les mêmes travaux qui le firent connaître,  
 Continuer ton père aux lieux qui t'ont vu naître,  
 Du moins peu soucieux de fortune et d'éclat,  
 Fier dans ta pauvreté, cherche un paisible état,  
 Un travail honorable où ton goût te soutienne,  
 Où sans peine ton cœur libre et pur se maintienne,  
 Où le pain te soit doux baigné de tes sueurs,  
 Où puisse un jour ton fils se plaire à tes labeurs.  
 Alors, dans tes loisirs, si ton sang qui bouillonne  
 A ton front de poète appelle une couronne,  
 L'indulgente amitié, prodigue de faveurs,  
 Sans poisons, sans épine en tressera les fleurs ;  
 Et, pour peu qu'en tes chants, aimés de ta patrie,  
 Le Ciel à ton ardeur mesure ton génie,  
 Paris, de tes succès favorisant le cours,  
 Tôt ou tard avec joie applaudira toujours. »

Ainsi parlait ta voix déjà faible et mourante,  
 Mais toujours expressive, et tendre, et pénétrante,  
 O Vincens ! Que ne puis-je, aidé de ses leçons,  
 Aux cœurs des jeunes gens en porter quelques sons ;  
 Eloigner d'eux le prisme aux trompeuses chimères,  
 Et les retenir tous près de leurs vieilles mères,  
 Afin que de ton nom le simple souvenir  
 Porte encore ce fruit qui le fasse bénir !

---

## LE CASQUE ET LE BONNET DE COTON.

**Fable.**

Par M. DUVIVIER, Associé correspondant.

Le Casque, enorgueilli de sa riche crinière,  
 De sa mouvante aigrette et de son cimier d'or,  
 Fier aussi d'avoir vu dans la lice guerrière  
 Les braves applaudir son intrépide essor,  
 Un jour, dans les loisirs d'un repos salutaire,  
     Eut pour voisin, dit-on,  
 Le Bonnet de coton,  
 Personnage fort doux et d'humble caractère.

« Qui te rend si hardi d'oser auprès de moi  
 « Etaler sottement ta bourgeoise indolence ?  
 « As tu donc oublié que jamais la vaillance  
 « Ne s'estime assez loin d'un poltron tel que toi ? » --  
 « On reconnaît le Casque à cette violence ;  
 ( Répliqua sans courroux le Bonnet tout surpris )  
 « Mais devrait-il payer par d'offensans mépris  
     « Ma fraternelle bienveillance ? » --  
 « Bienveillance de lâche est injure à mes yeux !  
 « Cependant laisse là ta paresse chérie ;  
 « Moissonnant avec moi des lauriers glorieux,  
 « Viens aux champs de l'honneur défendre la patrie,  
 « Et je suis ton Pylade en tout temps, en tous lieux ! » --  
 « Grand merci, mon voisin ! répartit le classique :  
 « Je me sens peu de goût pour les exploits guerriers.  
 « Le Ciel, qui vous dota d'une ardeur héroïque,  
     « En me faisant tout pacifique,  
 « M'invite à préférer le duvet aux lauriers.  
 « Sans peine j'obéis, et, tandis que les larmes,  
 « Le ravage et la mort, ont pour vous tant de charmes,  
 « Tandis qu'avec plaisir vous voyez les humains,  
 « Nourrissant les fureurs d'une rage homicide,  
 « De fer armer leurs bras, de sang teindre leurs mains,  
 « Et des foudres de Mars guider le vol rapide,  
 « Moi, spectateur prudent de plus heureux combats,  
 « J'accompagne l'amant conduit par le mystère,

« Qui va joindre sans bruit l'amante solitaire ;  
 « Et, discret protecteur de leurs tendres débats ,  
 « Des maux que vous causez je console la terre.... »

Sans doute le Bonnet, dans un pompeux discours ,  
 Donnant libre carrière à sa docte éloquence ,  
 S'en allait exalter sa bénigne importance ,  
 Et citer à témoin le rhume et les amours ,  
 Quand du maître commun l'opportune présence  
 Vint à nos deux rivaux prescrire le silence.

« Je vous blâme, dit-il, et vous loue à la fois.  
 « Lorsque chacun de vous s'honore d'être utile ,  
 « De la saine raison vous écoutez la voix :  
 « Mais d'un mépris jaloux quittez l'orgueil futile.

« Nature, par de sages lois ,  
 « Pour les êtres divers créa divers emplois :  
 « Toi, Casque belliqueux, brille au sein du carnage ;  
 « Toi, Bonnet innocent, dans l'ombre règne en paix :  
 « Et, comme a dit un vieil adage ,  
 « Rois, commandez dans vos palais ,  
 « Bergers, commandez au village ,  
 « Le monde en ira mieux, je gage. »



= 171 =  
Lettres inédites de Florian.

---

A Sceaux l'unité, près Paris, le 30 Brumaire,  
l'an 2. de la R P une et indiv

J'ai reçu, dans son temps, ma chère Mangotton,  
votre lettre du 23 Pluviose, avec les 12<sup>e</sup> Signifiants  
que vous me réusiez, pour reste de la pension  
que je payais à la pauvre Suzanne, que je re-  
grette sans l'avoir connue vous me marquez dans  
la même lettre que votre intention est de me donner  
votre jardin, et vous me priez d'accepter cette don-  
nation je vous prie de n'être point fâchée de  
mon refus à votre demande lorsque je vous ai  
donné ce jardin, mon intention fut, non seulement  
de vous donner une jouissance qui peut vous être  
utile et agréable, mais encore de mettre en vos  
mains de quoi récompenser ceux qui prendroient  
soin de votre vieillesse. malheureusement, mes chers  
mangotton, les hommes ont besoin d'un motif  
d'espoir et d'intérêt particulier pour remplir les  
devoirs que la nature, les lois du Sang, la seule  
vertu devoit leur rendre agréables, il faut  
donc que vous puissiez vous acquiescer avec eux  
qui vous aiment et vous soignent, il faut que vous

gardés ce jardin, pour en disposer à votre gré  
toujours en vous soumettant aux loix, première  
regle des cours vertueux ne me parlez plus, je vous  
prie, de cette donation; vous me feriez une peine  
inutile. je suis irrévocablement décidé à ce que vous  
gardés et disposés de ce jardin pendant et après  
votre vie.

quand à votre pension que vous voulez que je  
ceuse, je vous demande encore de me laissez vous la  
continuer tant que je le pourrai, vous promettant  
que lorsque je ne le pourrai plus, je ne vous donnerai  
plus. je suis à la veille d'acquiescer dans cette  
commune, où l'on a de l'amitié pour moi, mes  
petite maison avec un joli jardin j'attends pour  
savoir si je le pourrai que l'arrangement des  
rentes viagères soit terminé, et de savoir lequel  
me restera de ma petite fortune alors, j'espère  
me retirer avec sâneté et merci, qui ne me  
quellément point, avec mes livres et mes plumes,  
et je serai fort heureux avec fort peu, parlez  
ce n'est pas le beaucoup qui fait le bonheur,  
c'est la paix de la confiance et l'estime de  
ses concitoyens.

Florians

Paris, le 21 Janvier, 1792.

Recevez, ma chère Margotton; tous les remerciemens que je vous dois, pour les deux lettres que vous m'avez écrites, pour la diende que vous- , avez fait partir pour moi; et pour les vœux que votre bon cœur veut bien m'adresser. Les miens pour votre bonheur sont bien sincères. Je vous souhaite tout ce que vous pouvez desirer, et je vous assure que ma félicité s'augmentera par la vôtre. — Puissiez-vous jouir longtems, ma chère Margotton, de la santé, du repos et de l'estime de tous ceux qui vous connaissent! Puissiez-vous enfin être aussi heureuse que vous méritez de l'être, vous pouvez être certaine que j'en serai plus heureux.

C'est un petit malheur que votre diende n'ait pas pu parvenir. Je suis trop juste pour ne pas convenir que c'était un grand abus de faire par venir ces choses là par la poste. Cela ne se peut plus; on a bien fait. Ne m'en envoyez donc plus, ma chère Margotton, et croyez que votre intention ne m'en est pas moins chère.

Je vous prie de présenter mes respects à M<sup>me</sup> de Vilbois, et à M<sup>me</sup> de St. Evre, dont le souvenir m'est bien précieux. Je me rappelle toujours avec plaisir et reconnaissance les trop courts instans passés auprès d'elles, et l'amitié qu'elles veulent bien me conserver. Parlez de moi aussi, je vous en prie à M<sup>me</sup> de Vilbois, et dites à M<sup>me</sup> Ollivier et Bruin que je desirerois bien leur donner à déjeûner dans ma jolie volière, auprès du mouton d'Iselle. Remerciez pour moi, M. votre Secrétaire, et assurez-le que personne n'a plus de vénération pour ses vertus, que je connais, et plus d'attachement

ments pour ses qualités que j'ai me  
Je continue à jour d'une très-bonne santé et à être  
au feu heureux qu'on peut l'être dans un temps où  
tout le monde me l'est pas, mais nous le serons tous,  
j'espère, et alors je le serai d'avantage. Ma petite  
maison va fort bien. Heures me sert toujours avec  
le même zèle, et vous remercie bien tendrement de  
votre souvenir. Marianne vous doit aussi des choses  
bien tendres, et voudrait fort être à portée de prendre  
de vous des leçons

M<sup>re</sup> Bousquet ma chère encore, et je viens  
d'écrire à M<sup>re</sup> Cédor pour qu'il veuille terminer  
tout cela. Je le charge de vous payer sur le champ  
vos cent livres et les deux tiers de l'arriéré restants  
de mon oncle. Si vous avez besoin de davantage,  
demandez le sans scrupule, et soyez sûr que vous  
ne me ferez que plaisir. En général, ma chère  
Margotien, ne vous laissez manquer de rien, et  
croyez que je regarderai comme des jours heureux  
tous ceux où je pourrai vous prouver la très-verte et  
très-tendre amitié que je vous conserverai toujours  
et avec laquelle je vous embrasse du meilleur de  
mon cœur

Florian

---

( ) Les deux lettres que le hasard a fait découvrir, il y a peu de jours,  
à Ouzfritz, ont paru à l'Académie tellement empreintes de  
cette opituelle bonhomie qui caractérise l'auteur, d'Estelle,  
qu'elle a pensé ne pouvoir mieux faire que de les reproduire dans ses  
mémoires. La première est en entier de la main même de Florian.

## DU COURAGE DANS LES MALADIES.

Par M.<sup>r</sup> MARTIN, Docteur en médecine.*Tribut académique lu dans la séance du 14 avril 1838.*

Il n'est personne qui , visitant des malades , ne leur recommande le courage ; c'est le premier et le dernier compliment qu'on leur adresse. Ce vœu , dicté par l'intérêt qu'inspirent ceux qui souffrent , exprime aussi le désir de faire naître et d'exciter en eux un sentiment dont tout le monde reconnaît l'importance.

Le courage est , en effet , la passion la plus noble et la plus puissante dans toutes les actions et les nécessités humaines ; il est indispensable aux malades. Sans lui , l'espérance , la confiance , la docilité , sont inefficaces , et lui seul peut leur donner de la force et les soutenir : il est dans le monde moral ce qu'est le mouvement dans le monde physique. Rousseau a avancé qu'un corps débile affaiblit l'âme ; mais , quoique l'on voie souvent le corps exercer un empire despotique sur l'âme , les exemples ne sont pas rares , néanmoins , d'hommes doués d'une constitution faible et malade , et en même temps d'une telle force de caractère ou de résignation religieuse , qu'ils imposent silence aux douleurs physiques , et conservent au milieu d'elles un esprit calme et serein. C'est le courage qui opère ces miracles , et , en donnant la force de résister aux sensations les plus douloureuses , il produit encore l'heureux effet de les diminuer , les adoucir et les rendre plus facilement

curables. Enfin, s'il est naturel à l'homme qui souffre de gémir et de craindre, le courage l'empêche de descendre jusqu'à l'avilissement, et d'étouffer cette voix intérieure qui sans cesse nous répète que, dans les souffrances du corps, il faut savoir résister pour recouvrer un état meilleur.

*Le vrai courage est de savoir souffrir*, a dit Voltaire; et ce n'est pas seulement aux maux, aux adversités de la vie, aux peines morales, que cette belle sentence est applicable: le courage est également nécessaire dans les maladies, et, sans son heureuse influence, les efforts de la nature sont paralysés et les secours de l'art impuissans. Sa présence nous rend moins pénible l'ennui qu'elles nous causent; il nous donne la patience de les supporter et de leur laisser parcourir leur marche et leurs périodes déterminées; il ranime la résistance que nous opposons à la multiplicité des symptômes; il excite les crises, fortifie les mouvemens et les opérations de tout l'organisme, donne de la force aux remèdes, et rend docile aux prescriptions du médecin.

L'éducation, le caractère, le tempérament, ne contribuent pas peu à anéantir le courage, ou bien à le produire et à le réveiller. Cette vérité résulte de la manière dont divers malades, atteints des mêmes maux, se montrent à notre observation. Tandis qu'on voit les uns se plaindre et s'effrayer jusqu'au délire, les autres demeurent tranquilles, patients, résignés. Cette différence dépend, non tant de celle du mal que de la manière de sentir et de supporter les maladies; et cette diversité dans les effets prend elle-même sa source, soit dans la constitution du corps, soit

dans l'éducation physique et morale que nous avons reçue.

Mieux que dans toute autre circonstance, c'est dans les maladies que se manifeste le caractère naturel et acquis des individus. L'homme efféminé et celui qui est doué d'une âme forte, le poltron et le courageux, l'inconstant et celui d'un caractère ferme, l'indocile et le docile, se montrent tels aux yeux du médecin sur leur lit de douleur, tandis que, partout ailleurs, il est si difficile de les reconnaître; mais alors ils paraissent réellement et sans masque ce que leur tempérament ou leur éducation les a faits.

L'amour de la vie et l'instinct de sa conservation, le désir de guérir quand il est malade, sont des sentimens si puissans et si naturels à l'homme, qu'ils sembleraient devoir faire naître en lui le courage nécessaire pour atteindre ce but. Il n'en est pas toujours ainsi néanmoins, et des passions débilitantes, des craintes exagérées, des préventions plus ou moins absurdes, ne s'opposent que trop souvent à son développement.

La *peur* du mal est une des premières causes de la perte du courage. Si elle produit de si terribles effets sur des hommes d'ailleurs sains et robustes, comme on l'a vu pendant le cours de certaines épidémies, combien plus funeste ne sera-t-elle pas chez ceux qui sont déjà malades? Troublant l'esprit et altérant les perceptions, elle ne laisse voir les objets qu'à travers un voile, au delà duquel ils apparaissent comme autant de fantômes effrayans. La pâleur, les tremblemens, la syncope, la suppression des sécrétions naturelles, sont les plus fréquens de ses symptômes. Elle dénature les

maladies , précipite leur marche , et , en bouleversant toute la machine , la pousse à sa destruction. C'est surtout chez les personnes pusillanimes que la peur exerce sa pernicieuse influence. Tremblantes pour leur vie à l'apparition d'un mal souvent très-léger , leur imagination effrayée le transforme en maladie mortelle. Pour elles , le mal le plus redoutable est toujours celui dont elles sont atteintes , et la crainte excessive du danger les précipite souvent à leur perte. Avec de telles dispositions il ne faut plus s'étonner que des maladies qui , quoique graves , auraient eu une heureuse issue , deviennent promptement mortelles. Ce sentiment est particulièrement à redouter , et malheureusement il n'est que trop fréquent chez les femmes en travail , dont la position exige , au contraire , tant de courage. Effrayées , dans ces instans critiques et même pendant la grossesse , des dangers encourus et de la mort d'un grand nombre de femmes placées dans des circonstances semblables , beaucoup d'entre elles tombent dans le plus profond découragement , et succombent au moment de la délivrance. Il est encore une autre classe de malades qui éprouvent avec une grande violence toutes les angoisses de la peur : ce sont les malheureux hypocondriaques. Réellement malades , quoique bien à tort le public se rie de leurs maux prétendus imaginaires , ils sont assaillis par les idées les plus sombres et en même temps les plus bizarres : à leurs yeux les symptômes les plus insignifiants prennent une extrême gravité , et , victimes des erreurs de leur imagination , à force d'exagérer leurs maux , ils se rendent incapables d'en obtenir la guérison.

Quoique moins prompt dans ses effets que la peur, la *tristesse*, en bannissant le courage, n'en a pas moins de funestes conséquences. Née quelquefois de la nature du mal, plus souvent encore d'une idée fausse, c'est une des passions les plus nuisibles : tandis que la colère, la peur elle-même, accordent quelques instans de relâche, la tristesse nous obsède sans interruption. Elle énerve et ralentit les fonctions de l'économie, paralyse, par sa force d'inertie, les efforts salutaires de la nature, et, dégénéralant peu à peu en habitude, elle abat tout à la fois l'énergie de l'âme, et ruine les forces du corps. L'homme malade, que la tristesse domine, interprète tout en mal, et s'afflige des événemens même dont il devrait se féliciter. S'abandonnant outre mesure aux idées sombres qui continuellement l'assiègent, il se laisse lâchement accabler par la douleur, et n'y oppose aucune résistance. Mais, s'il est permis de s'attrister à celui qui souffre, la religion et le bon sens lui font un devoir de ne pas aggraver ses souffrances en y ajoutant une affliction démesurée.

Il est un sentiment analogue à la tristesse, et qui prend sa source dans une fausse piété et une religion mal comprise. Pour ceux qu'il anime, c'est presque un crime que la joie, la force d'âme, le courage. S'ils tombent malades, ils prennent une physionomie soucieuse et lugubre, et tout annonce chez eux une profonde mélancolie. Convaincus que les maladies n'arrivent que par la volonté divine, ils croiraient se montrer rebelles à cette volonté en opposant à leurs maux les moyens que la médecine conseille : pour eux tous les remèdes sont superflus. Plongés dans l'apathie, ils ne tentent au-

cun effort pour guérir , et sont comme indifférens à leur état ; c'est le fatalisme musulman. Ce sentiment , que l'on rencontre encore quelquefois , est heureusement devenu rare parmi nous , grâces à une connaissance plus éclairée du christianisme , dont les préceptes mieux entendus nous font un devoir de supporter nos maux avec courage , et de travailler à nous en délivrer par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

La *fausse honte* est aussi une cause de découragement et de peine pour le patient qui redoute l'aveu de son mal , dans la crainte que quelque déshonneur n'y soit attaché. Cette faiblesse se remarque chez les hommes pusillanimes et d'un esprit borné , qui se font trop souvent une fausse idée de leurs maladies. Il appartient au médecin prudent et honnête de les détromper , et , pour prix de leur confiance , leur assurer un secret qui fait leur sécurité.

Les *antipathies* sont également un vice contraire au développement du courage. Ne pouvoir surmonter l'aversion que l'on éprouve pour un objet quelconque , indique un manque de fermeté dans l'esprit , et la faiblesse de la volonté. Un malade qui ressent de l'antipathie pour le médecin , la médecine , ou pour toute autre chose que sa situation comporte , hasarde beaucoup s'il n'a la force de se vaincre et de se soumettre à sa condition. Cette aversion est surtout fort dangereuse , si elle a lieu contre quelque médicament nécessaire , ou quelque opération indispensable. Le mal s'aggrave , le temps presse , et , si le patient s'obstine dans ses répugnances , arrive l'instant où tout remède devient inutile et le péril consommé.

Trop heureux le malade , si , en évitant une mort à laquelle il s'est presque volontairement exposé , il ne court que le danger d'une maladie opiniâtre et d'une issue douteuse.

Le courage dans les maladies n'est pas toujours le partage des hommes les plus instruits dans les sciences médicales. Des exemples nombreux sembleraient même prouver qu'une connaissance approfondie de la structure du corps humain et des maux auxquels il est sujet , est souvent devenue une cause de craintes exagérées et d'abattement. En effet , on a vu des médecins et des anatomistes habiles trembler , à la moindre indisposition , que leur machine ne tombât en ruines , d'autant plus difficiles à rassurer qu'ils étaient plus instruits. Il est , au contraire , d'autres hommes , d'une excessive sensibilité aux moindres maux , qui se livrent au découragement par suite de leur ignorance. A ceux-ci il convient , pour dissiper les terreurs qu'ils éprouvent , d'éclairer leur esprit et leur montrer leurs maladies pour ce qu'elles sont réellement.

Parmi les autres obstacles au courage qu'il serait trop long de rappeler ici , il en est un néanmoins qui ne doit pas être passé sous silence. C'est une confiance aveugle en la médecine , et le préjugé dans lequel sont élevés bien des gens , qu'il est nécessairement hors de nous des remèdes prompts et infaillibles à tous les maux. Si l'effet qu'ils s'en promettent ne répond pas à l'instant à leur attente , leur esprit se trouble , et le courage les abandonne. Un tel préjugé doit céder à la réflexion , et il est du devoir d'un médecin probe et instruit de le combattre.

S'il est tant de causes qui tendent à éteindre

le courage et l'empêchent de naître , comme on l'a vu par ce qui précède , il est heureusement d'autres sentimens propres à l'inspirer , à l'entretenir , à le fortifier : toutes les vertus concourent à ce but.

Dans la conduite de la vie , la raison conseille de rechercher tout ce qui est avantageux , et d'éviter tout ce qui est nuisible ; et c'est la prudence qui doit nous servir de guide dans cette recherche des moyens d'obtenir l'un et de fuir l'autre. De même dans les maladies , la prudence veut que , pour conserver la vie et améliorer notre état , nous éloignons avec soin tout ce qui peut l'aggraver et retarder le rétablissement de la santé. C'est par elle et par ses conseils que l'homme malade se soumet aux prescriptions de la médecine , que , surmontant ses répugnances , il adopte un régime contraire à ses goûts , et impose silence à ses appétits et à ses désirs. Mais , de tous les résultats qu'elle produit le plus précieux sans doute est le courage , qui nous détermine à exécuter sans hésitation ce que la raison ordonne , et à vaincre tous les obstacles qui s'opposent à la guérison.

La patience dans les maladies est aussi un élément de courage. Doué de cette vertu , l'homme malade , persuadé que la douleur est le plus souvent notre partage en ce monde , la supporte avec calme et résignation : soumis aux lois de la nature , il n'a pas la sotte prétention qu'elle change pour lui sa marche accoutumée. Usant avec docilité des secours que l'art présente , il souffre patiemment que les maladies parcourent leur cours déterminé , et , sans trop s'inquiéter de leur durée , il ne se hâte point , par des moyens trop souvent dangereux , d'en précipiter

le dévouement. C'est surtout dans les affections longues ou marquées par des symptômes violens et douloureux, que la patience est le plus nécessaire ; c'est dans ces circonstances qu'elle est mise aux plus rudes épreuves, mais c'est alors aussi qu'elle obtient le plus de succès et triomphe des maux les plus graves.

Cette vertu n'est pas le partage de toutes les classes de malades. Les pauvres, accoutumés de bonne heure à souffrir, aux rudes travaux, aux privations de toute espèce, et par là, peut-être, moins attachés à la vie, se montrent en général plus patients dans les maladies que les riches et les heureux. Ceux-ci, habitués aux douceurs et aux plaisirs de la vie, ne supportent qu'avec peine tout ce qui peut troubler douloureusement leur existence. Il semble, à entendre quelquefois leurs plaintes contre le mal qui vient les frapper, qu'ils se croient tout à fait à l'abri de ses atteintes. Pour eux la douleur est toujours trop longue et trop cuisante ; ils murmurent, ils s'emportent contre elle ; mais, sourde à leurs cris, la douleur ne répond trop souvent à leurs emportemens qu'en redoublant ses coups.

Après le désir de guérir vient l'espérance, plus ou moins vive, selon que nous croyons la maladie plus ou moins grave, et qui, par un bienfait de la Providence, grandit quelquefois avec le danger. C'est un sentiment toujours doux, toujours prompt à naître, et qui relève toujours les forces de l'âme : par son heureuse influence, le corps lui-même se trouve ranimé, et de cette double réaction naît le courage, à l'aide duquel le malade, sentant à peine les difficultés de la lutte, résiste avec force

à la douleur , aux veilles , à la persistance du mal. Tenter de détruire l'espérance dans le cœur des malades par des réflexions lugubres et des craintes même fondées , serait donc un attentat contre l'humanité. Il est , au contraire , du devoir du médecin et des assistans de la réveiller par tous les moyens possibles , même dans les maladies réputées inguérissables , et que la mort semble devoir inévitablement terminer. N'est-ce pas un bien , en effet , de pouvoir au moins offrir cette consolation au milieu des angoisses , des terreurs , qui marchent si souvent à leur suite , et de dissiper , ne fût-ce que pour un temps fort court , les idées de mort qui les accompagnent ? Les ressources de la nature sont d'ailleurs inépuisables , et les exemples ne manquent pas de malades abandonnés par les médecins , mais qui , soutenus par l'espérance , ont été rappelés à la vie par un retour inespéré. Si donc l'espérance a de si grands avantages , il convient de laisser ignorer à ceux qui sont atteints de maladies incurables toute la gravité de leur mal. La leur faire connaître ne servirait qu'à empoisonner leurs derniers jours , et il est à désirer que , même au milieu de leurs craintes , ils conservent , jusques au moment fatal , l'espoir de leur rétablissement. La plupart , ne prévoyant que trop le danger dont ils sont menacés , cherchent , par des questions souvent adroites et captieuses , à connaître la vérité de leur situation ; mais bieu peu sont capables de l'entendre sans effroi , et céder à leurs instances serait les jeter dans le désespoir , et pour le médecin une faute irréparable. Enfin , s'il est vrai que l'espérance ne nous abandonne pas dans les plus grands maux , il appartient au médecin

de la faire naître , de l'entretenir , de l'augmenter chez les malades. A lui surtout le soin de surmonter les obstacles qui s'y opposent et proviennent de la diversité de l'âge , des habitudes , des tempéramens et même des maladies. S'il est des hommes chez lesquels l'espérance est facile et comme spontanée , il en est d'autres qui s'y montrent rebelles. C'est à la sagacité du médecin à choisir les moyens les plus propres à atteindre le but qu'il se propose , et à les conformer à la différence des caractères.

La confiance envers le médecin est aussi pour les malades un motif de courage. Ils sont d'autant plus portés à l'accorder , qu'affaiblis par le mal , au moral comme au physique , et incapables par eux-mêmes de prendre aucune détermination , la bonne opinion qu'ils ont de leur médecin suffit pour leur donner la force de se vaincre et de se soumettre à ses volontés. Mais , si l'intérêt qu'il prend à leurs maux , les soins qu'il se donne pour les soulager , les assurent de son zèle et de son dévouement ; s'ils sont persuadés qu'exclusivement occupé d'eux il leur sacrifie son temps et son repos ; s'il compatit à leurs peines , excuse leurs faiblesses et cherche par ses discours à calmer leurs douleurs ; oh ! alors leur confiance est sans borne , et ils se livrent entièrement à lui. Il est leur confident , leur ami , leur sauveur , et , l'énergie se réveillant dans leur âme abattue , ils retrouvent le courage qu'ils avaient perdu. — Ce n'est pas seulement la confiance envers le médecin qui excite le courage , celle que les malades ont en certains médicamens produit un effet semblable. L'homme sage et éclairé dédaigne , et avec juste raison , la plupart de ces moyens qui

consistent le plus souvent en amulettes , en boissons ou applications insignifiantes , et même en pratiques superstitieuses ; mais de malheureux patients d'un esprit crédule et borné , convaincus de leurs merveilleuses vertus par des récits vrais ou mensongers , y mettent tout leur espoir , et , contre tout raisonnement , en usent avec une pleine confiance. Il faut bien l'avouer cependant , le succès a souvent justifié leur emploi ; mais ce succès est dû sans doute moins à une véritable propriété physique de ces prétendus remèdes , qu'à l'influence qu'ils exercent sur l'imagination , dont le corps ressent à son tour les heureux effets.

Il est des hommes qui puisent le courage dont ils ont besoin dans l'intime persuasion de pouvoir résister à la maladie. Quelque longue et douloureuse qu'elle soit , ils montrent une rare fermeté à n'en pas craindre les conséquences. Soit qu'ils se fient en leur jeunesse , et qu'ils sentent en eux-mêmes assez de vigueur pour les repousser , soit qu'ils se flattent d'une guérison survenue dans des cas semblables , le courage chez eux naît spontanément ; ils n'éprouvent rien qui puisse le leur faire perdre. D'autres ( mais c'est le privilège du petit nombre ) , ne pouvant s'appuyer sur de pareils motifs , y suppléent par la volonté et la ferme résolution de lutter contre leurs souffrances. L'homme , en effet , acquiert de la force par la volonté. Sans nier , avec le stoïcien Possidonius , que la douleur soit un mal , ils regardent comme une faiblesse de s'en plaindre ; ils la supportent avec constance , et acceptent avec docilité tous les secours qui peuvent en adoucir les atteintes.

Il serait trop long et trop fastidieux de passer

en revue tous les moyens qui peuvent réveiller le courage dans les maladies : nous nous bornerons donc à ceux que nous avons rapportés , comme les plus essentiels et les plus efficaces. Ces moyens , cependant , seraient bien souvent insuffisans , s'ils ne trouvaient un appui et comme un complément indispensable dans les sentimens religieux. La religion , comme la raison et la philosophie , fait un devoir à l'homme qui souffre de la résignation et de la patience ; mais elle seule offre des consolations et des motifs de courage que l'on chercherait vainement ailleurs. Combien de malades se livreraient au désespoir , au milieu des angoisses de la douleur , s'ils se montraient sourds à sa voix ! Les secours spirituels qu'elle dispense ne sont pas eux-mêmes sans influence sur la marche et l'issue des maladies. Présentés sans ménagement , avec un zèle précipité , reçus sans conviction ou même avec répugnance , ils peuvent , il est vrai , produire des résultats déplorables ; mais , si le malade , plein de foi , les sollicite ou les accepte avec joie , il puise fréquemment dans l'accomplissement de ces devoirs religieux une force et une énergie capables de surmonter le mal. Enfin , lorsque tout espoir est perdu , que le terme fatal est arrivé , s'il est impossible de dérober au malade le spectacle de ses derniers momens , la religion peut seule , par ses espérances et ses promesses , adoucir l'amertume de ses regrets.



RÉSULTAT DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Alais, en 1857, par M. CHARLES D'HOMBRES, membre non-résident.

Mots.	BAROMÈTRE.				THERMOMÈTRE.			UDOMÈTRE.			ANÉMOMÈTRE.								NOMBRE DE JOURS														
	Maximum.	Minimum.	MÉDIUM		Maxim.	Minim.	Médium.	PLUIE TOMBÉE PENDANT			Vent dominant.	N.	N.E.	E.	S.E.	S.	S.O.	O.	N.O.	Beau.	Nuageux.	Couverts.	Jours sans vent.	Pluie.	Neige.	Avalanches.	Gêle.						
			du mois.	de midi.				le jour.	la nuit.	le mois.																							
Janvier.	762 <sup>mt.</sup>	744 <sup>mt.</sup>	753 <sup>mt.</sup>	750 <sup>mt.</sup>	+12 <sup>o.</sup>	-5 <sup>o.</sup>	+5 <sup>o.</sup> 95	6 <sup>mt.</sup>	46 <sup>mt.</sup>	52 <sup>mt.</sup>	N.	12	»	»	1	8	»	1	9	10	9	12	5	4	1	1	18						
Février.	765	748	756	756	15	5	0	9	8	79	12	5	41	»	53	5	N.	9	5	1	2	1	1	1	8	11	10	7	3	3	0	0	3
Mars.	756	739	745	744	12	»	3	»	5	15	47	9	47	»	94	9	N.	10	4	7	»	7	»	»	2	12	11	8	8	4	3	0	8
Avril.	752	740	744	743	18	»	0	5	11	50	62	»	16	»	78	»	N.	21	3	»	»	5	»	»	1	11	13	6	9	3	1	1	6
Mai.	754	749	752	752	20	5	+11	»	18	42	4	»	»	4	»	»	S.N.O.	12	2	1	»	4	2	»	10	7	14	10	6	2	1	0	0
Juin.	753	748	751	751	30	»	18	5	26	05	16	»	»	16	»	»	N.	12	3	8	2	3	1	2	»	17	11	2	2	2	»	»	»
Juillet.	755	749	751	751	32	25	18	10	26	04	6	»	40	»	46	»	N.	13	»	1	»	6	2	3	4	16	12	3	9	3	»	»	»
Août.	757	747	751	752	31	75	16	»	26	38	4	5	7	»	11	50	S.N.	9	2	1	»	10	2	2	5	15	13	3	5	5	»	1	»
Septembre.	755	752	749	749	28	30	12	»	20	26	12	»	3	69	15	69	N.	11	2	1	1	8	2	2	3	14	11	5	1	6	»	2	»
Octobre.	755	743	752	753	22	»	9	»	15	47	5	»	»	5	»	»	N.	9	2	4	2	2	»	4	8	16	9	6	5	1	»	»	»
Novembre.	750	747	753	753	18	50	-2	»	10	45	»	»	»	»	»	»	N.E.	7	3	7	»	5	1	6	1	12	11	7	5	»	»	»	7
Décembre.	757	744	752	752	14	50	-1	50	7	75	4	»	71	50	75	5	N.	14	2	»	1	6	»	1	7	15	4	12	4	3	»	1	14
Année.*	767 <sup>22</sup> 8 février 10 h. du soir.	742 <sup>40</sup> 4 mars 10 h. du soir.	751	750	31	75	-5	» 21 août à 2 heures à 4 janvier à 1 h. du m.	15	18	175	9	372	19	448	09	N.	159	26	31	9	71	9	22	58	156	128	81	60	36	6	6	56

\* Les hauteurs barométriques de l'année sont réduites à 12<sup>o.</sup>5, et comparables au baromètre de l'Observatoire royal.



---

## LISTE ACADÉMIQUE.

---

*Président honoraire* : M. LE PRÉFET DU GARD. (C. ✽)

*Président* : M. REBOUL.

*Vice-Président* : M. BÉCHARD.

*Secrétaire perpétuel* : M. NICOT. ✽

*Trésorier* : M. THOMAS DE LAVERNÈDE.

### Académiciens vétérans.

MM. Aubanel aîné.

Phélip, docteur médecin.

Grangent ✽, ingénieur en chef en retraite.

Durand, ancien ingénieur de l'arrondissement.

Bonhomme ✽, vicaire-général, curé de St-Charles.

### Membres résidans.

MM. Cavalier ✽, président honoraire en la cour royale de Nismes.

Thomas de Lavernède, professeur émérite, bibliothécaire de la ville.

De Seynes (Alphonse) directeur du Musée.

Rey (Charles), propriétaire.

Nicot ✽, recteur de l'académie de Nismes.

Liotard, professeur de mathématiques.

Plagniol, inspecteur de l'académie.

D'Espinassoux, propriétaire.

Pelet (Auguste), entreposeur des tabacs et poudres.

Goirand de Labaume (Gaston) ✽, conseiller à la cour royale.

Reboul.

Vassas, fabricant.

Bécharde (Ferdinand), avocat.

Fontaine fils ✽, docteur médecin.

Roux-Ferrand, propriétaire.

Maurin (Léonce), juge d'instruction.

Abrie, négociant.

Gazay, professeur de rhétorique au collège royal.

MM. Vinard ✱, ingénieur en chef du département.  
 Collin, directeur de l'école de dessin.  
 Frossard, pasteur.  
 Valz (Auguste), avocat.  
 Eyssette, avocat.  
 L'abbé Sibour, chanoine.  
 Martin, docteur médecin.  
 Deloche, professeur de physique au collège royal.  
 Fontanès, pasteur.  
 Barre (Emile), négociant.  
 Girard (Ferdinand) ✱, maire.  
 Canonge (Jules), propriétaire.

### Membres non résidans.

MM. Le baron Pieyre ✱, ancien préfet du Loiret.  
 Vincens (Emile) ✱, conseiller d'état, à Paris.  
 Larnac, homme de lettres, à Uzès.  
 D'Hombres (Firmas) ✱, à Alais.  
 Mazert (Hector), à St-Gilles.  
 Bérard, à Montpellier.  
 Gergonne ✱, recteur de l'académie, à Montpellier.  
 Blaud, médecin, à Beaucaire.  
 Le marquis d'Aràmon ✱, pair de France, membre du  
 conseil général du département.  
 Guizot (G. C. ✱), député du Calvados, ancien ministre  
 de l'instruction publique.  
 De Gasparin (C. ✱), pair de France.  
 Dupré de Piermal, substitut du procureur du roi à Valence.  
 De Ricard (Isidore) ✱, conseiller à la cour de cassation.  
 Barbaroux, procureur-général à l'île Bourbon.  
 Crivelli, avocat, à Paris.  
 Teissier (Jules), à Anduze.  
 Maillet-Lacoste, professeur de littérature latine à la faculté  
 de Caen.  
 Teulon, député du Gard, conseiller à la cour royale de  
 Poitiers.  
 Simil, chanoine, à Agen.  
 Durant (Simon), à Paris.  
 Enjalric aîné ✱, président honoraire en la cour royale de  
 Nismes, à Aix.  
 Baridon, à Beaucaire.

MM. Guérin, ancien principal de collège, à Draguignan.  
 Serres, docteur médecin, à Alais.  
 Dumas (Emilien), naturaliste, à Sommières.  
 De Poujols, naturaliste, à Nismes.  
 Remacle, ancien magistrat, à Arles.  
 Valz (Benjamin) ✱, directeur de l'observatoire, à Marseille.  
 Roustan, inspecteur de l'académie d'Aix.  
 D'Hombres fils, maire de St-Hippolyte-de-Caton.

### Associés correspondans.

MM. Brack, ex-directeur des douanes, à Gènes.  
 Crell, correspondant de l'institut, à Helmstadt.  
 Georgi, à Pétersbourg.  
 Noël ✱, ancien conseiller de l'université.  
 Le baron Nogaret (C. ✱), ex-préfet de l'Hérault.  
 Stapfer ✱, ancien ministre plénipotentiaire de la Suisse, à Paris.  
 Piétri ✱, à Bastia.  
 Le comte Huguet de Sémonville (C. ✱), pair de France.  
 Le prince Talleyrand (G. ✱), ambassadeur.  
 Le Chevalier, à Paris.  
 Desgranges, docteur médecin, à Lyon.  
 Guérin, membre de l'Athénée de Vaucluse, à Avignon.  
 Labouisse, à Paris.  
 Le baron de Chaudruc de Crazannes ✱, à Figeac.  
 Bertoloni, docteur médecin, à Sarzane.  
 De Candolle ✱, à Genève.  
 D'Hauteroche, à Orléans.  
 Artaud, ancien conservateur du palais des arts de Lyon, à Orange.  
 Maunoir, docteur en chirurgie, à Genève.  
 De Fortia-Durban, à Paris.  
 Boucharlat, professeur de mathématiques, à Paris.  
 Dannou ✱, professeur au collège de France.  
 Ballanche, homme de lettres, à Lyon.  
 Le baron de Stassard ✱, ex-préfet de Vaucluse.  
 Ract-Madoux, professeur au collège royal, à Bordeaux.  
 Mignet ✱, conseiller d'état, à Paris.  
 Marcel de Serres, à Montpellier.

- MM. Requien , botaniste , à Avignon.  
 J. Bard , de la Côte-d'Or.  
 Soulacroix ✨ , recteur de l'académie de Lyon.  
 Arthur Beugnot ✨ , avocat , à Paris.  
 Humbert , professeur , à Genève.  
 Pagezy de Bourdeliac ✨ , chef d'escadron d'état-major ,  
 à Montpellier.  
 Sausse-Villiers , receveur des domaines à Aix.  
 Michaud ✨ , officier au 10.<sup>me</sup> régiment de ligne.  
 Lecoq , professeur d'histoire naturelle , à Clermont.  
 Bazin , avocat à la cour royale , à Paris.  
 Colladon , physicien , à Paris.  
 Alix , homme de lettres , au Pont-St-Esprit.  
 Richond des Brus ✨ , docteur médecin , au Puy.  
 Hubert ✨ , chanoine honoraire de St-Denis , bibliothécaire  
 à Troyes.  
 Lopez , docteur médecin , à Montpellier.  
 Audibert , agronome , à Tonnelle.  
 Quatrefage , docteur médecin , à Toulouse.  
 Le baron de la Doucette ✨ , député , à Paris.  
 Tabarié , chimiste , à Montpellier.  
 Hedde , conservateur du musée , à St-Etienne.  
 Colard Descherres ✨ , capitaine au 52.<sup>me</sup> ligne.  
 Berr ( Michel ) ✨ , membre de plusieurs sociétés savantes ,  
 à Paris.  
 Duvivier , homme de lettres , à Paris.  
 Moreau de Jonnés ✨ , officier supérieur d'état-major , chef  
 de division au ministère du commerce , à Paris.  
 Le chevalier de Sauriac , président de la société d'agri-  
 culture de l'Arriège , à Foix.

